

**Lunettes et lorgnettes de jadis / [Mme Alfred Heymann, J. Bourgeois] ;
préface de M. Georges Lafenestre.**

Contributors

Heymann, Alfred, Mme.
Bourgeois, Jacques.
Lafenestre, Georges.

Publication/Creation

Paris : J. Leroy et cie, 1911.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/dddncmqa>

License and attribution

Conditions of use: it is possible this item is protected by copyright and/or related rights. You are free to use this item in any way that is permitted by the copyright and related rights legislation that applies to your use. For other uses you need to obtain permission from the rights-holder(s).



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



22101429012



Digitized by the Internet Archive
in 2016

<https://archive.org/details/b2486092x>

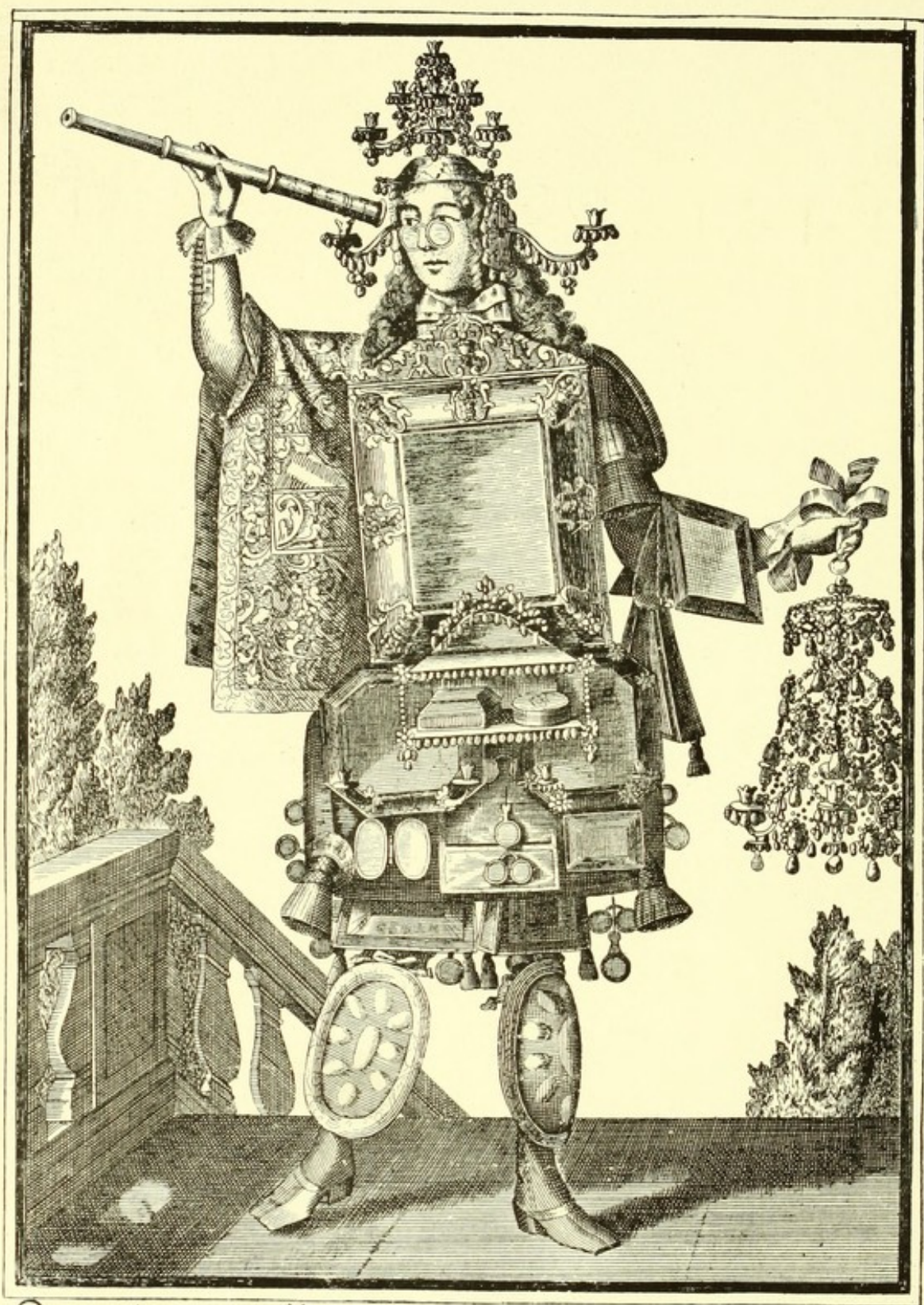
LUNETTES ET LORGNETTES

DE JADIS

Dup. from 1882.

1882





Habit de Marchand Miroitier Lynettier
G. Falck dessiné.

Gravure extraite de l'Album des Métiers, de LARMESSIN (XVII^e siècle)

Madame ALFRED HEYMANN

LUNETTES ET LORGNETTES DE JADIS

PRÉFACE DE M. GEORGES LAFENESTRE

MEMBRE DE L'INSTITUT



(Tous droits réservés)

PARIS

J. LEROY ET C^{ie}, ÉDITEURS

55, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIERE

—
1911

(2)

QF / HEY

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 300 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

N° 153

PRÉFACE

L'illustre maître qu'est M. LAFENESTRE, membre de l'Institut, après avoir lu cet ouvrage, a bien voulu le résumer dans les quelques pages qui vont suivre et nous accorder auprès du public l'appui de sa haute autorité.

Qu'il veuille bien accepter ici l'expression de notre vive reconnaissance.

M^{me} A. H.

COLLECTIONNEZ, collectionnez, collectionnez! N'écoutez pas, bons amateurs, n'écoutez pas les sots ou les ignares qui se raillent de vos patientes curiosités et les traitent de puérides manies. Au train dont les peuples modernes, infatués et corrompus par les imprudents progrès de la science, se précipitent vers le mirage d'une civilisation niveleuse et uniforme, cruellement pratique et savamment brutale, qui condamne à mort tous les monuments et les souvenirs historiques, il n'y aura bientôt plus, pour entretenir en quelques rêveurs attardés le respect et l'admiration du passé, que ces quelques reliques péniblement rassemblées par vos recherches opiniâtres! Que ce soient des œuvres d'art ou des livres, des bimbélots ou des vieux papiers, des outils de métier ou des objets de toilette, tout ce qu'a fait l'homme, par besoin ou plaisir, tout ce qui porte, à quelque degré, l'empreinte de sa main, de sa pensée, de sa sensibilité, est utile à recueillir, nous instruit, nous charme, nous agrandit en nous faisant revivre avec les générations antérieures, dont nous sommes les heureux héritiers, trop souvent indignes et ingrats.

Avant de donner tant de plaisir aux autres, combien le collectionneur s'en est-il, en outre, donné à lui-même! Quelle occupation intéressante dans la vie, quelle douce distraction à ses luttes et besognes, quelle consolation à ses soucis et douleurs, que cette poursuite quotidienne, pleine de surprises ou de déceptions, de l'objet désiré, de l'objet qui manque à la série commencée! Et, pour mener à bien l'entreprise, que d'études complémentaires, toutes attrayantes et passionnantes, à faire dans les musées, les bibliothèques, les archives! Quel excellent motif de sortir de chez soi, de courir le monde! Quel délicieux prétexte à rêver, flâner, fureter, interroger, fréquenter nombre de gens, apprendre nombre de choses qu'on n'eût jamais connues!

Voyez, au Musée des Arts Décoratifs, deux vitrines remplies de lorgnettes des XVIII^e et XIX^e siècles. C'est une partie de la collection formée par Madame Alfred Heymann. Il n'y figure que les menus instruments d'optique fabriqués autrefois par la corporation

des « lunetiers », lunettes et lorgnettes. Mais que de temps, que de recherches, que de voyages, que de lectures à nécessités la réunion de ces utiles ou jolis bimbélots ! On peut s'en rendre compte si l'on parcourt le beau volume dans lequel, étendant ses observations fort au delà des objets qu'elle possède, Madame Alfred Heymann nous fait profiter de son expérience studieuse et nous fait suivre, à travers les âges, non seulement leurs transformations matérielles, mais les rapports constants de ces outils visuels avec les arts, les mœurs, la société de chaque siècle.

On montre, à Florence, dans l'église Santa-Maria-Maggiore, une pierre tombale avec cette inscription : « Ci-gît Salvino Armato degli Armati, inventeur des lunettes (*occbiali*). Dieu lui pardonne ses péchés. Année 1317. » Salvino est-il, vers 1286, le véritable découvreur, le Christophe Colomb de cet ingénieux appareil, si utile aux myopes et aux presbytes ? N'en serait-il que l'Amerigo Vespucci ? Toujours est-il que plusieurs documents contemporains lui attribuent cet honneur dès l'an 1292. En 1305, un médecin de Montpellier, Gordon, en recommande l'emploi.

Il ne semble pas que les Romains, qui employaient déjà, pourtant, certaines gemmes ou verres à courbures, pour corriger les défauts de la vue, aient eu l'idée d'accoupler deux verres devant les deux yeux par un support nasal. Néron et Sénèque n'eurent sans doute à leur service qu'une simple loupe, soit naturelle (émeraude, saphir, rubis, etc.), soit artificielle (lentille de verre remplie d'eau). C'est le nom d'une de ces émeraudes, *Béryl*, qui, chez nous, au Moyen-Age, devint celui de la loupe, *Bericle* et *Vericle*, qui, par une altération populaire, se changent ensuite en *Besicle*, puis *Besicles*. Le nom de *lunette* (petite lune) ne fut d'abord appliqué qu'à la monture du verre, à cause de sa forme ronde (« *Une vericle encernée en manière de lunette* », xiv^e siècle. « *Des lunettes d'or garnies de besicles* », xv^e siècle). C'est seulement plus tard qu'il désigna l'objet entier.

Ocbiali, *besicles*, *lunettes*, furent vite en usage, surtout chez les lettrés. Les témoignages de leur reconnaissance ne sont pas rares. Cependant, la monture de ces besicles était bien grossière encore, lourde et disgracieuse : deux cercles de cuivre, plomb, bois ou fer, avec deux branchettes percées à leur extrémité et réunies par un simple clou. C'est de ces besicles que se montrent, fréquemment armés, aux xiv^e, xv^e et xvi^e siècles, dans les miniatures, tableaux, gravures, statues même, tant de Pères de l'Église, docteurs, médecins, chroniqueurs et même bons bourgeois et campagnards.

Que de temps il faut à l'homme pour trouver la perfection de son œuvre dans sa simplicité ! Ces verres, très massifs, mal fixés, tombaient sans cesse du nez. Comment les y faire tenir en équilibre ? On s'y essaie de vingt façons. Frère Savonarole nous dit qu'on les attache à son bonnet ; c'est ce que fait aussi Panurge, nous dit Rabelais, et certains moines qui les gardent même en dormant. « Ainsi bottez et esperonnez dormoient et ronfloient pour le moins et, dormant, avoient bezicles sur le nez. » D'autres, plus avisés, se les accrochent aux oreilles par des rubans ou cordons. C'est seulement à la fin du xvi^e siècle que les branchettes anguleuses des besicles sont remplacées par un pont rond. Modification sérieuse, assurément, mais qui laisse encore aux lunettes une fatigante rigidité. Il faut attendre pourtant le milieu du xviii^e siècle pour qu'on ait l'idée des lunettes à branches, « *lunettes à tempes* permettant de respirer à l'aise ». Un grand nombre de besicles et

lunettes conservées comme reliques de saints, dans les églises, ou figurées dans toutes sortes d'œuvres d'art, permettent de suivre avec certitude ces transformations. En tout cas, quelle qu'ait été leur monture, depuis la loupe du Moyen-Age jusqu'au face-à-main moderne, dès leur apparition, les verres convexes et concaves, surtout accouplés en besicles et lunettes, ont rendu à l'humanité souffrante et laborieuse des services inestimables. S'imagine-t-on ce que, sans eux, les sciences physiques et naturelles, la littérature, l'érudition, auraient perdu d'admirables travaux? Quelle liste curieuse à dresser des hommes illustres qui, depuis le xiv^e siècle, auraient eu, sans eux, peut-être des carrières moins glorieuses! Conçoit-on un Napoléon, sur le champ de bataille, sans sa lorgnette ou longue-vue, et, dans un congrès diplomatique ou une assemblée parlementaire, les deux grands hommes d'État patriotes du xix^e siècle, Cavour, le fondateur de l'unité italienne, Adolphe Thiers, le libérateur du territoire, sans ce vilain mais nécessaire appendice fixé devant leurs yeux?

L'histoire des lunettes ne serait point complète si on oubliait le rôle qu'elles ont joué dans les productions des artistes, dans l'imagination des lettrés, dans les fantaisies de la mode. C'est ce qu'a étudié Madame Alfred Heymann dans plusieurs chapitres, remplis d'anecdotes historiques, illustrés d'images bien choisies, d'une lecture agréable et instructive. Ce sont moins encore les lunettes qui se prêtent aux enjolivements de l'art décoratif, par la dorure, la ciselure, l'orfèvrerie, que les étuis dans lesquels on les renferme. Les cuirs, les bois et les métaux, communs ou précieux, suivant les époques, les lieux, les personnes, sont tour à tour employés à cet usage, et l'ingéniosité des gainiers, orfèvres, graveurs, ne s'y montre pas moins inventive et variée que celle des lunetiers. Un étui en laiton, de 1589 (trouvé dans la Seine en 1858), nous est un témoignage amusant de cette alliance de la dévotion chrétienne et du libertinage païen si familière aux mondains de la Renaissance : sur l'une des faces, le *Christ en croix*, sur l'autre, le *Jugement de Paris*. Quelques autres, en buis sculpté, des xvii^e et xviii^e siècles, sont de petits chefs-d'œuvre, tant pour l'exécution des figurines que pour la conception, grave ou plaisante, de la forme et du décor.

Les peintres et sculpteurs des xiv^e et xv^e siècles, bons naturalistes, s'empressèrent, cela va sans dire, de copier naïvement les besicles portées par leurs modèles, lorsqu'ils faisaient des portraits. Mais, comme ils voyaient ces ustensiles portés surtout par les docteurs et les prêtres, leur imagination en fit vite l'emblème expressif de la science ecclésiastique et laïque dans tous les pays et à tous les âges. Avec cette ingénuité charmante d'anachronisme qui nous rend leurs scènes, soi-disant historiques, si vivantes et si vraisemblables, c'est donc aux nez de saint Paul, des Évangélistes, de saint Jérôme, des Pères de l'Église, et des philosophes et orateurs grecs et romains, qu'ils accommodent l'invention du florentin Salvino. Nous ne sommes point scandalisés de ces anachronismes autant que semble l'être Madame Alfred Heymann, car la plupart des artistes qui ont ajusté indûment cet appendice prématuré aux visages de leurs personnages, en ont tiré souvent d'excellents effets physiologiques. Tels, par exemple, Thomas de Modène, Jan Van Eyck, Martin Schœngauer, Crivelli, Albert Dürer, Quantin Matsys, Domenico Ghirlandajo, et bien d'autres. Les Flamands, au xvii^e siècle, ne sont pas plus soucieux que les vieux maîtres de ce que nous appelons aujourd'hui la *couleur locale*, dont la recherche excessive

n'aboutit, le plus souvent, qu'à une restitution incomplète du décor matériel en affaiblissant, dans ses figures, l'impression vive et sincère, simplement et largement humaine, de leurs sentiments et de leurs passions. Les sculpteurs eux-mêmes ne s'effarouchaient pas de ces anachronismes. Au xvii^e siècle, à San-Zanipolo de Venise, Sansavino, se représentant lui-même comme un assistant dans la *Présentation au Temple*, n'a pas quitté ses lunettes.

Si les lunettes étaient devenues vite, pour les artistes, un emblème, un symbole de la vision claire et longue, de la vision attentive et savante, en pouvait-il être autrement pour les lettrés, religieux et laïques, si fort enclins à saisir toutes sortes de rapports ingénieux et subtils entre les objets matériels et leur signification morale, et les artistes de tout genre, accoutumés comme eux à faire usage de figures allégoriques?

A certaines époques, la mode en fit aussi un symbole de gravité, d'intelligence, de noblesse qui en imposa l'usage même à ceux qui en avaient le moins besoin. C'est en Espagne, surtout, au xviii^e siècle, que cette manie paraît avoir le plus furieusement sévi dans la haute société de ce pays. Il y a d'ailleurs un protocole mondain pour le port de ces disgracieux instruments. « A proportion que l'on élève sa fortune, l'on fait grandir le verre de ses lunettes et on les hausse sur son nez. Les grands d'Espagne en portent de larges comme la main que l'on appelle *Ocales* pour les distinguer et se les font attacher derrière les oreilles. Quelques-uns de ces *Ocales* achetés à Venise étaient de si gros verres, de tels *miroirs ardents*, que « ceux qui les mirent en pensèrent devenir aveugles ». Cette mode grotesque durait encore au milieu du xviii^e siècle. Il ne faut pas aller si loin, à vrai dire, comme le remarque Madame Alfred Heymann, pour avoir à rire de snobismes semblables, et, chez nous, de temps à autre, depuis plus d'un siècle, le monocle, le binocle, le pince-nez, le face-à-main, voire même les lunettes, ont été arborés, suivant la mode, sans raisons sérieuses, comme des signes d'élégance, de distinction, de supériorité, d'impertinence ou de gravité.

Cette première partie se termine par une étude historique sur la corporation des *lunetiers* adjointe, dès le xiv^e siècle, à celle des merciers et tapissiers, puis au xvi^e siècle aux miroitiers. Ce n'en est pas le chapitre le moins intéressant. Un grand nombre de jetons de la vieille corporation et des chefs-d'œuvre qu'elle exigeait pour l'admission de ses membres, aujourd'hui dispersés dans les collections, prouvent le goût éclairé et l'habileté professionnelle de ces ouvriers artistes. Les mêmes qualités se retrouvent dans les corporations identiques en d'autres pays que la France, notamment en Allemagne, et Madame Alfred Heymann, dans les illustrations, en donne d'excellents spécimens.

La deuxième partie de l'ouvrage est tout entière consacrée à la *Lorgnette* dont les perfectionnements n'ont pas demandé moins de temps et d'ingénieuses recherches que ceux de sa devancière la *Lunette*. D'abord, d'où ces mots *lorgner*, *lorgnette*, *lorgnon*? Ici, pas de doute. Dans notre vieille et bonne langue, depuis le xiii^e siècle jusqu'au xviii^e siècle, *lorgner* c'est *loucher*, c'est-à-dire regarder de travers, à la dérobée. Un *lorgne* c'est celui qui louche. En Normandie, les paysans disent encore un *calorgne*. « Elle me lorgnait avec attention, » dit Scarron. « La princesse de Babylone, dit Voltaire, regarde le roi d'Égypte du coin de l'œil, ce qui, plusieurs siècles après, s'est appelé lorgner. »

Mais à quelle époque, pour lorgner, employa-t-on un instrument spécial? Pas avant le

xviii^e siècle, semble-t-il, et ce ne fut, d'abord, qu'un seul verre, au bout d'un manche, qu'on s'appliquait devant un œil en fermant l'autre. Depuis longtemps, cependant, depuis le x^e siècle au moins, les astrologues, pour regarder le ciel, se servaient d'un tube de roseau ou d'un tuyau en bois pour resserrer le champ de leurs observations sous un éclat de lumière moins diffuse. Fallut-il six cents ans pour qu'on eût l'idée d'insérer dans ce tube le verre convexe ou concave, la loupe, d'usage déjà si répandu au xiv^e siècle? Il semble bien, et, encore, d'après la tradition, selon toute apparence, cette admirable invention serait, à l'origine, comme la plupart des grandes découvertes scientifiques, due, par hasard, à l'observation d'un petit fait qui s'était sans doute déjà souvent reproduit sans qu'on en eût compris l'importance. On connaît l'histoire : en 1606, les enfants d'un lunetier de Middelbourg, Lippersey, s'amusaient, devant une fenêtre, à jouer avec des verres pour myopes et presbytes préparés par leur père. L'un d'eux, ayant placé devant son œil un verre concave et un verre convexe superposés, pousse un cri de surprise; il a vu, à grande distance, avec tous ses détails, un clocher qu'il ne distinguait pas à l'œil nu. Le père accourt, renouvelle l'expérience, dispose les verres, en tâtonnant, à certaine distance, dans un tube de bois. La longue-vue est trouvée. Il demande un brevet aux États-Généraux qui l'engagent d'abord à présenter un instrument double, deux lunettes d'approche réunies ensemble, ce qui fut fait. Mais la découverte avait été ébruitée, et lorsque l'affaire revint devant les États-Généraux, il se trouva que deux autres lunetiers, Jacques Mélius et Zach Janssen, lui en disputaient l'honneur. Sur ces entrefaites, en 1607, Galilée qui, en Italie, travaillait depuis longtemps sur la matière, avait donné à la longue-vue toute sa valeur, en plaçant les verres, non point dans un petit tube, mais dans un tuyau d'orgue long de cinq pieds; c'était la lunette astronomique. Le grand Florentin devint donc, officiellement, l'inventeur de la longue-vue.

Lunettes d'approche, longues-vues, lorgnettes, ne tardèrent pas à être admirées et employées. Mais c'est seulement au xviii^e siècle, lorsque les théâtres, plus nombreux, sont fréquentés par la bonne compagnie, que la lorgnette devient d'usage courant et de mode. Chose étrange! Il faudra attendre plus de cent ans encore pour qu'on pense de nouveau (ce qu'avaient fait pourtant les magistrats de Hollande au xvii^e siècle) « que l'homme a deux yeux et qu'il est assez juste que chacun d'eux jouisse des mêmes avantages. » Durant tout le xviii^e siècle et jusqu'à la Restauration, la lorgnette employée n'avait qu'un seul tube. Il est vrai de dire que cette simple lorgnette avec un tube unique a été, pour les lunetiers et les opticiens de la période antérieure, un prétexte charmant à déployer leur fertilité d'imagination dans la variété de la forme et du décor. Les deux chapitres où Madame Alfred Heymann étudie les transformations de la lorgnette au xviii^e siècle, avec preuves à l'appui par des spécimens caractéristiques, sont pleins de détails curieux, d'anecdotes piquantes, de citations bien choisies, qui en font une histoire de la société contemporaine, de ses plaisirs et de ses modes, autant que celle des instruments d'observation, curieuse et maligne, mise à sa disposition par une industrie prospère.

L'une des combinaisons les plus ingénieuses imaginée par la curiosité mondaine est la « lorgnette de jalousie ». D'après l'ingénieur Thomin, opticien de la reine, en 1749, elle est, d'apparence, toute semblable à la lorgnette d'opéra, mais avec un jour ouvert dans le

côté et donnant sur un miroir oblique placé dans le tuyau. Il suffit de présenter cette ouverture du côté où l'on désire voir quelqu'un ou quelque chose tout en paraissant regarder en face pour satisfaire sa curiosité. « On pourrait, dit le lunetier, nommer cette lorgnette « lunette de bienséance », puisqu'il n'y a rien qui y soit plus contraire que de prendre une lunette ordinaire d'opéra pour regarder en face. »

Ces scrupules de bienséance ne semblent guère, pourtant, arrêter, dès lors, les partisans de la simple lorgnette, qui a, d'ailleurs, toutes sortes d'autres moyens de se dissimuler, en se rapetissant à l'infini et se cachant dans des éventails, des béquilles de cannes, des breloques, des écrins, nécessaires de poches, boîtes à cure-dents, etc... Quant aux gens moins bien élevés, ils braquent franchement, impudemment, leurs lunettes d'approche, longues ou courtes, fines ou grosses, aux théâtres, d'abord, et, bientôt, sur les promenades. Le paysan de Marivaux, arrivant à Paris, se trouve d'abord, en 1731, surpris et scandalisé par ces façons inattendues des gens du monde. « Les yeux sont-ils plus faibles, demande-t-il naïvement, à la ville qu'à la campagne, à Paris qu'en province? » On lui répond que non, mais qu'il est du bel air de regarder par le secours d'un verre, comme il est du bel air de ne pas écouter les acteurs à la comédie.

C'est à la fin du XVIII^e siècle surtout, dans les dernières années de Louis XVI, puis, sous le Directoire, que la manie des lorgnettes, lorgnons, binocles, monocles de toute espèce, est poussée jusqu'à l'extravagance. « Paris, dit Mercier en 1783, est plein de ces lorgneurs impitoyables qui se plantent devant vous et fixent sur votre personne des yeux immobiles et assurés. Cette coutume ne passe plus pour indécente, à force d'être commune. » Et le bon observateur ajoute plus loin : « Ce sont des grimaces de mode. De là les lorgnettes encadrées dans le chapeau, dans l'éventail, qu'on braque à tout propos... Cette manie de lorgner fait grand tort à de très beaux yeux; et les femmes, quelle que soit la faiblesse de leur vue, devraient bien plutôt renoncer à voir l'objet lointain que de défigurer ainsi le trait du regard pour ceux qui les environnent. »

Il va sans dire que, durant tout le XVIII^e siècle, et durant le XIX^e jusqu'à nos jours, la lorgnette, dans sa forme et dans son décor, se conforme à toutes les fluctuations du goût et de la mode, sous l'influence des circonstances politiques, de l'état social, de l'éducation et de l'imagination des artistes. Élégante, variée, richement et délicatement ornée sous la monarchie aristocratique, elle devient plus massive, lourde, uniforme, sous la dictature impériale, plus pratique, commode, bourgeoise, banale, sous la Restauration et le Gouvernement de Juillet. Depuis ce temps, elle n'a point retrouvé, ni recherché, comme tant d'autres objets, cette variété expressive, correspondante à la diversité des temps, des pays, des fabricants et des possesseurs, que les ouvriers du Moyen-Age, de la Renaissance, des XVII^e et XVIII^e siècles savaient donner, naïvement ou savamment, à tout ce qui sortait de leurs mains. Les nombreuses illustrations dont est semé le texte de Madame Alfred Heymann prouvent combien nos ancêtres, moins inquiets sans doute et moins pressés, savaient, plus fréquemment que nous, joindre l'agréable à l'utile.

AVANT-PROPOS

Il ne faut pas chercher ici la solution des grands problèmes de l'oculistique, ni un traité des lois de l'optique.

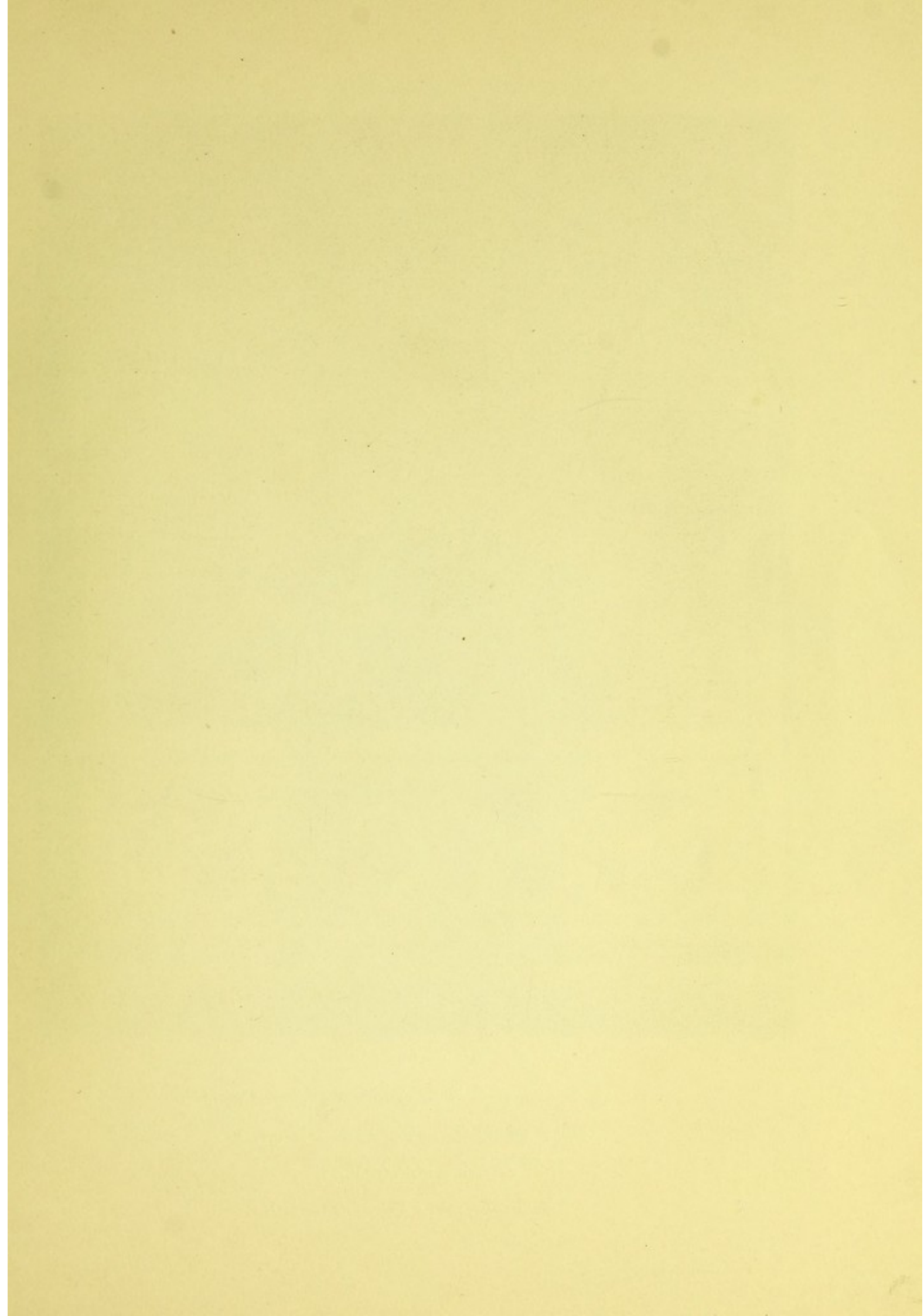
Le but de cette étude est seulement de signaler quelques particularités encore inédites, croyons-nous, touchant l'histoire des lunettes, d'indiquer leurs formes successives depuis leur lointaine origine jusqu'à nos jours et de montrer par l'image le bizarre anachronisme de leur présence dans tant d'œuvres artistiques.

La reproduction d'« estuys » à besicles des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, et de nos premières lorgnettes, ces jolis vestiges d'époques disparues, intéressera sans doute les curieux de bibelots. Ces « portraits des choses », comme dit Edmond Rostand, seront pour plaire, nous l'espérons, à ceux qui, comme nous, subissent l'attrance des « choses » surannées.

Combien l'auteur serait heureux, et c'est là sa seule ambition, si les instants passés à parcourir cette étude n'ont pas paru trop longs !

PREMIÈRE PARTIE

LES LUNETTES





WOHLGEMUTH

SAINT PIERRE (AVEC DES BESICLES CLOUANTS)

Prédelle de rétable (xv^e siècle)

Eglise Saint-Jacques à Rottembourg (Bavière)

X



Dessin de Pisanello

xv^e siècle

Album Valardi (Musée du Louvre)

CHAPITRE PREMIER

LA LOUPE - LES LUNETTES

*Il n'est pas dans le champ de la science si
humble ruisseau qui ne mérite d'être remonté
jusqu'à sa source.*

MAURICE MAINDRON.

TOUT objet contemplé au travers d'un globe rempli d'eau apparaît plus grand qu'il n'est en réalité.

Cette remarque qui, sans doute, fut faite dès l'antiquité la plus reculée fut exprimée pour la première fois par Sénèque. En effet, dans ses « Questions naturelles » il écrivit : « Tous les objets vus à travers l'eau paraissent bien plus considérables et une écriture menue et embrouillée semble plus grosse et plus distincte. »

Telle est l'origine de la loupe.

Plus tard, on imagina de supprimer l'eau et de donner au verre la forme d'une lentille dont le pouvoir grossissant était obtenu par la courbure convexe du centre allant en s'amincissant sur les bords. Ces verres, ainsi façonnés, étaient

enchâssés dans un cercle de bois ou de corne auquel on ajustait un manche qui en facilitait l'usage. On les enfermait dans des écrins ou étuis recouverts de cuir que



SAINT JÉROME
par Poilly

l'on suspendait à la ceinture au moyen de lanières.

On trouve dans des inventaires de comptes quelques mentions comme celles-ci :

Année 1372. — Pour un véricle, encerné en manière de lunette, prisée xx francs (Compte ou Testament de la Reine Jeanne d'Évreux).

1379. — Deux béricles dont l'un a le manche de bois (Inventaire de Charles V). — Un béricle rond plat environné de corne noire.

1400. — Ung bezicle en une queue d'or (Inventaire D. de B., tome IV).

1454. — A Lubin de Dreux orfèvre, demeurant à Chinon, pour 2 onces d'argent blanc à forger et faire

une garniture en façon d'un cercle rond, à garnir une pierre de béricle à lire sur ung livre pour la Reine (Argenterie de la Reine. Premier Compte de J. Bochelet).

1524. — Une béricle, garnie le manche d'argent, et au-dessus du dit manche ung petit lion douré pour lyre sur ung livre (Inventaire de Marguerite d'Autriche n° 225) (1).

Les besicles citées dans ces textes ne sont encore en réalité que des loupes, bien que, dans la suite, cette dénomination de besicles ait toujours été appliquée aux lunettes.

A quelle époque s'est-on donc rendu compte que la loupe, instrument pratique

(1) Dictionnaire de l'Orfèvrerie chrétienne, par l'abbé Texier.

pour la lecture des manuscrits, devenait d'un usage incommode dans les besoins journaliers de la vie? Quand a-t-on imaginé d'accoupler deux verres et de les faire tenir parallèlement, à l'aide du nez, devant les yeux?

« Tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour les lunettes; aussi avons-nous des lunettes. » Eh bien, en dépit de la logique du bon docteur Pangloss, de longs siècles se sont écoulés avant que les lunettes fissent leur apparition sur le nez des humains.

Pline l'Ancien parle de la réfraction des émeraudes

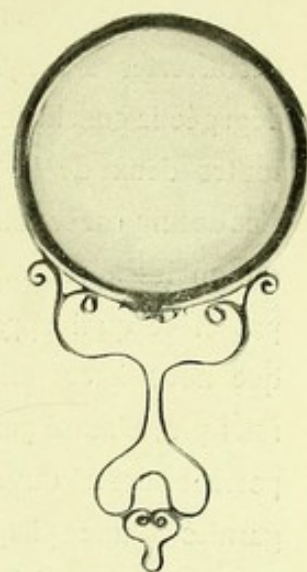
concaves; Sénèque, nous l'avons vu, se préoccupe des verres d'optique; mais de besicles, il

n'est jamais question dans les écrits des auteurs anciens.

Dans son livre sur « Les instruments d'optique faussement attribués aux anciens », M. Th.-Henri Martin s'est attaché à détruire la légende qui fait remonter à l'antiquité l'invention de ces instruments. Il cite en particulier un espagnol du xv^e siècle, Abraham Sala, qui, commentant *l'Exode*, s'est avisé de trouver dans le livre de Moïse une allusion à des lunettes de presbyte! On ne rencontre d'ailleurs jamais de besicles dans les fouilles qui ont mis à jour les vestiges de l'antiquité. Il est vrai que, tout récemment, au cours des recherches faites à Smyrne, des besicles ont été



Dessin de Pisanello (xv^e siècle)
(Album Valardi — Musée du Louvre)



LOUPE A MONTURE D'ARGENT
xvii^e siècle

trouvées par M. Paul Gaudin, le savant ingénieur et archéologue; elles ont été présentées par M. le docteur Félix Regnault à la Société d'Anthropologie (séance

du 10 janvier 1910) qui leur a assigné une origine grecque ou byzantine. Nous croyons que c'est là une des besicles datant du découvertes à Smyrne et dégagée la conclusion irrégulière de la même conclusion de Smyrne se sont-elles où on les a rencontrées? pas et ce qu'il appartient que nous à cet effet, de rons pas, d'autre part, que portent deux ouvertures garnies d'une plaque de visière, qui s'appelaient garde-server les yeux de la lunettes, il y a loin. Ce fin du XIII^e siècle que l'on ment de deux

ques. Il en est des ouvrages médecins. Scando di clare en 1292 plus lire, sans

Un manu- de 1299 con- phrase : « Je appesanti par ne saurais ni sans ces ver-

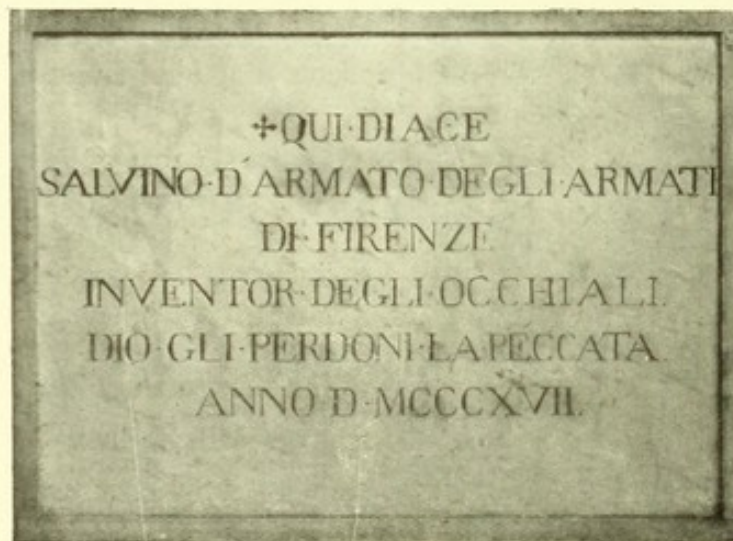
occhiali (oculaires) et qui, *découverts depuis peu*, sont d'un grand soulagement pour les pauvres vieillards dont la vue est affaiblie (1). »



erreur. Nous avons placé XVII^e siècle à côté de celles de cette comparaison s'est futable qu'elles dataient époque. Comment les besicégarées dans les fouilles Voilà ce qu'on ne sait à d'autres, plus qualifiés rechercher. Nous n'igno-certain casques anciens qui semblent avoir été verre ou de mica. Cette vue, était destinée à pré-poussière. Mais de là aux n'est en réalité que vers la peut constater l'accouple-

verres opti- question dans écrits par des Le Florentin Sandzo dé- qu'il ne peut *lunettes*.

scrit italien tient cette me trouve si l'âge, que je lire, ni écrire res appelés



TOMBEAU DE SALVINO D'ARMATI A FLORENCE

(1) *Traité de conduite de la famille*, écrit en 1299 par Sandro di Popozo, mis en ordre par Vanni del Busca, citoyen florentin, son gendre.

Gordon, professeur de médecine à Montpellier, dit dans un ouvrage publié en 1305 : « Ce collyre a une telle vertu qu'il peut mettre un vieillard en état de lire les caractères les plus fins, sans le secours de lunettes. »

En 1305, le prédicateur Jordano Rivalto, dans un sermon, attire aussi l'attention de ses auditeurs sur cette utile découverte « faite, ajoute-t-il, il y a à peine vingt ans ».



DANSE MACABRE
DE LA CHAISE-DIEU
(HAUTE-LOIRE)

1465

Dans un manuscrit daté de 1299, appartenant à la bibliothèque du couvent de Sainte-Catherine de Pise, le frère Ugolino de Servoni nous apprend que, dans ce couvent, mourut, en 1313, le frère Alexandre Spina. Ce religieux très laborieux et très patient, ayant entendu parler de lunettes, s'ingénia à en construire lui-même, « analogues à celles inventées par Salvino d'Armati ». Il parvint, par intuition, à en construire de semblables et il en propagea l'utilité.

Si ce document nous prouve que le frère Alexandre Spina n'est pas l'inventeur des lunettes, il nous révèle le nom de celui qui en avait fabriqué avant lui : *Salvino d'Armati*. Salvino d'Armati, gentilhomme florentin, serait-il donc le véritable auteur de la découverte? Tout le fait croire. L'inscription placée sur son tombeau, à Florence, semble en fournir une preuve suffisamment convaincante. En voici la traduction :

Ci-git Salvino Armati d'Armato de Florence. — Inventeur des Lunettes. — Dieu lui pardonne ses péchés. — Année 1317.

Il y a aussi le témoignage du naturaliste florentin François Redi, qui prétend



PORTRAIT DU CARDINAL UGONE
peint par Thomas de Modène (1352), fresque de
l'Eglise San Nicolo à Trévise (Italie)

(Besicles clouants)



STATUE DU XV^e SIÈCLE
(Musée de Vienne)
(France)

posséder dans sa bibliothèque la preuve que l'honneur d'avoir inventé les lunettes appartient à Salvino d'Armati. Rendons donc hommage à ce bienfaiteur de l'humanité.

De quel secours les lunettes n'ont-elles pas été de tous temps pour les hommes ?

En 1364, Pétrarque, âgé de 60 ans, dit que sa vue, bonne jusqu'alors, décline et qu'il doit se servir de lunettes.

Au xv^e siècle, Charles d'Orléans, père de Louis XII, leur exprime sa reconnaissance dans une ballade charmante. Il dit :



ORFÈVRE EXÉCUTANT UN GOBELET
D'après le « Tableau de la Civilisation »
Fin du xv^e siècle

Par les fenestres de mes yeulx,
Ou temps passé, quant regardoye,
Advis m'estoit, ainsi m'ait Dieux,
Que de trop plus belles voye
Qu'à présent ne fais; mais j'estoye
Ravy en plaisir et lyesse
Es mains de ma Dame Jeunesse.

Or, maintenant que deviens vieulx,
Quant je lis un livre de joye,
Les *lunectes* prens pour le mieulx,
Parquoy la lectre me grossoye,
Et n'y voy ce que je souloye;
Pas n'avoye ceste faiblesse,
Es mains de ma Dame Jeunesse (1).

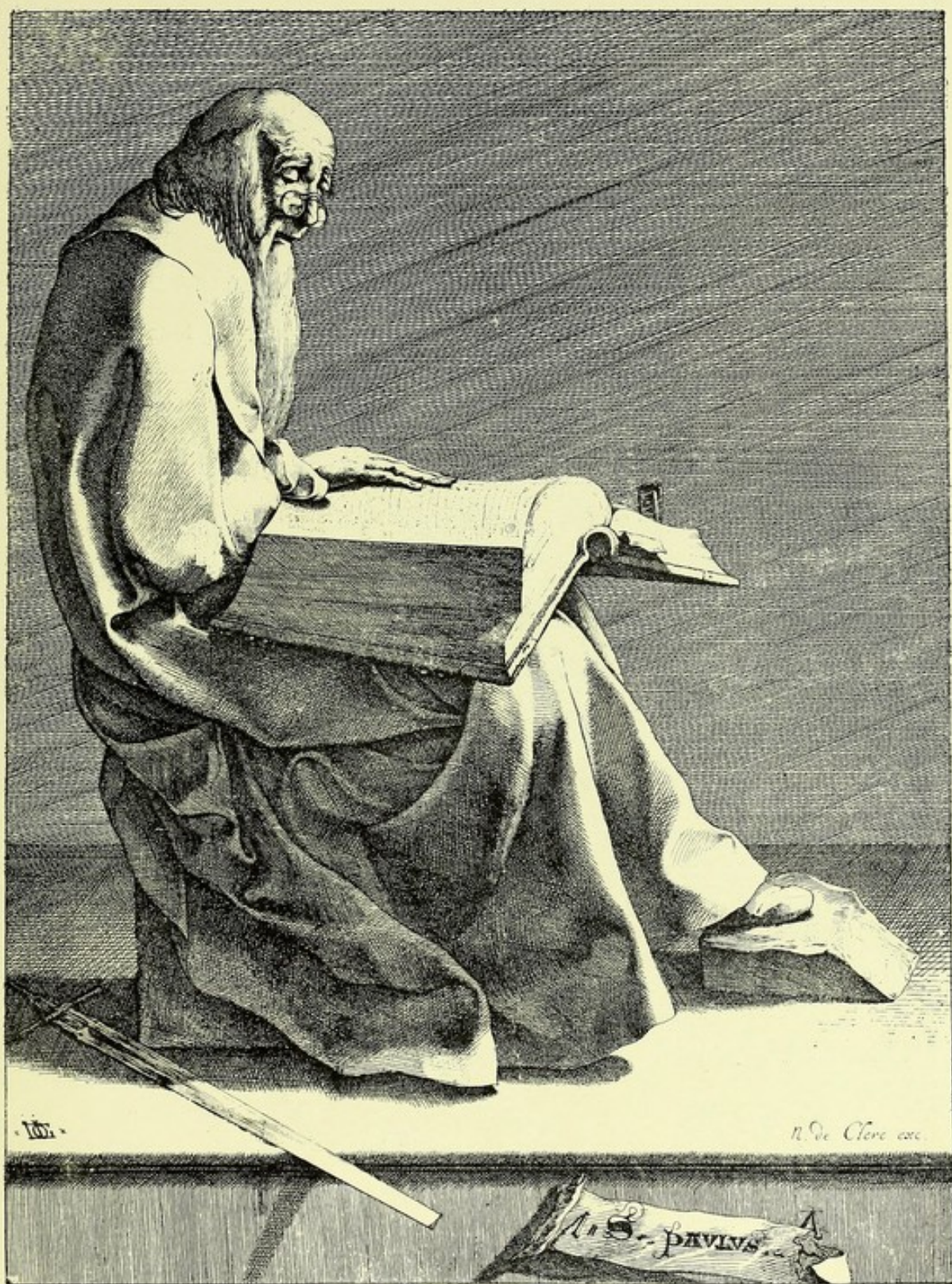
.....

En 1461, Villon, dans son testament, lègue, non sans ironie, ses lunettes aux aveugles :

Item, je donne aux Quinze-Vingts,
.....
Sans les estuis mes grans lunettes,
Pour mettre à part, aux Innocens,
Les gens de bien des deshonestes.

L'avocat Pathelin, de la charmante farce du xv^e siècle (1480), se

(1) Ballade extraite des poésies de Charles d'Orléans (1391-1465) publiées par Marie Guichard.



*Conversus Paulus, Zelosus, ut anti. magister,
Explicat obscuri mystica sensa libri.*

SAINT PAUL
par Henri Golzius
XVI^e siècle

sert, lui aussi, de lunettes pour déchiffrer ses grimoires, car nous l'entendons dire :

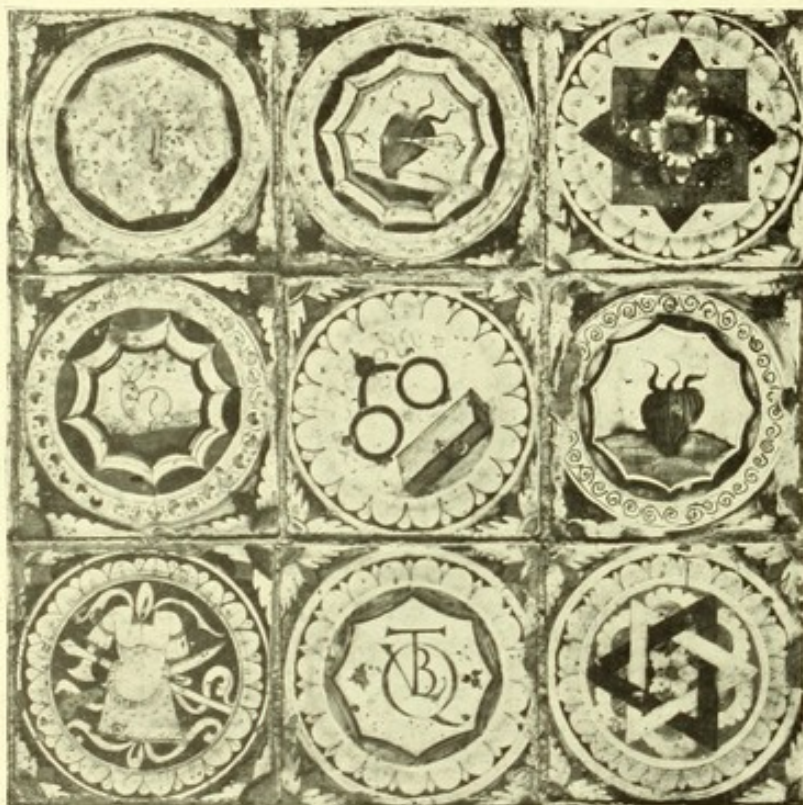
Ne m'estes-vous pas allé querre
Le sac ou sont mes escriptures?
..... A toutes adventures
Apportez avec mes lunettes
Et gardez qu'elles soient nettes.

Que sont-elles, ces lunettes du xv^e siècle? Quelle forme leur a-t-on fait adopter?

Déjà en 1328, une soixantaine d'années avant la naissance de Charles d'Orléans,

alors comte d'Angoulême, l'inventaire de Clémence de Hongrie signale « une bezicle garnie de cuivre dans un estui de cuir ».

Les verres de ces lunettes se trouvaient en effet placés dans un châssis ou *chappe*, comme l'on disait alors, de cuivre ou de plomb, de bois ou de fer. Les deux palettes ou branches, percées de deux œillets, étaient réunies à leurs extrémités sur le front par un



DALLAGE DE MAJOLIQUES DE FAENZA

Église San Sebastiano, Venise

1510

clou ou rivet autour duquel elles pouvaient tourner. Leur frottement sur cet axe était assez dur pour fixer leur angle, plus ou moins aigu, suivant la grosseur du nez.

En raison de ce clou, ces besicles furent dénommées *clouants*.



Cliché Giraudon

HANS HOLBEIN

PORTRAIT DE THOMAS MORUS

(Musée d'Aix-en-Provence)

Nous trouvons pour la première fois ce nom de clouants au xv^e siècle dans les Comptes de la Ville de Paris :

« Année 1473-1474. Compte septième et dernier de Jean Luillier, receveur. Pour une paize (1) de lunettes *clouants*, pour mondit seigneur Le Prevost (sire Denis Hasselin) par ce qu'il n'en avoit eu que une paize qui n'estoient pas clouants... six sols parisis. »

« Année 1612-1613. Domaine de la Ville de Paris. Compte huitième de Claude Lestourneau, receveur : fait cy despence pour neuf estuits à lunettes à raison de vingt sols pièce. Pour quatre douzaines et demye de lunettes de Crystal à raison de cinq sols pièce. »

Nous donnons ici une liste, très abrégée, et quelques reproductions d'œuvres d'art, manuscrits et tableaux des xiv^e et xv^e siècles sur lesquelles nous avons relevé la présence de besicles clouants.

Nous avons dû citer parmi les tableaux où figurent ces besicles pointues ceux qui se rapportent aux anachronismes dont nous parlerons à nouveau dans un chapitre spécial. Dans les œuvres d'art, qui reflètent fidèlement les mœurs du temps où elles ont été créées, nous avons puisé la conviction que les premières besicles étaient montées en forme d'angle aigu et non autrement.

Citons d'abord un portrait du cardinal Ugone, daté de 1352 et peint à fresque par Thomas de Modène dans l'église San Nicolo de Trévisé; c'est le premier portrait connu dans lequel figurent des besicles; puis indiquons : un portrait de saint Paul dans un manuscrit français du xiv^e siècle, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale; une peinture de retable, dans l'église Saint-Jacques à Rothembourg, (*planche 1*) où l'on voit bien nettement reproduites des besicles clouants chevauchant le nez de saint Pierre; un tableau de Martin Schœngauer, ami et élève du Pérugin,

La fleur des chansons.



Es grans chansons nouvelles qui sont en nombre Cent et dix, ou est comprise la chanson du roy, la chanson de Paue, la chanson que le roy fist en espaigne, la chanson de Romme, la chanson des Brunettes et Teremutu, et plusieurs aultres nouvelles chansons, lesquelles trouveres par la table ensuyuant.



FRONTISPICE DES CHANSONS DE FRANÇOIS I^{er}

xvi^e siècle

(1) L'orthographe si fantasque de cette époque change (à la fin du xv^e siècle) l'*r* médiale des mots en *z*; paire fait paize; bericle, bezicle; Paris, Pazis, etc.

qui représente la *Mort de la Vierge*; puis la *Vie de la Vierge*, d'Albert Dürer; les *Pescurs d'or*, de Quentin Metzys, au château de Windsor, tableau dont le Musée de



BERNARDIN DE SIENNE
par Carlo Crivelli (1468-1493)
(Académie de Venise)
Besicles clouants dans leur étui

deux livres de chœurs au couvent de Saint-Marc, à Florence. Dans l'une, l'apôtre saint Mathieu a ses besicles posées sur une table, près du livre saint. Dans l'autre, qui représente un groupe de cinq frères dominicains, l'un de ceux-ci, Fra Eustachio, a ses clouants devant les yeux; mais il les porte la pointe dirigée en bas, absolument de la même façon dont, trois siècles plus tard, les Incroyables tiendront leurs binocles.

Bologne et le Palais Royal de Naples possèdent des répliques; une gravure du *Calendrier des Bergers* (1491) (1) représentant un berger perdu dans la contemplation des astres et portant à sa ceinture deux étuis à besicles dont, comme leurs formes différentes l'indiquent, l'un contient des clouants, et l'autre, des besicles à pont rond.

Dans un dessin de Pisano, dit Pisanello, qui vivait au xv^e siècle (2), nous voyons des besicles clouants, mais comme ouvertes à l'envers. Elles semblent avoir servi de modèle, un siècle plus tard, au graveur qui illustra le frontispice d'un recueil de vers intitulé: *La Fleur des Chansons*.

D'autres clouants se retrouvent aussi dans les enluminures des manuscrits de



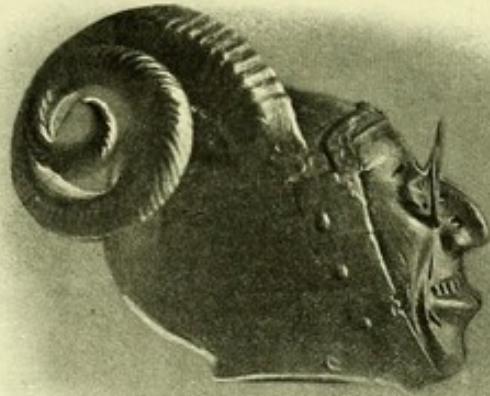
Gravure du *Calendrier des Bergers* (1491)

(1) Le *Calendrier des Bergers* était un traité d'astronomie, d'hygiène et même de morale.

(2) Tiré de l'Album Valardi au musée du Louvre (Voir le frontispice de ce chapitre).

Un groupe presque semblable composé de chanteurs se trouve dans un livre de chœurs à la Bibliothèque des Médicis, à Florence; cette fois, le jeune chantre n'a pas craint de planter ses besicles clouants sur son nez.

Clouants aussi, les besicles décrites dans le livre des « Lunettes des Princes », de Jean Meschinot, paru en 1493; également, celles que nous avons eu la surprise de découvrir dans le carrelage de majolique de Faenza (datant de 1510) qui orne l'église San Sebastiano à Venise. Ces besicles de couleur jaune d'or sont représentées dans un médaillon à côté d'une Bible peinte en bleu.



HEAUME EN FER DE HENRI VIII
xvi^e siècle

(Musée d'Artillerie, Tour de Londres)

Enfin, le Musée d'Artillerie de la Tour de Londres possède un heaume du xvi^e siècle, qui fut envoyé en présent par l'empereur Maximilien à Henri VIII. La visière de ce casque représente un visage grotesque, qu'on a voulu rendre plus ridicule encore en ornant son front de cornes de bélier et son nez de grandes besicles clouants. Ce heaume faisait partie, à n'en pas douter, d'une de ces armures excentriques fréquemment utilisées dans les tournois et les carrousels (1).

Les besicles clouants, très lourdes, tombaient sans cesse. On chercha à les faire tenir en équilibre en les attachant, par une palette, au bonnet, coiffure habituelle des hommes du xv^e siècle.

(1) Nous devons ce renseignement et la reproduction de ce heaume historique à l'obligeante courtoisie de Lord Dillon, conservateur du Musée de White Town.

En 1490, le frère Jérôme Savonarole, dans un discours sur la Mort, parlant d'un personnage âgé, dit : « Comme les lunettes tombaient souvent, il



xvi^e siècle

devint nécessaire de mettre la barrette ou quelque crochet pour les fixer ou les empêcher de tomber. »

Rabelais raconte aussi que Panurge portait ses besicles attachées au bonnet et que les frères Fredons les gardaient sur leur nez même en dormant : « Ainsi bottez et esperonnez dormoient et ronfloient pour le moins et dormant avoient bezi-cles sur le nez. »

Un manuscrit espagnol ayant pour titre « De l'usage des lunettes », par Benoît Daça de Valdes, licencié et notaire de l'Inquisition en la cité de Séville (traduit de l'espagnol en français en 1623), a trait à la nécessité de faire tenir

les besicles avec le secours des oreilles. Le dialogue suivant nous en instruit :

APOLLINAIRE. — Si tous sont comme moi, il est certain que votre conseil qui est de mettre des lunettes sur le milieu du nés, afin qu'elles ne soient pas fort proches des yeux et qu'elles ne puissent pas se ternir par leur chaleur, ne peuvent guère bien faire leur profit de cet advis parce que cela me cause trop de défluxion sur le nés.

DOCTEUR. — Je vous donnerai un moyen pour cela, qui est tel (dont suivant ce qu'on m'a dit se servait le roi Philippe II) (1) que vous portiez les lunettes attachées à une aïse ou palette, et que vous les arrestiés entre le chapeau et la

(1) La publication de ce manuscrit avec ses commentaires est due au savant professeur Giuseppe Albertotti, de Modène, qui a eu l'obligeance de nous le communiquer.

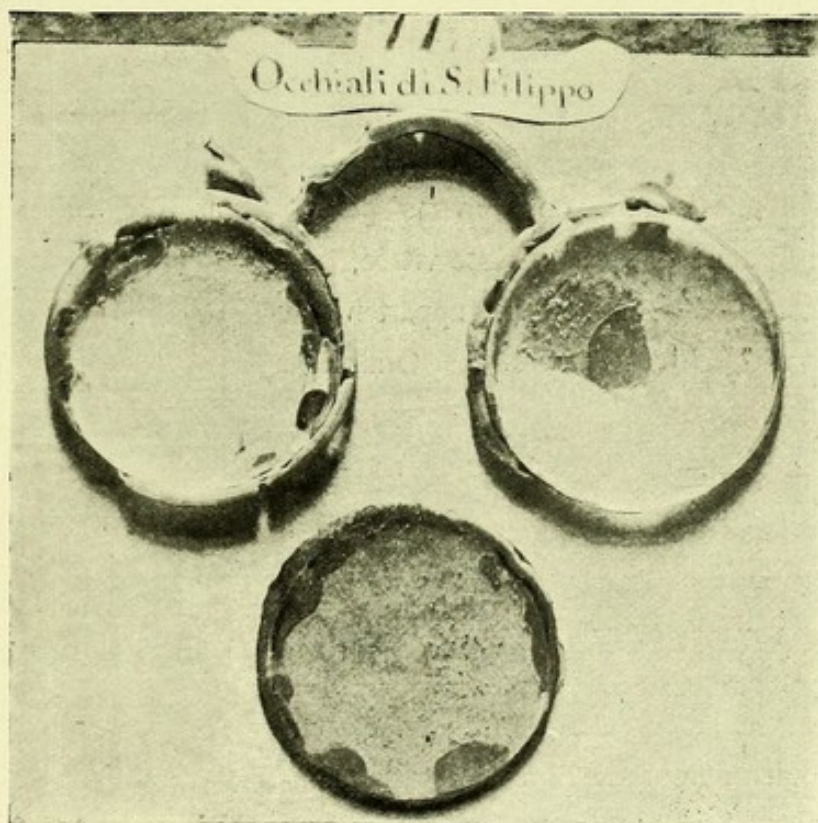
teste, et avec cela les lunettes demeureront en l'air, et vous pourrez voir, les tenant ainsi suspendues à cette aïse sans qu'elles vous touchent au nés.

APOLLINAIRE. — Ceci est seulement pour les rois qui n'ostent point le chapeau à personne : mais moi, qui suis un pauvre homme, je ne me puis servir de cela : car, quand cela serait plus assuré, au premier compliment tout cet appareil tomberait à terre ; mais croyés moi que si ce n'était pour ce défaut, je m'en irai déjà tracer le dessein.

DOCTEUR. — Il y a quelques-uns qui mettent si lourdement les lunettes au nés, que ne pouvant librement parler ni laisser couler les humeurs d'icelui, ils les mettent à un bout, assurant mieux les tenir avec la main que de les mettre au lieu où il semble que la nature a réservé la place pour elles seules. J'en ay veu d'autres plus avisés, qui les attachent aux oreilles par une cordelette afin de ne s'embarasser les mains.

Ce dernier usage datait de loin. Le portrait du docteur Jérôme Capivacio, mort à Padoue en 1589, et celui du cardinal Guevara, peint par le Greco, nous montrent des besicles ainsi accrochées aux oreilles par des rubans.

On a conservé longtemps avec vénération, dans une église de Pavie, la barrette et les lunettes de saint Bernardin de Sienna qui vivait en 1440 (1). Bernardin de Sienna était franciscain. Le monogramme du Christ, dans une auréole, et trois mitres placées à ses pieds rappelant



BESICLES DE SAINT PHILIPPE DE NÉRI

Conservées parmi les reliques du saint, en l'église Saint-Philippe-de-Néri, à Rome

(1) *Papiae Sanctuorium*. Histoire religieuse de Pavie, par Jacob Gualta.

que trois fois il refusa l'Episcopat, forment ses attributs. Son portrait a été peint



Gravure sur bois tirée des Ordonnances (1510)

Philippe-de-Néri, nous avons pu voir enfermées dans une châsse vitrée, trois paires de besicles ayant appartenu au fondateur de l'Ordre des Oratoriens (en 1575).

L'une de ces besicles est en corne, l'autre en cuir; la troisième, en plomb, porte, au milieu, le fragment d'une branche frontale, et, de chaque côté du châssis, un petit anneau par lequel passait la cordelette qui venait s'enrouler autour de l'oreille, pour maintenir l'équilibre des besicles. Le portrait de saint Philippe de Néri, où celui-ci est représenté avec des lunettes, se trouve, paraît-il, à Pagani, dans la petite église de Santa Maria; toutefois, nous n'avons pu constater l'exactitude de ce renseignement.

De leur côté, les besicles à pont rond figurent, à partir de la fin du

plusieurs fois par Crivelli. L'un se trouve dans la grande galerie du Musée du Louvre, l'autre à l'Académie de Peinture de Venise. Dans ces deux toiles, Bernardin de Sienne est représenté avec des besicles clouants contenues dans leur étui; celui-ci est suspendu à la ceinture par des lanières de cuir (planche 6).

Ce n'est pas la seule fois que des besicles ont été conservées comme reliques.

A Rome, dans l'église Saint-

parmi les autres reliques de ce saint,



PORTRAIT D'UN ESPAGNOL
par Pacheco (1591-1654)



HANS HOLBEIN

PORTRAIT D'ÉTIENNE GARDINER

Évêque de Winchester et grand chancelier d'Angleterre

(Collection J. Wilson)

xvi^e siècle dans un nombre considérable d'œuvres d'art, parmi lesquelles nous nous bornerons à citer :

Les portraits de Thomas Morus, par Holbein, au Musée d'Aix-en-Provence (*planche 2*);

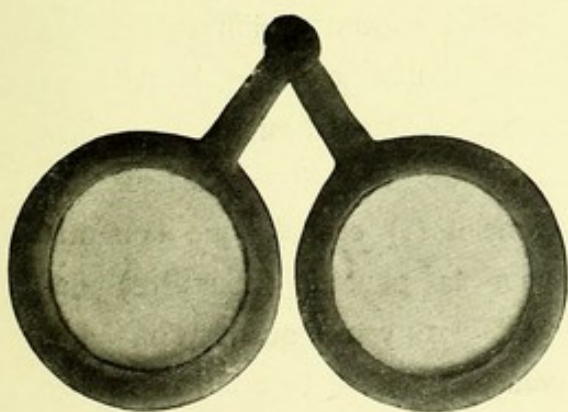
Le « Faiseur de tours », par Jérôme Bosch (1450-1516), au Musée de Saint-Germain, peinture sur bois très bien conservée, et dont le sujet est des plus humoristiques;

Une figure sculptée sur bois, au Musée de Vienne, en France (xv^e siècle);

Un bas-relief de marbre blanc, par Sansovino (1479-1570), en l'église Saint-Jean et Saint-Paul, à Venise, où l'artiste s'est représenté lui-même dans le personnage qui porte des besicles;

Une figure, ornant l'une des stalles de la cathédrale d'Amiens, la « Femme dévote », très occupée à lire ses prières au travers de ses larges lunettes;

Un panneau de tapisserie du xv^e siècle, représentant le Chevalier de la Mort, d'après Albert Dürer, panneau qui fut prêté par le comte de Bussy au Petit Palais, lors de l'Exposition universelle de 1900;



BESICLES CLOUANTS DU XIV^e SIÈCLE
(Reconstitution)

Un fragment d'une autre tapisserie du xv^e siècle, représentant un évêque recevant des présents;

Un « Saint Bernard en adoration devant l'enfant Jésus », de l'école néerlandaise du xv^e siècle, au musée de Bruxelles.

Puis plusieurs « Danses macabres » :

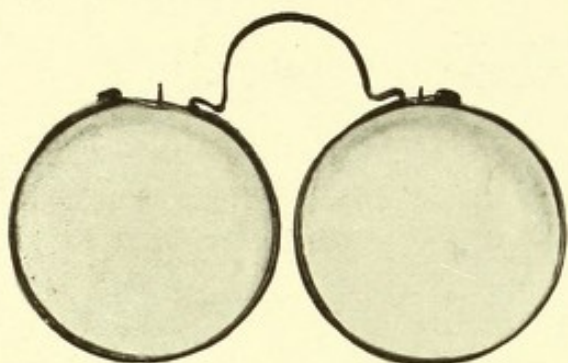
celle de la Chaise-Dieu (Haute-Loire) (1465), dans laquelle un abbé porte à la ceinture un étui de clouants; et celle de Bâle (1500), où figure un mercier ayant des besicles sur son éventaire.

N'oublions pas de signaler aussi cette gravure sur bois tirée des Ordonnances



REMBRANDT
1639

(1510), qui représente un docteur en philosophie; de même, le portrait d'un



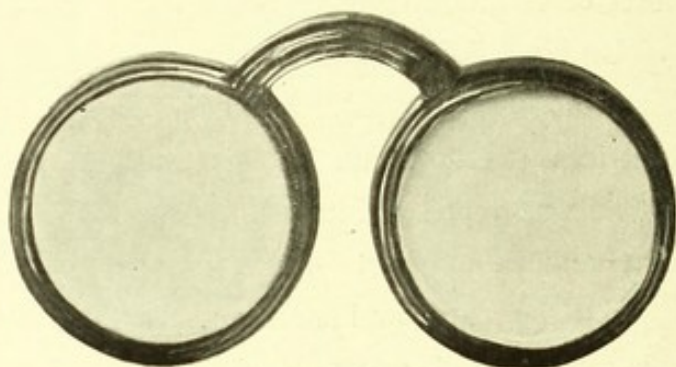
BESICLES EN FIL DE LAITON
XVII^e siècle

seigneur espagnol, par Pacheco (1571-1654); et enfin une étude de Rembrandt.

Outre les besicles véritables, servant à lire, il en existait d'autres, analogues aux verres fumés actuels, dont l'action se bornait à tempérer l'éclat de la lumière. C'est dans ce dernier sens que Rabelais parle des lunettes des « Romipètes », c'est-à-dire des lunettes que les pèlerins,

qui se rendaient à Rome, mettaient pour préserver leur vue de l'éclat des neiges, lorsqu'ils traversaient les Alpes.

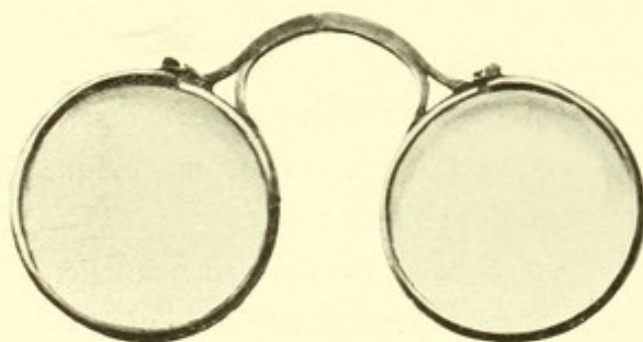
Ce sont de tels verres teintés qui inspirèrent un jour à un paysan économe et madré l'idée de mettre des lunettes vertes devant les yeux de son cheval afin de lui faire prendre la paille de son ratelier... pour du foin.



BESICLES RIGIDES EN CUIR
XVII^e siècle

Il y avait aussi les lunettes

destinées à garantir les yeux du vent et de la poussière, ainsi qu'en fait foi



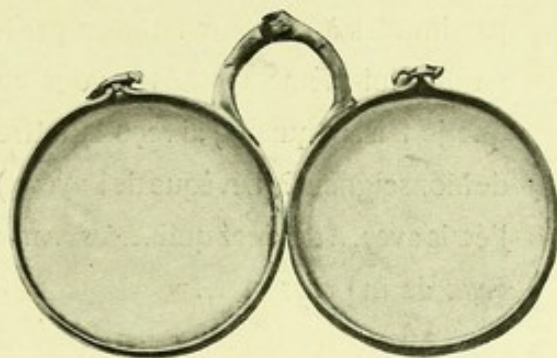
BESICLES EN ARGENT
XVIII^e siècle

l'extrait suivant de l'inventaire des ducs de Bourgogne à la date de 1420. « Deux besicles ou œillez d'or, de crystal, assis sur un camelot (1) cendré, que l'on met pour la pouldre (poussière) devant les yeux quand l'on chevauche. »

Celles qui servent à nos modernes conducteurs d'automobiles ne rappellent-elles pas ces dernières besicles?

(1) Le camelot était un tissu composé de laine et de poils de chèvre dans le genre du satin de laine. La couleur cendrée indique la nuance grise.

Nous avons ainsi suivi les lunettes jusqu'à la fin du *xvi^e* siècle. Au *xvii^e* siècle les élégantes ne dédaignent pas non plus leur emploi. Nous savons par Quicherat qu'« une curieuse qui alla voir un jour le Roi monter en carrosse, dit en parlant de *M^{me}* de Maintenon : Elle parut sans suite, habillée d'un damas feuille morte, en battant l'œil, et n'ayant pour toute parure qu'une



BESICLES BRISÉS EN ARGENT
xviii^e siècle

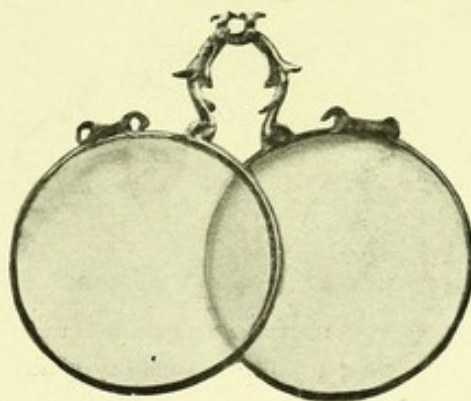


PORTRAIT DU DOCTEUR JOWERS
1796
peint par Drumond, gravé par Farn

croix de quatre diamants pendue au cou. Et à peine installée dans la voiture, avant que le cocher ait fouetté ses chevaux, la dame *mit ses lunettes* et tira de l'ouvrage qu'elle avait dans son sac. »

Il faut se souvenir qu'à l'époque de *M^{me}* de Maintenon les lunettes à branches n'existaient pas encore ; car on ne les fabriqua que vers l'année 1746. Or les visages féminins ne devaient pas gagner beaucoup de grâce à l'addition de ces grosses besicles pinçant ridiculement l'extrémité du nez.

Sous Louis XV, nous voyons des lunettes entre les mains même de la Reine. Le



BESICLES BRISÉES EN ARGENT
xviii^e siècle

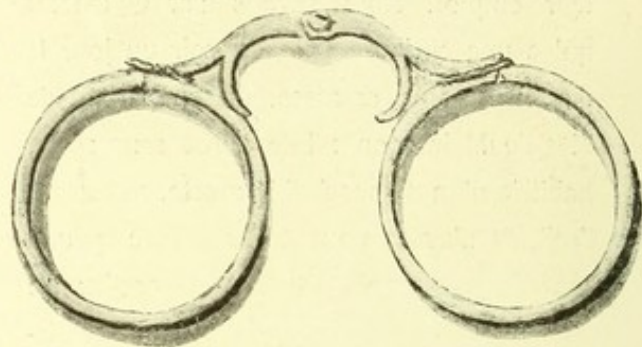
cercle intime au milieu duquel se plaisait la douce et intelligente Marie Leczinska, se composait du président Hénault, du vénérable nonagénaire Fontenelle (1) et surtout de Monseigneur de Luynes, évêque de Bayeux, ainsi que du duc et de la duchesse de Luynes.

Or, comme le duc avait envoyé à Marie Leczinska, une cassette, en cadeau de jour de l'an, pour le 1^{er} janvier 1751, la Reine, à qui ce souvenir avait fait plaisir, fut heureuse

(1) Ce philosophe écrivit un jour : « La nature a mis dans l'imagination certaines lunettes au travers desquelles on voit tout et qui changent fort les objets à l'égard de chacun. »

d'y découvrir à l'intérieur, entre autres objets, *une paire de lunettes* qui n'étaient pas inutiles à ses yeux fatigués par les lectures instructives. Elle écrit, le 2 janvier, au duc lui-même : « Savez-vous ce que je faisais quand j'ai reçu la lettre de Monseigneur ? (l'évêque de Bayeux) J'étais avec... devinez qui?... *les beaux yeux* de ma cassette... »

Au XVIII^e siècle, nous voyons revenir en usage les clouants, mais avec des modifications et les perfectionnements inspirés par l'expérience : le milieu du pont à angle aigu est remplacé par le pont rond ; les deux branches ne sont pas retenues par un clou, mais par une charnière « qui permet aux verres de se rapprocher et de se placer l'un sur l'autre pour entrer dans un étui commun de petite dimension (1). »



BESICLES BRISÉES EN ARGENT
XVIII^e siècle



LUNETTES A TEMPES GAINÉES DE VELOURS
Gravure anglaise XVIII^e siècle

Elles quittent leur nom de *clouants* et prennent celui de *besicles brisées*.

« Pour les besicles rigides, qui ne se ploient pas, il faut un étui à deux cercles dans lequel se placent les deux verres (2). »

Il en a été de même de la palette frontale qui, au XVI^e siècle, se glissait, pour être maintenue, jusque sous le bonnet des hommes. Au XVIII^e siècle, on essaye de reprendre cette forme de lunettes, plutôt alors destinée aux femmes ; mais comme cette branche frontale détruit l'harmonie de la coiffure, il ne faut pas s'étonner que la

coquetterie la fasse abandonner presque aussitôt après sa nouvelle apparition.

Nous avons trouvé des lunettes à branche frontale au Musée d'Amsterdam (3) ;

(1) Encyclopédie de Diderot.

(2) *Id.*, *ibid.*

(3) Salle des Costumes (rez-de-chaussée).



UN TRIO CONVAINCU

D'APRÈS UNE GOUACHE DU XVIII^e SIÈCLE

(Lunettes à branche frontale)

ce sont bien là les besicles brisées au centre desquelles est adaptée une branche unique de 14 centimètres de longueur. Une charnière au milieu de cette branche lui permet de se courber à la naissance du front pour aller s'enfoncer, soit sous le chapeau, soit dans les cheveux eux-mêmes. L'incommodité de cette branche frontale suggéra l'idée d'en ajouter et l'autre, de chaque côté de la

jusqu'aux tempes qu'elles serrent

En 1746, « Monsieur Thomin il s'intitule, nous avertit, dans la lui « au plus juste prix », qu'on y lées « lunettes à temples permettant

On portait simultanément ces a laissé de lui deux portraits qui il portait tantôt des besicles, tantôt représenté ainsi dans son dernier vue vert, si utile aux peintres pour sion lumineuse. Ce garde-vue est Dans un petit poème de Phanas, que l'attirail d'un copiste de manuscoutel pour tailler les roseaux de bien droites, un encrier avec sa à tracer des cer-

jour qui protège

Pendant la Robespierre se ter des verres dissimuler, dit- de son regard. traits nous repré- avec ses lunettes

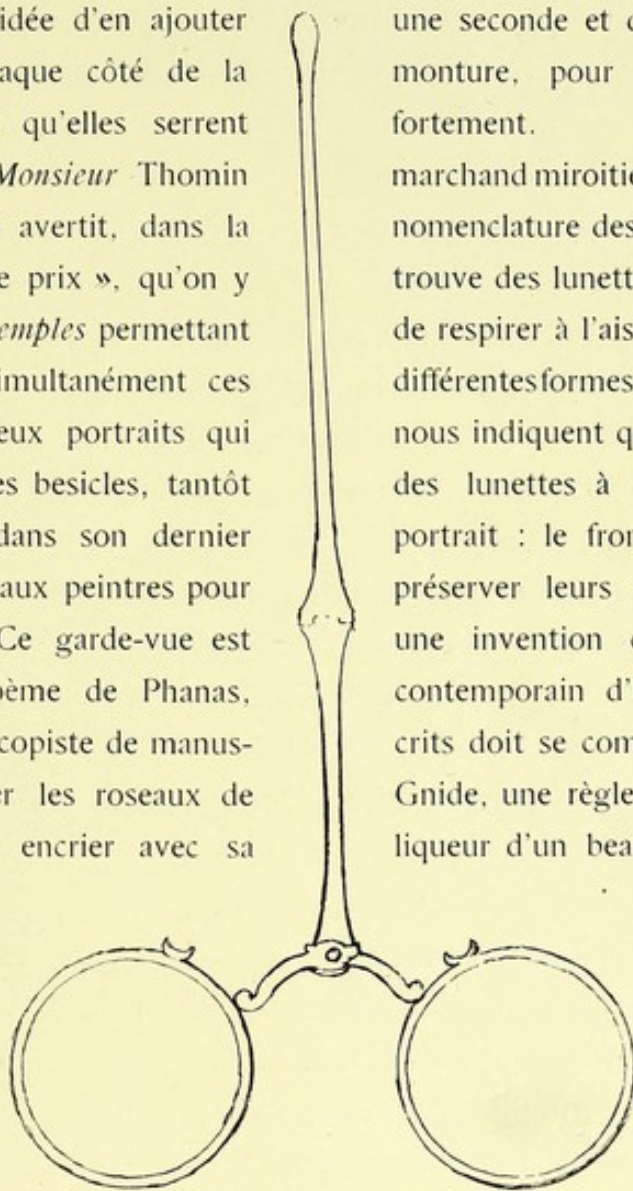
front, et une gravure satirique nous montre sa tête coupée tenue par les cheveux dans la main du bourreau et portant encore des lunettes (1). Barras, en ses Mémoires, raconte que, lorsque, un jour, accompagné de Fréron, il vint rendre

une seconde et de les placer, l'une monture, pour englober le front fortement.

marchand miroitier lunettier » comme nomenclature des objets vendus chez trouve des lunettes à branches appe- de respirer à l'aise. »

différentes formes de lunettes. Chardin nous indiquent qu'en 1775 et 1777, des lunettes à branches. Il s'est portrait : le front ceint du garde-préserver leurs yeux de la diffu- une invention qui date de loin. contemporain d'Épicure, il est dit crits doit se composer ainsi : « Un Gnide, une règle à tracer les lignes liqueur d'un beau noir, un compas cles et un *abat-* la vue. »

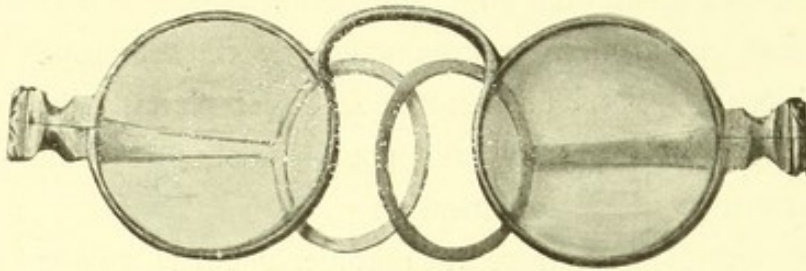
Révolution, plaisait à por- teintés, pour on, l'expression Un de ces por- sente le tribun remontées sur le



BESICLES A BRANCHE FRONTALE
xviii^e siècle
(Musée d'Amsterdam)

(1) Bibliothèque Nationale.

visite à Robespierre, celui-ci « sortait des mains du coiffeur, sa coiffure achevée et poudrée à blanc. Les *bésicles* qu'il portait ordinairement n'étaient point sur son



LUNETTES A TEMPES
Fin du XVIII^e siècle

visage et à travers la poudre qui couvrait cette figure si blanche à force d'être blême, nous apercevions deux yeux troubles que nous n'avions jamais vus sous le voile des verres (1). »

Le vieux et galant duc de Cossé Brissac écrivait à M^{me} du Barry qui, après la mort de Louis XVI, s'était retirée dans son château de Louveciennes : « Je suis sans *lunettes*, je vous écris donc un seul mot qui les renferme tous : je vous aime et pour la vie. » La fidélité du duc ne fut pas mise à une longue épreuve, car le couperet révolutionnaire se chargea de l'abréger.

A cette époque, Marat, très versé en toutes sciences, s'était occupé de la vision et avait libellé quelques écrits sur le feu, la lumière, l'électricité, le microscope solaire et les différents instruments d'optique.

Parmi ceux-ci, la *loupe*, notre première lunette à un œil, dont l'emploi pour un usage particulier est resté constant, devait nécessairement, sous les règnes somptueux, modifier sa monture et suivre les progrès de l'élégance. Sous Louis XV, elle prend quelquefois la forme ovale et disparaît, au moyen d'une charnière, entre deux boîtiers d'écaïlle ou de nacre galonnés d'or ou d'argent. Elle a l'air, ainsi, d'un grand médaillon qu'on peut glisser dans la poche.

Les montures de corne, de bois, de cuir sont laissées aux artisans; quant aux élégants et surtout aux élégantes, ils ne se servent que de loupes luxueusement ornées, qui sont de véritables chefs-d'œuvre.



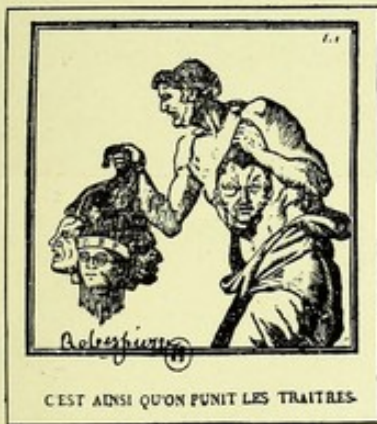
ROBESPIERRE

Croquis d'après nature pris à la Convention
(Collection Jubinal de Saint-Albin,
appartenant à M^{me} George Duruy)
D'après la reproduction de l'Édition Hachette

(1) *Mémoires de Barras*, par George Duruy.

On les encadre de pierres précieuses. L'or ajouré, l'émail de toutes nuances, la laque s'agrémentent de devises écrites en diamants ou en perles. Tout est réuni pour en augmenter la richesse et en faire des bibelots de prix. On s'imagine ce que doit être la loupe de M^{me} de Pompadour lorsqu'elle se livre, sous les yeux de son professeur Guay, à ses travaux de gravure sur pierre fine (1)!

Parmi les commandes faites par la belle marquise au fournisseur de la Cour, Lazare Duvaux, on trouve la note suivante :



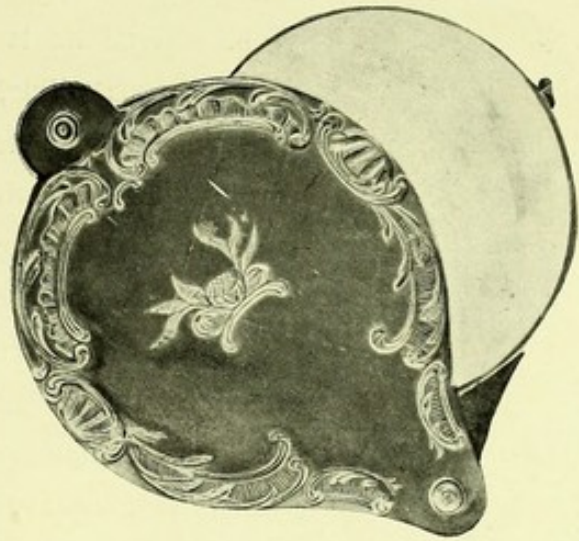
UNE SANGLANTE CRITIQUE

Gravure extraite des *Charrettes*
du X Thermidor

(Bibliothèque Nationale)

dans un double boîtier de laque rouge décorée de rosaces d'or de plusieurs tons. Elle avait, dit-on, appartenu au roi Louis XVI qui, le lendemain de la sanglante journée du 10 Août, en aurait fait cadeau au chevalier de Vinfray, pour le récompenser de sa belle conduite.

Le Musée du Louvre (Salle du Mobilier) possède une petite loupe ovale, contenue entre deux plaques de nacre gravées et montées en argent, qui aurait appartenu à Greuze. Elle a été donnée au Musée par M^{lle} Gendron.

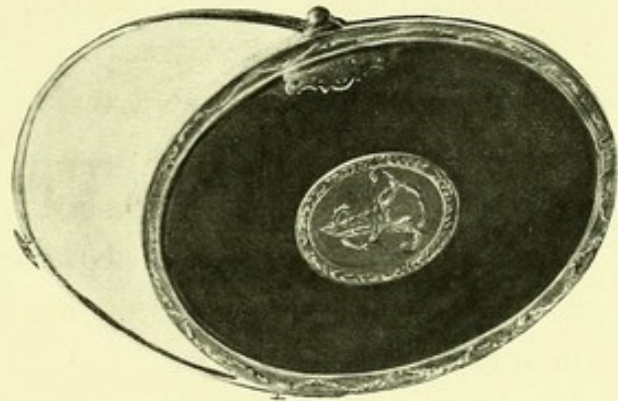


LOUPE EN ÉCAILLE AVEC ORNEMENTS D'ARGENT

Époque Louis XV

« Juin 1772 : un étui en roussette verte, garni d'or pour une loupe à deux verres. »

La collection du comte de Bryas contenait une loupe renfermée



LOUPE FERMANTE EN ÉCAILLE A MONTURE D'OR
ayant appartenu à Stanislas-Auguste Poniatowski,
dernier roi de Pologne

(1) Le Cabinet des Camées, à la Bibliothèque Nationale, contient celles de ses œuvres qu'elle a léguées au Roi.

De jolies petites loupes en miniature, vraies loupes de poupées, se suspendaient aux châtelaines parmi les autres breloques.



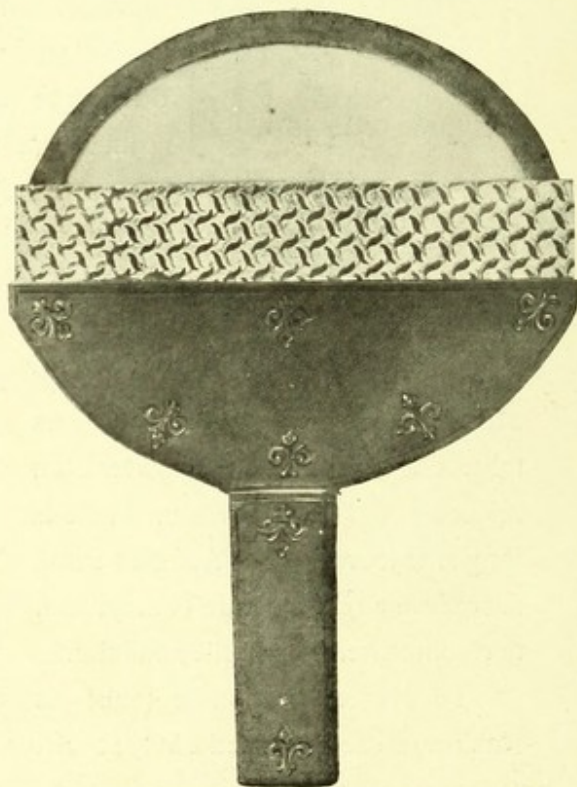
MONOCLE A MAIN
EN POMPONNE
XIX^e siècle

Combien il y a loin, de l'élégance de ces menus bibelots, à la sévérité de la loupe d'argent à cordon noir qui, dès le début du XIX^e siècle, pendait au cou de l'immortel Beethoven! Le génial compositeur s'en servait constamment dans la rue, car sa vue s'était affaiblie à la suite de la petite vérole qu'il avait contractée enfant et qui l'avait obligé à employer des verres concaves très forts.

Schindler, qui parle des reliques du maître, dit qu'on a trouvé chez lui deux lunettes à branches avec leurs étuis. Sur l'un des étuis, Beethoven a écrit de sa main « alte » (ancien) et sur l'autre « vordere » (précédent).

Ces souvenirs sont conservés à Bonn, au Musée Beethoven, ainsi que deux portraits, l'un de Schubert, l'autre de Czerny, amis de Beethoven à Vienne, qui portent chacun des lunettes.

Au XIX^e siècle également, un grand nombre d'hommes célèbres comme M. Thiers, dont les lunettes sont devenues légendaires, ont eu recours aux verres optiques. Par contre, Victor Hugo, très fier de sa vue, ne s'en servit à aucun moment de son existence; à sa mort il ne fut trouvé parmi ses objets intimes ni lunettes, ni loupe, ni même lorgnette de théâtre.



LUNETTE DE GONDOLE AVEC VERRE VERT POUR PRÉSERVER
LA VUE DE LA RÉVÉBERATION
Venise, XVIII^e siècle



Wm. Hogarth Inv.

The Politician.

Engr'd by J. K. Mather.

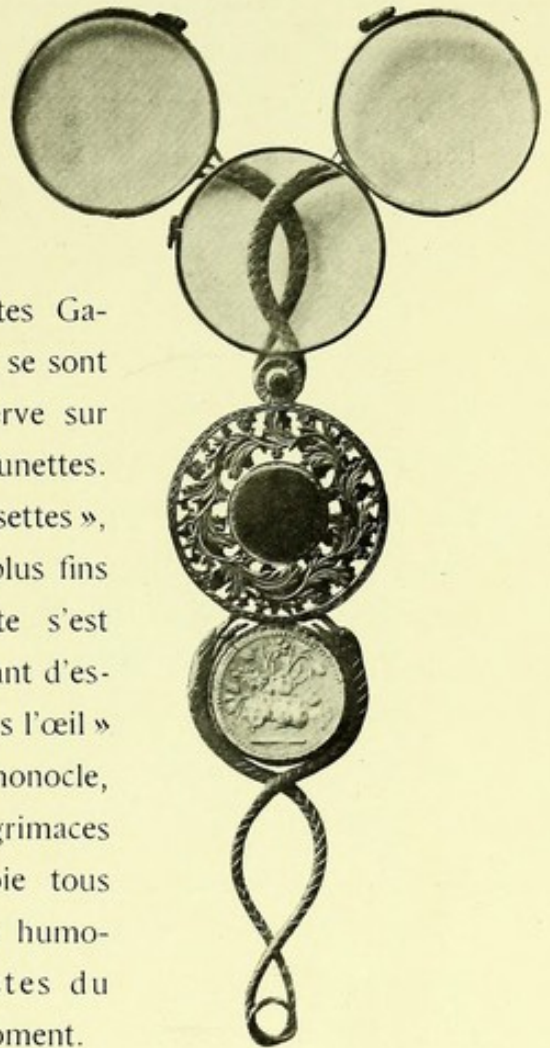
Engr'd from an Original Sketch of W. Hogarth's, in the Possession of Mr. Forrest, Pat.^r as the Art directs by Jane Hogarth, 1753.

Les lunettes, à cette époque, ne s'arrêtent plus aux tempes comme au siècle précédent ; leurs branches, qu'elles soient à coulisse ou brisées, se sont allongées afin de s'appuyer solidement à la naissance de l'oreille.



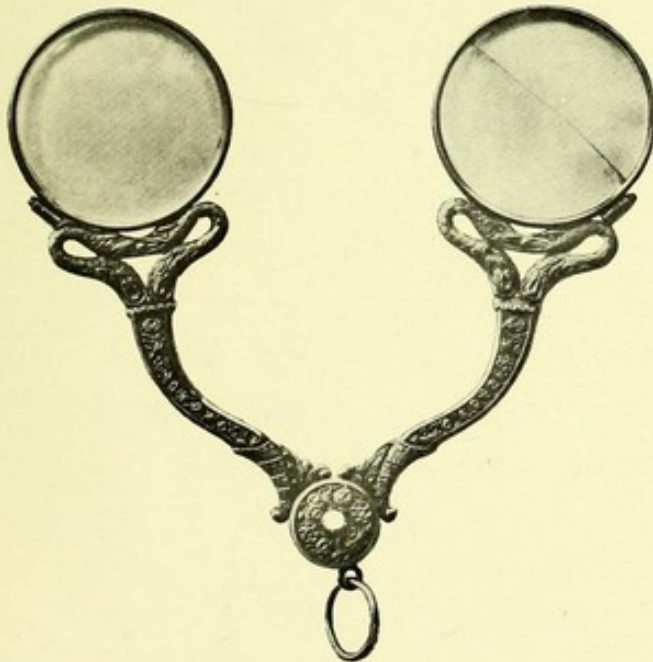
MONOCLE A MAIN EN NACRE
xix^e siècle

de forme rectangulaire, donnait lieu à des grimaces extrêmement comiques, que notèrent avec joie tous



BINOCLE D'INCROYABLE EN OR
AVEC MONOCLE

les humoristes du moment.



BINOCLE D'INCROYABLE

Le monocle à long manche ou lancetier existait pourtant déjà au temps de Louis XV ; mais les *premiers binocles à main* ne datent que de l'époque du Directoire. Les « Incroyables » les portaient avec affectation et impertinence ; ils complétaient la ridicule excentricité de leur costume.

Ces lorgnons s'appelaient alors *binocles-ciseaux*, parce que les longues

branches, tenues de bas en haut, emboîtaient l'extrémité du nez et semblaient

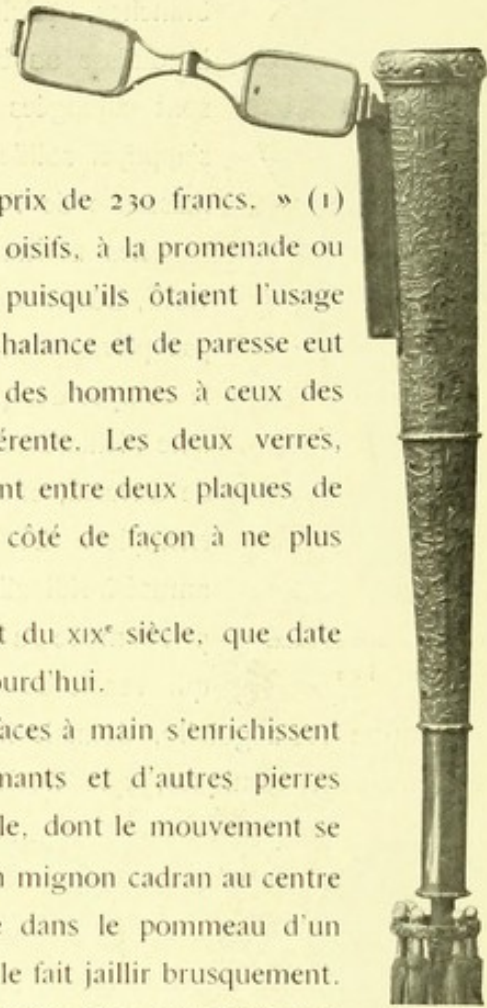
vouloir le couper. Parmi les élégants qui arborèrent ce binocle, se trouvèrent le chanteur Garat, Vestris, de légère mémoire, et même Bonaparte. Celui-ci, qui était myope, n'abandonna jamais complètement l'usage de ce lorgnon; l'opticien Lerrebours fournit à l'Empereur, le 25 mars 1812 : « Un binocle en nacre de perle, les branches en or, garni de cristal de roche, au prix de 230 francs. » (1)

Ces lorgnons ne pouvaient servir qu'aux oisifs, à la promenade ou dans un salon, pendant quelques moments, puisqu'ils ôtaient l'usage d'une main; aussi, quand cette ère de nonchalance et de paresse eut disparu, les binocles passèrent-ils des doigts des hommes à ceux des femmes, sous une forme plus petite et différente. Les deux verres, réunis comme un corps de lunettes, se placent entre deux plaques de nacre ou d'écaïlle que la lorgneuse tient de côté de façon à ne plus cacher l'arc de sa jolie bouche.

C'est donc *seulement* du commencement du XIX^e siècle, que date l'usage du lorgnon dont on se sert encore aujourd'hui.

Sous le second Empire, les lorgnons ou faces à main s'enrichissent de montures d'or garnies d'émail, de diamants et d'autres pierres précieuses. Quelquefois, une montre minuscule, dont le mouvement se cache dans l'épaisseur du panache, laisse voir un mignon cadran au centre de l'objet; le lorgnon se dissimule de même dans le pommeau d'un manche d'ombrelle, d'où un ressort à secret le fait jaillir brusquement.

A notre époque, la mode du long face à main sévit dans toute son horreur. Ce n'est pas seulement une mode, c'est une nécessité que la déféctuosité des vues féminines impose. Heureusement, les femmes, toujours coquettes, savent tirer parti de ce bibelot, dont elles jouent comme d'un éventail. Il faut donc être reconnaissant aux faces à main, qui nous épargnent le spectacle de gracieux visages enlaidis par un pince-nez ou, ce qui serait pire encore, par d'inesthétiques lunettes.



MANCHE D'OMBRELLE AVEC LORGNON
1850

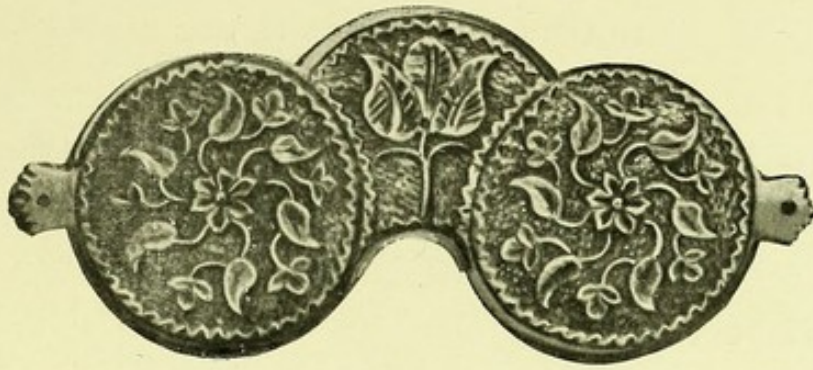
(1) Maze-Censier, *Les Fournisseurs de Napoléon*.



CARLO CRIVELLI

PORTRAIT DE BERNARDIN DE SIENNE

École Vénitienne (1477). (Musée du Louvre)



ÉTUI A BESICLES EN IVOIRE
Italie, xvii^e siècle

CHAPITRE II

LES ÉTUIS A BESICLES

Où plaçait-on les besicles, quand elles ne chevauchaient pas le nez?

Les uns les portaient suspendues au col au moyen d'une cordelette retenue par le milieu du pont; d'autres les passaient dans la ceinture; d'autres avaient la singulière habitude de les accrocher à l'oreille, ainsi que nous le voyons dans le portrait de l'Espagnol Ambrosio de Moralès, historiographe de Philippe II.

Mais, pendant que les besicles étaient au repos complet, pour protéger leur fragilité on les renfermait dans des étuis adaptés à leur forme. Ces étuis nous sont précieux; chaque époque y a apporté son goût, son art. Nous avons suivi leurs traces dans quelques anciens inventaires ou comptes d'achats dont nous trouvons intéressant d'extraire les passages suivants :

Année 1363. — Un estrin (étui) de béricle garni d'argent émaillé (poise vi marc). Inventaire du duc de Normandie.

1380. — Un grand estrin (étui) de béricle garni d'argent émaillé pesant xvi marc. Inventaire de Charles V.

Quelquefois, on leur ménageait une petite logette dans un des plats de

la reliure du livre d'Heures. Philippe le Hardi, qui faisait dire tous les jours



PORTRAIT D'AMBROSE DE MORALÈS (1513-1501)
Extrait de *La Dioptrique* du Père Chérubin (1)

l'office dans sa chapelle et assistait aux matines, dut, sa vue étant devenue trop faible, employer ce moyen qui lui permettait d'avoir toujours ses besicles à la portée de la main. Nous trouvons, en effet, dans ses comptes : « Deux grands livres d'Heures de Notre-Dame de la Croix du Saint-Esprit, des mois et plusieurs oraisons et aultres suffrages, servant tous les jours en l'oratoire de mon dit Seigneur, à fermouers et pippe(2) d'or; dont l'un à œillez d'or sous une platine d'argent doré ». Et, à l'appui de cette citation, nous remarquons dans les comptes des Archives de Dijon, l'an 1403 : « Forgé une platine d'argent doré pour mettre ez sée (dans les ais) du livre du duc de Bourgogne pour mettre ses lunettes afin qu'elles ne fussent cassées. »

(1) Nous devons la reproduction de ce portrait à l'obligeance de M. Joseph Rouyer, qui l'a publié dans son ouvrage si documenté : *Coup d'œil rétrospectif sur la lunetterie*.

(2) La « pippe » était la tige de métal, souvent ornée de cisèlures et de pierres précieuses, à laquelle s'attachent les signets ou signaux à marquer les pages.

l'office dans sa chapelle et assistait aux matines, dut, sa vue étant devenue trop faible, employer ce moyen qui lui permettait d'avoir toujours ses besicles à la portée de la main. Nous trouvons, en effet, dans ses comptes : « Deux grands livres d'Heures de Notre-Dame de la Croix du Saint-Esprit, des mois et plusieurs oraisons et aultres suffrages, servant tous les jours en l'oratoire de mon dit Seigneur, à fermouers et pippe(2) d'or; dont



« ESTUY OUVRÉ DE CUIR FAUVE,
PENDANT A UN LAS A DEUX
PETITS GLANDS DE SOIE ET
DEDANS BESICLES CLOUANTS »
Époque Henri IV

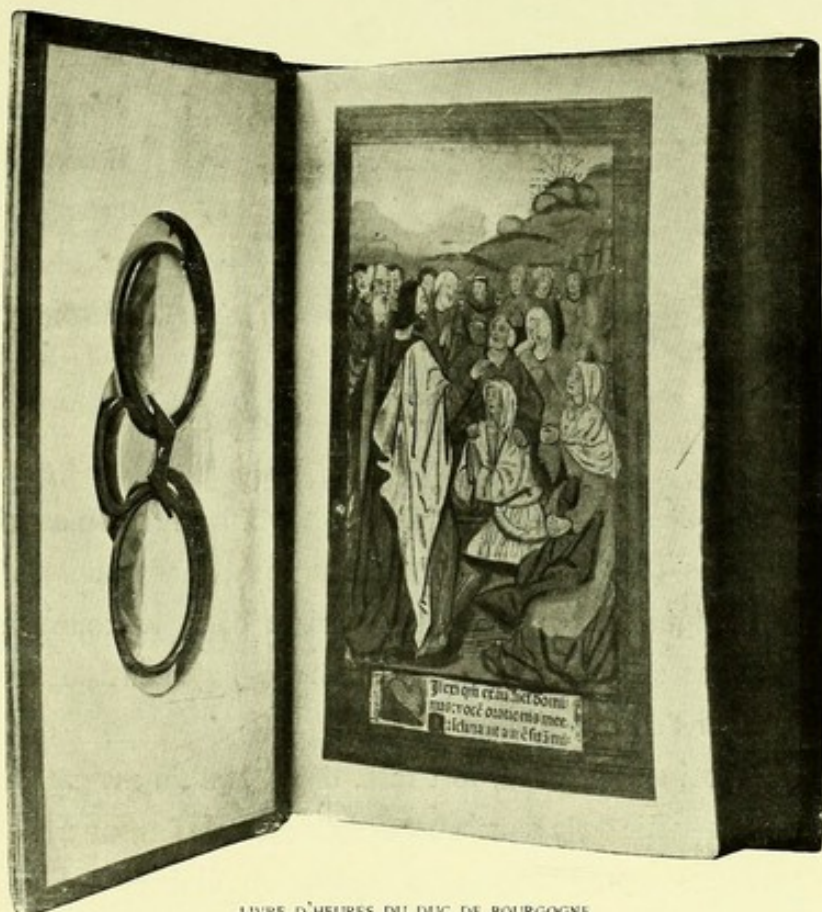


ÉTUIS A BESICLES (XVI^e ET XVII^e SIÈCLES)

- 1, 5. — Buis sculpté avec les armes d'un cardinal (xvi^e siècle).
 2. — Cuivre. — France (1580).
 3. — Buis sculpté et ajouré, étui pour besicles clouants.
 4. — Fer. — Italie (xvi^e siècle).

M. Gruel, le relieur d'art et savant bibliophile, a fait pour nous une ingénieuse reconstitution de cette case à lunettes dans le plat d'un livre d'Heures, en s'inspirant de la description du missel du duc de Bourgogne.

Les livres de prières, d'ailleurs, ont servi d'écrin à des objets autres que des lunettes : Le Musée Carrer à Venise possède un missel qui renferme un pistolet. Il a appartenu au fameux doge Morosini, qui, très batailleur et très conquérant, redoutait fort une vengeance meurtrière. La première moitié de ce livre contient les litanies de la Vierge ; mais la seconde partie cache l'arme encastrée dans les feuilles de parchemin qui en suivent les contours et la dissimulent complètement.



LIVRE D'HEURES DU DUC DE BOURGOGNE
xv^e siècle

Reconstitution exécutée par M. Gruel d'après un document
tiré des Archives de Dijon (1403)

Nous trouvons

encore, dans l'inventaire du duc de Bourgogne, à la date de 1420, la description d'un de ses estuys à besicles : « Un estuy à œillez d'argent, niellé, escript dessus : « Y me tarde, » garni de besicles. »

Les lunettes étaient, on le voit, considérées comme des objets très précieux. Les « tailleurs d'images » ont enrichi ces pochettes de buis ou d'ivoire, des ornements les plus variés, les surchargeant, suivant le goût de l'époque, de mascarons, de licornes, de monstres fourchus et d'arabesques. La plupart des étuis à besicles que nous connaissons représentent les épisodes de la vie du Christ, sa naissance ou sa crucifixion, l'image de la Vierge, celles des apôtres ou des saints. Quelquefois, ils portent le blason et les insignes de l'épiscopat : le

chapeau de cardinal, la crosse et la mitre. Ces étuis, en raison de leurs sujets religieux, laissent supposer qu'ils ont appartenu aux membres du haut clergé.



ÉTUI À BESICLES EN BOIS SCULPTÉ
XVII^e siècle

présence de cet étui, dans le lit du fleuve, où l'on découvrit également une quantité de menus objets réunis et exposés maintenant au Musée de Cluny.

L'originalité de cet étui consiste dans le contraste des sujets ornant les deux faces : l'un, profane, représente le Jugement de Paris, tandis que le burin a gravé sur l'autre le Christ en croix.

L'étui en fer gravé, fort rare, date aussi du XVI^e siècle. Ces deux étuis faisaient autrefois partie de la remarquable collection de ferronnerie « Le Secq des Tournelles ». Parmi nos reproductions, se trouve un étui en fer pour besicles clouants du XVI^e siècle. Son seul ornement consiste dans la gravure d'une couronne appartenant à un Prince de l'Église, selon nous, à l'Archevêque de Besançon.

La collection si variée de M^{me} Jubinal de Saint-Albin, que possède maintenant M^{me} George Duruy, sa fille, contient trois boîtes à besicles. L'une, en fer gravé, date du XVI^e siècle; l'autre, du XVII^e siècle, est en ivoire, avec cadran solaire, et la troisième est en buis travaillé du XVIII^e siècle. Toutes trois sont très curieuses. Il a passé en vente, il y a quelques

L'étui à besicles en laiton, daté de 1580, que nous reproduisons, a été tiré du limon de la Seine, lors du drainage effectué par Arthur Forgeais en 1858 (*planche 7, n^o 2*). Il contient encore des parcelles de calcaire qui se sont attachées aux parois intérieures. Il ne faut pas s'étonner du lieu où fut faite cette trouvaille, car l'écroulement fréquent des ponts, autrefois garnis de boutiques, peut expliquer la



ÉTUI À BESICLES
ÉCAILLE AVEC INCRUSTATIONS DE NACRE ET D'ARGENT
France, époque Louis XIV



ÉTUIS A BESICLES (XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES)

- 1, 2. — Buis sculpté, extérieur et intérieur (XVII^e siècle).
3. — Étui en pomponne pour besicles brisées (Époque Louis XV).
- 4, 5. — Fer gravé, étui pour besicles clouants (XVIII^e siècle).
6. — Buis sculpté (XVII^e siècle).

années, un étui en buis sculpté d'un haut intérêt historique; sa particularité consistait en ce qu'il portait le blason de la puissante famille des Médicis.

M. Doistau a prêté au Musée du Louvre le plus riche étui à besicles que nous connaissions. Il est en or, couvert de feuillages émaillés en bleu, et contient deux besicles également en or.

Au XVIII^e siècle, les étuis se font plus coquets, ils épousent les contours des besicles et sont garnis de charnières et de poussoirs d'or ou d'argent. On reconnaît les boîtes

françaises à leur élégance; elles se présentent souvent dans cette jolie peau de roussette squameuse que le célèbre Galuchat savait travailler et teindre avec un tel art qu'elle a gardé son nom (1).

La peau dite de *Galuchat*, est, en effet, très difficile à travailler; elle est couverte d'écaillés très dures que la meule seule peut user et aplanir; on la polit ensuite avec beaucoup de soin pour qu'elle offre une surface lisse et douce au toucher. On lui donne généralement une teinte verte des plus heureuses.

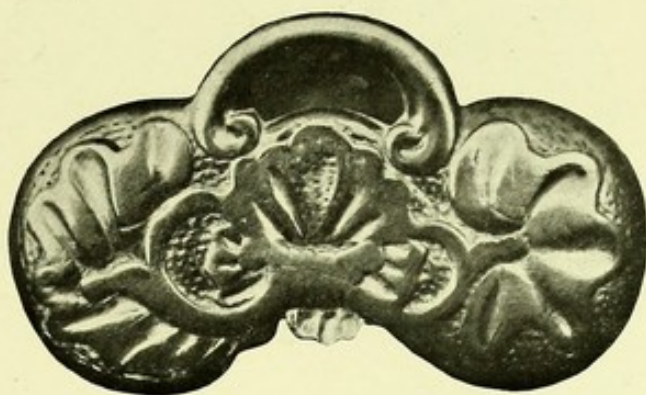
Pour les élégants, priseurs de fin tabac d'Espagne, on trouve le moyen de glisser leurs besicles dans les tabatières précieuses qu'ils manient avec une coquette désinvolture. Aux « Avis » du *Mercur de France*, du mois d'octobre 1775, on lit parmi les



ÉTUI A BESICLES EN BUIS SCULPTÉ
Travail allemand, XVII^e siècle

« Nouveautés » qui se trouvent au Magasin du Petit Dunkerque, chez Granchez, bijoutier de la Reine : « Tabatières d'or à huit pends, émaillées

(1) Galuchat père, habitait, sous Louis XV, le quai des Morfondus; son fils exerça après lui la même profession.



ÉTUI A BESICLES EN BUIS SCULPTÉ
XVII^e siècle

ayant sur le couvercle une montre à jour; et dessous le fond une paire de

lunettes. Ouvrage supérieurement fini et utile aux personnes de cabinet : 2.400 livres. »

Presque toutes les boîtes sont disposées pour recevoir deux besicles, l'une destinée à la lecture, l'autre garnie de verres teintés en vert ou en bleu ayant pour but de tempérer l'éclat de la lumière.

Le Musée de Cluny possède un de ces étuis en buis sculpté, de forme ovale, orné sur chaque face d'un buste d'empereur romain (*planche 9, n° 4*).

Au Musée de Kensington, se trouve un autre étui de buis sculpté très intéressant. Il porte l'image d'un des évangélistes sur chaque médaillon (*planche 9, nos 1-2*).



ÉTUI A BESICLES EN BUIS SCULPTÉ
(La Conversion de saint Hubert)
France, époque Louis XV

D'autre part, l'on en peut voir un autre, en buis sculpté, au Musée Carnavalet. Celui-ci est d'une époque plus récente. Il porte le millésime de l'an XII. Les ornements, qui représentent une statue de la République avec un faisceau, le goût et le style italiens qu'il accuse, nous font supposer qu'il doit dater de l'invasion française en Italie.

Le Musée de Bâle possède également une boîte à besicles en buis sur laquelle sont figurés deux soldats coiffés du kolback (*planche 9, n° 3*).

Lorsque l'on remarque l'uniformité attristante des étuis à lunettes modernes,



ÉTUI A BESICLES EN BUIS SCULPTÉ
Travail italien, xvii^e siècle



ÉTUIS A BESICLES EN BUIS SCULPTÉ (XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES)

- 1, 2. — Les quatre Évangélistes, travail italien (xvii^e siècle). (*British Museum.*)
 3. — Travail suisse (fin du xviii^e siècle). (*Musée de Bâle.*)
 4. — Travail italien (xvii^e siècle). (*Musée de Cluny.*)

on se prend à regretter le charme original des boîtes à besicles de nos ancêtres, ces bibelots d'un usage journalier auxquels de vrais artistes ne ménagèrent ni leur fantaisie décorative, ni leur adresse dans le travail des matières les plus diverses comme le fer, le cuivre, l'argent, le buis, l'ivoire et même l'or.

Au xviii^e siècle, détail assez curieux, les statuts qui régissaient la corporation des miroitiers-lunettiers-bimbelotiers-doreurs sur cuir, autorisaient bien les lunettiers à vendre des étuis avec les besicles, mais il leur était interdit, sous peine d'amende et de saisie, de fabriquer ces étuis. Ce droit était exclusivement réservé aux gainiers-doreurs sur cuir, tant étaient minutieusement prévus et réglés le droit et le privilège de chaque corps de métier.



ÉTUI A BESICLES EN BUIS SCULPTÉ

xviii^e siècle

ÉTUI A BESICLES EN CUIVRE

Travail allemand, 1755



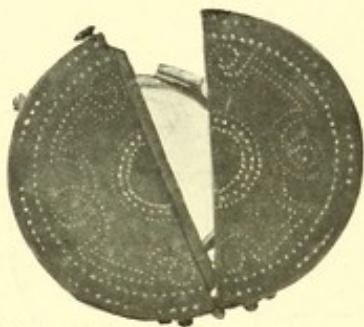
ÉTUI EN BUIS SCULPTÉ POUR LUNETTES A TEMPE

Travail italien, fin du xviii^e siècle

On ne pourrait supposer, en la voyant fermée, que la petite boîte ronde semblable à une bonbonnière renferme des besicles. Elle en contient cependant deux paires. La monture brisée fait replier un verre sur l'autre et tient ainsi le minimum de place. Comment d'Angleterre, ce coquet étui est-il venu échouer à Venise, où il a été acheté? Les bibelots, comme les hommes, subissent les hasards des

événements, et plus que tout autre objet, sont soumis aux caprices des hommes.

Les besicles n'ont pas échappé non plus à ces caprices.



ÉTUI EN ÉCAILLE PIQUÉE D'ARGENT
POUR BESICLES BRISÉES

Travail anglais, XVIII^e siècle

Nous avons vu précédemment qu'Ambroise de Moralès accrochait à son oreille ses lunettes; voici maintenant une jeune femme qui délibérément en a campé d'énormes sur son nez pendant son sommeil, par mesure de coquetterie, afin de diminuer la malencontreuse dilatation de ses narines. Ne doit-on pas souffrir pour être belle?

Gavarni ne nous dit pas si la cure a réussi; mais le spirituel philosophe nous montre une fois de plus que l'imagination des femmes quand il s'agit de coquetterie est illimitée.



SECRET DE TOILETTE APPROUVÉ PAR LA CHIMIE

Avis aux personnes affligées d'un gros nez.

Moyen infailible et peu coûteux d'amincir le nez, autorisé par le gouvernement.

(Dessin de Gavarni)



PEINTURE DE L'ÉCOLE ALLEMANDE (FIN DU XVII^e SIÈCLE)

(Musée de Bâle)

CHAPITRE III

LES ANACHRONISMES



LE souci de la vérité historique dans les détails et accessoires des œuvres d'art est de date récente; autre-

fois, les artistes n'avaient pas de telles préoccupations. Ils mettaient toute leur âme dans une figure; ils apportaient tout leur génie dans la composition générale d'une œuvre; leur conception allait aux grandes lignes, mais ce que nous appelons la couleur locale leur échappait.

PORTRAIT DE SAINT PAUL

Lettre ornée tirée de la *Bible historique*
1^{re} épître aux Romains

Manuscrit du xiv^e siècle
(Bibliothèque Nationale)

Nous sommes devenus plus exigeants. Nous demandons maintenant aux artistes d'unir aux mérites de leurs devanciers,

à l'inspiration qui anime les grandes œuvres, le soin de la reproduction minutieuse et rigoureusement exacte des moindres détails. L'anachronisme ne



Martin Schöngauer
Fragment de la *Mort de la Vierge*

serait plus aujourd'hui toléré; la manifestation artistique où il se rencontrerait serait vouée au ridicule et dédaignée.

Quand nous le trouvons chez les maîtres anciens, nous nous bornons à en sourire.

On peut cependant faire mieux, en y suivant l'histoire de certains objets, et notamment celle des besicles.

Les artistes mettaient, en effet, des besicles sur le nez de leurs personnages, quels qu'ils fussent et à quelque époque qu'ils appartenissent, sans prendre garde qu'au temps

où vivaient ces personnages les besicles n'existaient pas. C'est ainsi qu'on voit des besicles sur le nez du vieux Siméon pratiquant la circoncision de l'Enfant Jésus et sur celui d'un Pharisien dans l'épisode du denier de César.

Le Titien, Van Dyck et Boullongue, dit Valentin, mettent également des besicles à leurs personnages, quand ils reproduisent ce même sujet.

Et ces besicles sont celles qu'ils portent sans doute eux-mêmes, ou qu'on porte autour d'eux.

Ainsi, Sansovino, dans un bas-relief de marbre blanc, la Présentation au Temple, s'est représenté lui-même avec des besicles au milieu d'un groupe (1); le peintre Steen figure de la même façon dans la « Sainte Famille (2) ».

Et si ces artistes provoquent en leurs œuvres de tels anachronismes, est-ce, comme nous le croyons, par malice, ou parce qu'ils n'y entendent par malice au contraire?

Ils n'essaient même pas d'habiller d'un air « du temps » leurs héros bibliques. Grâce à quoi, l'histoire anecdotique des besicles trouve à se greffer sur l'histoire de l'art.

Nous avons déjà constaté la présence des besicles clouants dans un manuscrit

(1) Église Saint-Jean et Saint-Paul, à Venise.

(2) Collection Steengracht, à La Haye.

du *xiv^e* siècle, la *Bible historiale*, à la première épître de saint Paul aux Romains.

Dans la lettre initiale P, sur l'éclat d'un fond d'or se détache l'image de saint Paul lisant dans les livres saints, le nez chevauché par des besicles clouants à forme de compas. Cette effigie peu flattée a dû être inspirée par le portrait de saint Paul tracé dans les « Actes de Paul et Thècle », par un prêtre d'Asie, cependant grand zélateur de la gloire du saint. — « Il était laid, dit-il, de courte taille, épais et voûté. Ses fortes épaules portaient bizarrement une tête petite et chauve. Sa face blême était comme envahie par une barbe épaisse, un nez aquilin, des yeux perçants, des sourcils noirs qui se rejoignaient sur le front. — Il avait les yeux enflammés, peut-être même un commencement d'ophtalmie. »

Aussi l'enlumineur naïf du *xv^e* siècle a-t-il cru bien faire en plaçant devant les yeux malades de l'apôtre, qui vivait au *x^e* siècle, les besicles à verres teintés, alors bien inconnues.

Le peintre Van Eyck, qui, au *xiv^e* siècle, fut le premier à employer l'huile pour étendre ses couleurs, fut aussi des premiers à faire figurer les besicles dans un tableau. Il les plaça grandes ouvertes,



Van Jans Geertgen (*xv^e* siècle)
(Musée d'Amsterdam)

ce qui implique qu'elles étaient clouants et non rigides, entre les mains du donateur Van Paël dans une toile représentant la Vierge, saint Michel et saint Donatien, toile qui se trouve deux fois répétée et à Bruges et à Anvers sans qu'on ait jamais pu savoir laquelle était la réplique de l'autre.

Le curieux portrait du Musée de Bâle, reproduit ici-même et attribué à l'école

allemande de la première moitié du xv^e siècle est également un amusant exemple d'anachronisme. Auprès de cette figure qui serait celle de saint Joachim,



Fragment de la *Mort de la Vierge*
attribué à l'École de Bourgogne du xv^e siècle,
vers 1480

père de la Vierge, se trouvent accrochées au mur, des besicles clouants. L'anachronisme ne fut pas l'œuvre de l'auteur même de cette peinture, car les rayons et le titre « Pius Joachim » ont été ajoutés postérieurement (*planche 10*).

Une inscription sur l'ancien cadre du tableau nommait, comme donateur, un certain Balthasar Pacimontanus, théologue anabaptiste de Zurich, qui prêchait en Moravie et fut brûlé à Vienne en 1525.

Au Musée de Haarlem, le visiteur demeure stupéfait devant une toile de Martin Jacobs Van Heemskerck datée de 1532 :

Saint Luc, pour faire le portrait de la Vierge et de l'Enfant Jésus, a recours à de superbes besicles. On sait que la légende prête à saint Luc un grand talent de peintre. On lui attribue même le fameux portrait de la Vierge que possédait Pulchérie, impératrice d'Orient au v^e siècle. La légende est donc respectée dans le tableau de Martin Jacobs; mais l'histoire ne l'est guère, et il faut avouer que ces besicles sur le nez du troisième évangéliste, quelque douze cents ans avant l'invention des lunettes, constituent un anachronisme de taille.

Ce n'est pas le seul : dans une composition allégorique sur le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ peinte au xv^e siècle par Van Jans Geertgen et conservée au Musée d'Amsterdam, le peintre a posé une paire de besicles sur le livre d'heures que sainte Anne, la mère de la Vierge, tient ouvert sur ses genoux.

Saint Marc a à la main des besicles dans un tableau du xvi^e siècle de Lucas Van Leyden (au Musée d'Anvers).

De nombreuses toiles, dans lesquelles le pinceau des plus grands maîtres n'a pas reculé devant ce naïf anachronisme, pourraient encore être citées.

Dans les écoles les plus diverses, Van Eyck, Ghirlandajo, Metsys, Albert



SAINT JEAN

Fragment de plafond en bois sculpté et doré

(xv^e siècle)

(Salle de la Présentation — Académie des Beaux-Arts de Venise)

Dürer, Cranach, Le Carrache, Jordaens, Rubens, Rembrandt, ont délibérément affublé de besicles les disciples du Christ et les personnages de l'Ancien Testament.

Saint Jérôme est le plus souvent représenté lisant avec une loupe ou des besicles. Tel nous le voyons dans un tableau de Dominique Ghirlandajo à l'église de la Sainte-Trinité à Florence, tel encore nous le montre Rembrandt. Sans ses lunettes et sans son lion, saint Jérôme ne serait plus saint Jérôme. Il était si bien devenu le porteur avéré de lunettes qu'un prédicateur, voulant peindre l'embarras de ce docteur de l'Église latine à interpréter un passage difficile, disait naïvement à ses auditeurs : « Saint Jérôme embarrassé frottait ses lunettes », et personne ne souriait. Mieux encore : on voyait à Venise, en 1660, une vieille enseigne accrochée au-dessus de la boutique d'un marchand lunettier et représentant le même saint, avec cette légende : « Saint Jérôme, Inventeur des lunettes. »

Nous devons signaler aussi un chef-d'œuvre de la sculpture du xv^e siècle, dans lequel nous trouvons un nouvel anachronisme : le Puits de Moïse, de Claus Sluter, de Dijon (1). —

L'artiste a voulu mettre des lunettes à l'un des six personnages qui décorent ce puits, le prophète Jérémie. Le temps a détruit et emporté, avec bien d'autres minutieux détails, ces précieuses lunettes. Mais il nous reste des documents à ce sujet et nous pouvons citer le suivant :



SAINT BERNARD EN ADORATION DEVANT L'ENFANT JÉSUS

École néerlandaise, xv^e siècle

(Musée de Bruxelles)

« A Hennequin d'Ast (de Hacht) *orfèvre* demeurant à Dijon, pour la façon et délivrance d'un dyadème de cuyvre pour l'ymaige de Madeleine, qui est sur la terrasse de la Croix, estant au milieu du grand Cloître;

(1) La reproduction du Puits de Moïse, grandeur nature, est au Musée du Trocadéro.

et d'un *buricle* pour Jérémie le prophète. Par marchié a lui fait par Jehan Maluel et Claus Sluter. Quittance du 2 janvier 1402..... 4 livres 10 sols tournois (1). »

Les six personnages du puits des prophètes sont drapés dans des costumes d'une grande richesse et leurs physionomies sont empreintes d'une imposante



Fragment d'une tapisserie du xv^e siècle

gravité. Notre époque, qui pourtant se pique d'exactitude en ces matières, n'est pas à l'abri des mésaventures de ce genre.

M. Emile Mâle, dans l'*Art Religieux à la fin du Moyen Age*, dit que cette œuvre traduit très probablement un mystère de l'époque qui s'appelait le « Jugement de Jésus ». Sluter a voulu sans doute, en plaçant des besicles sur le nez de Jérémie, exprimer la clarté avec laquelle le prophète a su lire dans le livre de l'avenir. On ne peut s'empêcher d'admirer le souci du réalisme qui domine dans cette œuvre admirable.

Nous pourrions continuer cette énumération, car nous avons relevé sur une *centaine* d'œuvres d'art, la naïveté de semblables anachronismes; mais nous craindrions de fatiguer le lecteur par une trop longue nomenclature.

Au demeurant, l'anachronisme est un fléau qui a sévi

(1) Compte du receveur du baillage de Dijon, chargé du paiement de tout le personnel des ouvriers d'art ayant travaillé à la Chartreuse de Dijon.

Aussi, combien de fois avons-nous remarqué de semblables anachronismes commis au théâtre, à propos de la forme des lunettes !

Tantôt un personnage porte des lunettes à branches alors qu'elles n'existaient pas encore à l'époque où se passe l'action représentée, tantôt le binocle n'est pas construit tel qu'il devait l'être. La Comédie-Française elle-même, si méticuleuse au sujet du choix et de l'authenticité des accessoires de sa mise en scène, n'a pas été à l'abri d'une faute de ce genre.

Dans le *Malade imaginaire*, Coquelin Cadet se servait d'un grand pince-nez soi-disant ancien, qui ne l'était nullement. La Manufacture de Sèvres a reproduit en fine pâte de biscuit une jolie figure due au distingué sculpteur Bernstamm et représentant cet acteur dans le rôle d'Argan. Or, sur la tablette fermant le fauteuil du malade, sont posées des besicles à ressort, terminées par un anneau. Mais au temps de Molière, les besicles ne possédaient ni ressort ni anneau.

Un dernier anachronisme d'une conception plus moderne retiendra encore notre attention. Dans l'église de Thann, en Alsace, les accotoirs des stalles du chœur sont ornées de petites figures sculptées représentant des grotesques; la date de la construction de l'église qui remonte au xv^e siècle, laissait supposer que ces détails décoratifs avaient été exécutés vers la même époque. Cependant comme nous avons constaté, non sans étonnement, sur le nez d'une de ces figurines la présence de lunettes à *branches* alors bien



SAINT JÉRÔME
par Nicolo Alunno
xv^e siècle

Rome, Galerie Corsini

inconnues, nous avons demandé

de plus amples renseignements et nous avons appris qu'en effet l'exécution de ces sculptures ne datait pas de plus de dix ans. (1).

Ce détail si petit, ces inoffensives lunettes, par leur forme anticipée, avaient dévoilé le mystère, trahi le faire d'une simple reconstitution.

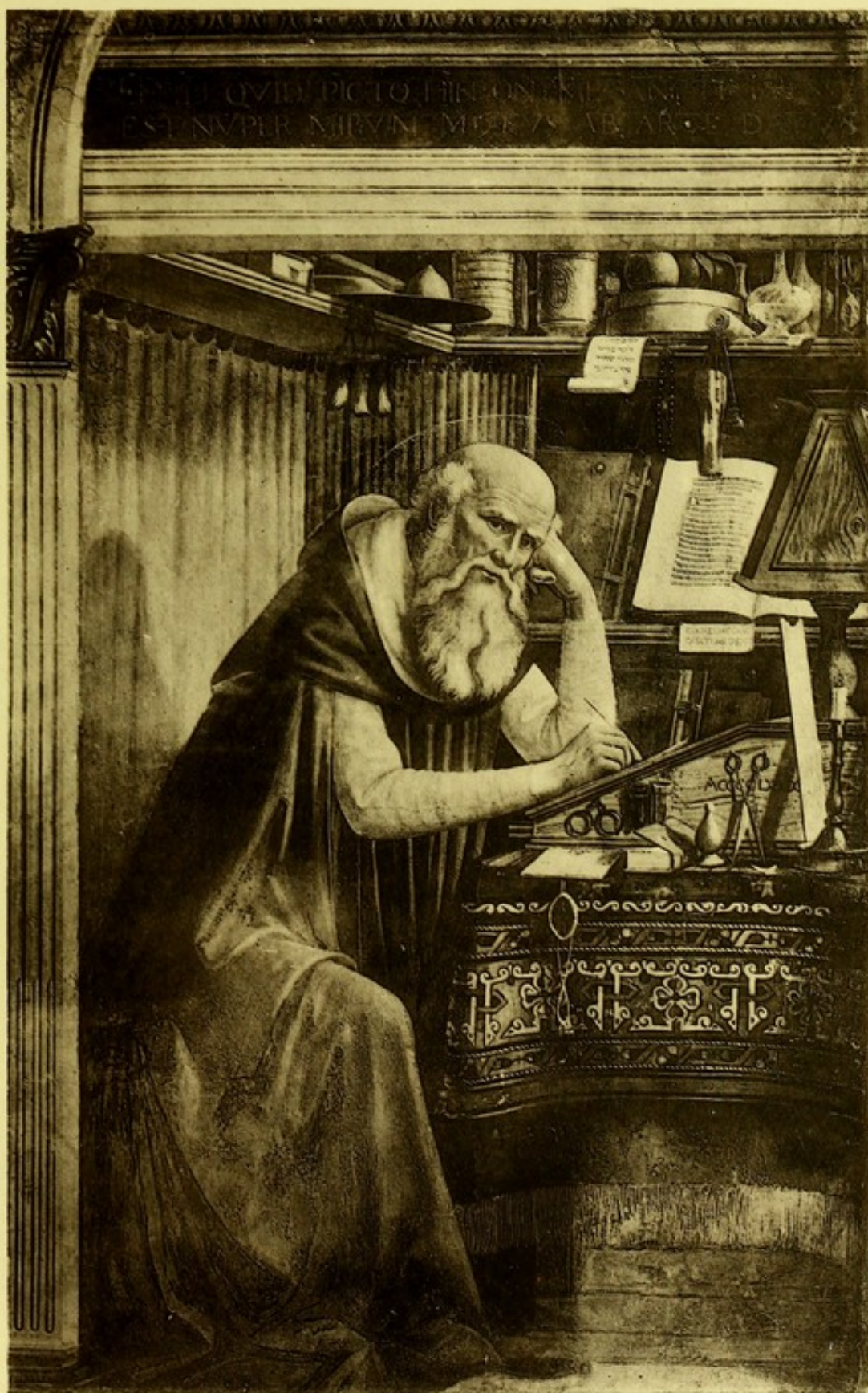
Ce dernier exemple ne prouve-t-il pas d'une façon éclatante que tout artiste, dont l'ambition est de constituer une œuvre sincère d'après des données archéologiques, ne doit en aucun moment et pour aucun détail, même le plus infime, négliger la vérité historique. Ce souci, tout à l'honneur de l'artiste, ne peut que fortifier la valeur de son œuvre.



LE CHEVALIER DE LA MORT

Fragment d'une tapisserie, d'après les cartons d'Albert Dürer.

(1) Nous devons à l'obligeant concours de M^{me} Charras, née Kestner (de Thann), la communication d'une lettre explicative émanant de M. Klem, le sculpteur de ces figurines.



DOMENICO GHIRLANDAJO

SAINT JÉRÔME

(Besicles clouants)

(Église d'Ornissanti à Florence)



Gillot Inu

Frontispice de Gillot pour la fable « Les Lunettes »
par M. de la Motte (1719)

CHAPITRE IV

DU ROLE DES LUNETTES DANS LES EMBLÈMES

L'ŒIL, en tous temps, a servi de signe symbolique. Chez les Égyptiens, il représentait les astres, sources de lumière; l'œil droit figurait le soleil et le gauche la lune. On connaît l'emblème chrétien composé d'un œil dans un triangle avec la devise : « Dieu veille ».

A leur tour, et par extension, les lunettes se virent attribuer une signification emblématique.

Au xv^e siècle, dans un ouvrage satirique intitulé *les Lunettes des Princes*, Jehan Meschinot, seigneur des Mortiers, maître d'hôtel et poète favori d'Anne de Bretagne, « fait un retour sur ses propres infortunes, priant Dieu de lui pardonner ses désordres et son imprévoyance. » Touché de sa piété, Dieu lui envoie la Raison. Et voici comment notre auteur s'exprime : « Par une manière d'illusion, rêverie

ou songe, me fut certainement avis que cette belle et très noble Dame Raison se rendit à moy entre les courtines, environnée de tant de resplendissante clarté, que mes yeulx ne pouvaient suffire à icelle regarder, et tant notablement accompagnée, que possible est le racompter. Lors me sembla que, entre ses belles mains, tenait des lunettes, lesquelles furent tant nouvellement et si doucement composées que, toutefois que bon luy sembla, elle les mettait et divisait en quatre parties; le nom d'une des verrines estoit Prudence escript en lettres d'or, et l'autre nommée Justice, en escripture vermeille. L'os ou yvoire en quoy elles estaient se nommait Force et le *clou* qui les entretenait et joignait ensemble : Tempérance. — Soyés souvenant, dit-elle, et n'oublie pas que tu les doibz appliquer et mettre aux yeulx de l'entendement, pour lyre et estudier au livre de Conscience. »

La Bibliothèque de Rouen (1) possède le manuscrit d'une traduction des *Éthiques* d'Aristote, par Nicolas Orême. Parmi les miniatures qu'il renferme on en distingue une représentant les Vertus cardinales : la Justice, la Sagesse, le Courage, et la Tempérance. Cette

dernière symbolise la modération dans les désirs. Elle est représentée sous les traits d'une femme ayant sur sa tête une horloge, un mors ou frein dans la bouche et des *besicles*, tenues la pointe en bas, dans la main; ses pieds reposent sur un moulin.

Le manuscrit contient la phrase suivante :
« Ou quart, il porte encores aultrement que vertu, regarde délectation et tristèces. »

Ce qui peut se comprendre ainsi :

« La vertu fait accepter avec la même philosophie la joie et la peine. »
Dans un manuscrit qui date de la même époque que celui de Rouen,



LA TEMPÉRANCE

Manuscrit des *Éthiques*,
d'Aristote

(Bibliothèque de Rouen)



LA TEMPÉRANCE

Gravure extraite d'un manuscrit du xv^e siècle

(Bibliothèque Nationale)

(1) V. P. folio 17 Bibliothèque de Rouen

c'est-à-dire de 1470, et qui a appartenu à Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, la Tempérance est reproduite avec les mêmes attributs.

Voici la légende qui accompagne cette miniature (1) :

Qui a l'Orloge soye regarde
En tous ses faits heure et temps garde.
Qui porte le frein en sa bouche
Chose ne dict qui a mal touche.
Qui lunettes met a ses yeux
Près lui regarde, s'en voit mieux.
Au moulin qui le corps soutient
Nul excès faire n'appartient.

Pierre Broeghel le Vieux, dans une de ses allégories (2), a représenté aussi la Tempérance et voici la définition placée au bas de l'estampe (xv^e siècle) :



LA TEMPÉRANCE

Extrait de la suite des
Sept Vertus
par Pierre Brœgel le Vieux

S'abstenir des excès, modérer ses désirs,
Conserver le secret et garder le silence,
Ne point porter son cœur à d'injustes plaisirs
Sont les lois de la Tempérance.

On peut rapprocher ces figures d'une autre Tempérance représentée de la même façon — moins le mors et le moulin — dans une des magnifiques tapisseries flamandes dont s'enorgueillit le Palais Royal de Madrid et que la Reine Christine avait envoyées à l'Exposition universelle de 1900. Dans cette remarquable pièce tissée d'or, de soie, et de laine, la Justice trône au milieu des Vertus. Cette tapisserie fait partie d'une série décrite dans l'Inventaire de Charles-Quint.

On peut expliquer peut-être ainsi la signification de ces bizarres attributs : l'Horloge représente le rythme qui doit régler la vie du sage; le Frein, qui paralyse la langue, le bienfait du silence; les Besicles font voir clairement ce qui semble obscur; le Moulin indique le travail régulier.

TEMPERANTIA

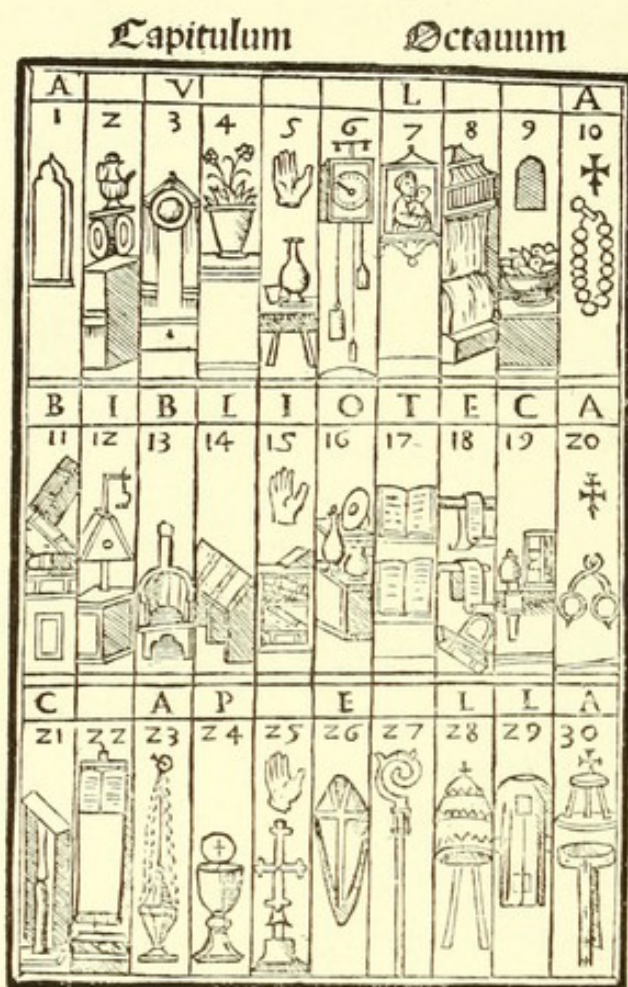


LA TEMPÉRANCE
Fragment d'une tapisserie
(Palais Royal de Madrid)

(1) B. N. Manuscrit français 9186.

(2) B. N. Sagesse et Volupté 1556.

D'après les personnages symbolisant la Tempérance, nous n'avons relevé



CONGESTORIUM ARTIFICIOSE MEMORIAE

Alphabet parlant pour apprendre aux enfants à reconnaître les objets
par Joanis Romberch (1490)

que ces quatre allégories dans lesquelles figurent des *besicles*. Il faut remarquer que ces *besicles* sont clouants.

Nous mettons sous les yeux du lecteur une série de gravures où se rencontrent des *besicles*. Elles sont contenues dans un ouvrage du XVII^e siècle, où l'on traite « des emblèmes esquels le cours de ce monde est dépeint ». Les légendes qui les accompagnent nous dispensent de commentaires. D'ailleurs comment traduire l'idée emblématique qui s'attache aux *besicles*? Expriment-elles la clairvoyance? la sagesse? Faut-il voir un jeu de mots dans les verres teintés *tempérant* le trop grand éclat du jour? Ou bien encore nous font-elles voir les désillusions de la vie d'une façon adoucie, tempérée? Emblèmes et symboles

étant œuvres d'imagination, chacun est libre de les accommoder à son goût.

Toutefois, nous savons par le récit que M^{me} d'Aulnoy nous fait de son voyage en Espagne en 1681, que les lunettes, en ce pays, et à cette époque, étaient synonymes de grandeur et commandaient le respect. Elles étaient le symbole de la puissance.

« Je demeuroy surprise, écrit M^{me} d'Aulnoy, en entrant chez la Princesse de Monteleon, de voir plusieurs Dames fort jeunes avec une grande paire de lunettes sur le nez, attachée aux oreilles; et ce qui m'étonnait encore davantage, c'est qu'elles



*Subscribe incognita nunquam
Ante probent oculi, chartam quam dextera figet*

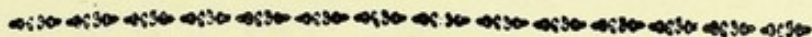
étaient

ne faisoient rien où des lunettes leur fussent nécessaires; elles causaient et ne les ôtèrent point; l'inquiétude m'en prit, et j'en demanday la raison à la Marquise de la Rosa, avec qui j'ay lié une grande amitié; c'est une jolie personne, qui sçait vivre, et dont l'esprit est bien tourné, elle est Napolitaine. Elle se prit à rire de ma question, et elle me dit que c'était pour la gravité, et que l'on ne les mettait pas au besoin, mais seulement pour s'attirer du respect. Voyez-vous cette Dame, me dit-elle, en m'en montrant une qui était assez proche de nous, je ne croy pas que depuis dix ans elle les ait quittées que pour se coucher. Sans exagération, elles mangent avec, et vous rencontrerez dans les rues et dans les Compagnies beaucoup de Femmes et d'Hommes qui ont toujours des lunettes.....

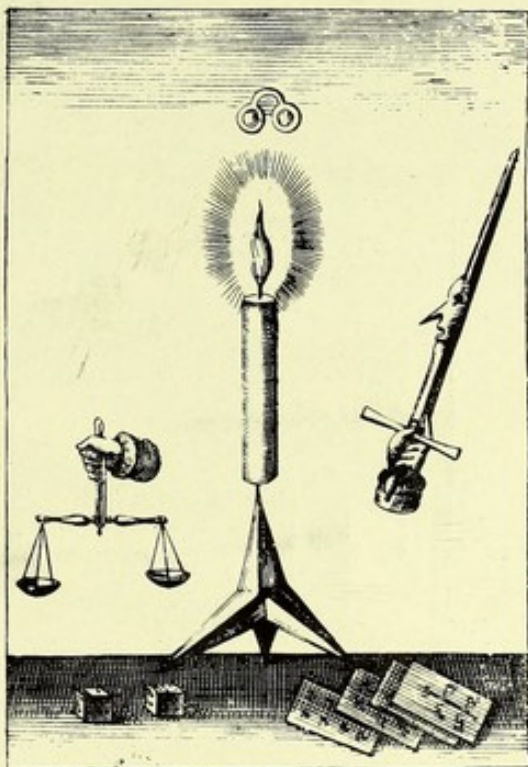
« Il faut à ce propos que je vous dise qu'il y a quelque temps, les Jacobins avoient un Procez de la dernière conséquence, ils en craignaient assez l'évè-

nement pour n'y rien négliger. Un jeune Père de leur couvent avait des Parents de la première qualité qui sollicitèrent à sa prière très fortement. Le Prieur lui avait dit qu'il n'y avait rien qu'il ne deût se promettre de sa reconnaissance, si par son crédit le Procez se gagnait; enfin, le Procez se gagna, le jeune Père transporté de joye courut luy en dire la nouvelle et se préparait à luy demander en même temps une grâce qu'il avait fort envie d'obtenir; mais le Prieur après l'avoir embrassé, luy dit

EMBLEMES NOUVEAUX.



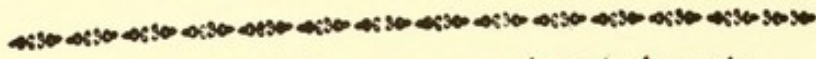
Le Droit va droit.



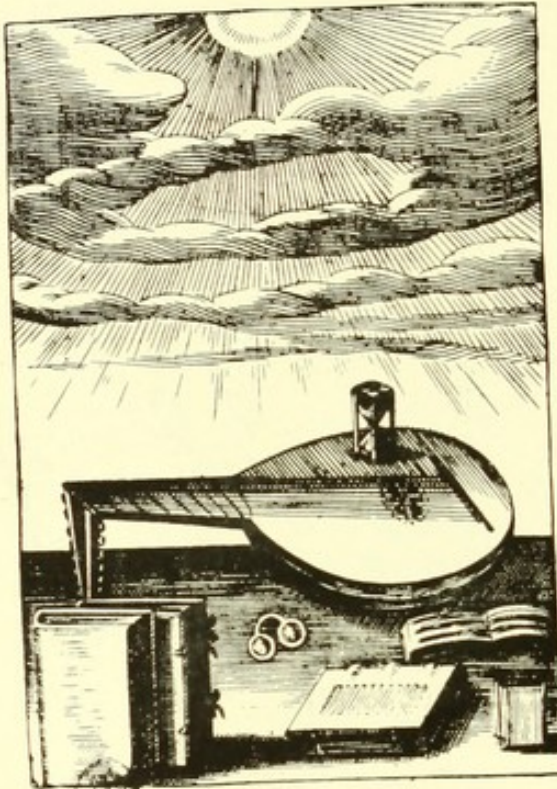
ENtre plusieurs engins bonne est la chauffe-trape,
 Tant y a neantmoins qu'elle endommage ceux,
 Qui de passer dessus sont si audacieux:
 Ne soule point le droit de peur qu'il ne t'atrape.

d'un ton grave : *Hermano, ponga las ojallas*, cela veut dire : *Mon Frère, mettez les lunettes*. Cette permission combla le jeune Moine d'honneur et de joye,

EMBLEMES NOUVEAUX.



L'Arc trop tendu se rompt, ou pour le moins la corde.



DE jouer sur le luth, & plusieurs livres lire,
 Il ne faut point douter que ce ne soit plaisir :
 Mais de tendre trop fort les nerfs n'aye desir,
 Ni de fausse lunette, il ne te peut que nuire.

les distinguer. Ils se les font attacher derrière les oreilles et les quittent aussi peu que leur Golille (1). Ils en faisaient autrefois venir les Verres de Venise : mais seulement depuis que le Marquis de la Cueva fit cette entreprise, qui fut nommée le Triumvirat, (parce qu'ils étaient trois qui voulaient mettre le feu dans l'Arcenal de Venise avec des Miroirs ardents, afin de rendre par ce moyen le Roy d'Espagne, Maître de cette Ville). Les Vénitiens à leur

il se trouva trop bien payé de ses soins, et il ne demanda rien davantage.....

« Le Marquis d'As-torgas, ajouta-t-elle, étant vice-roy de Naples, fit tirer son buste en marbre et il ne manqua pas d'y faire mettre ses belles lunettes. Il est si commun d'en porter que j'ay entendu dire qu'il y a des différences dans les Lunettes, comme dans les rangs; à proportion que l'on élève sa fortune, l'on fait grandir le Verre de sa Lunette, et on la hausse sur son nez. Les Grands d'Espagne en portent de larges comme la main, que l'on appelle *Ocales* pour

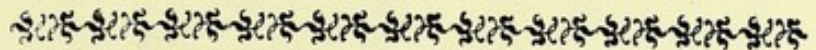
(1) La golille — de gola (gorge) — était un col, sorte de fraise, serrant très fortement le cou, qui se portait en Espagne au xvii^e siècle.

tour firent faire un grand nombre d'*Ocales* qu'ils envoyèrent à leur ambassadeur à Madrid. Il en régala toute la Cour; et tous ceux qui les mirent, en pensèrent devenir Aveugles, car c'était des Miroirs ardents, très bien travaillez, et enchassés dans une matière si combustible, que les moindres rayons du Soleil mettaient tout en feu.

« Il arriva qu'un jour de Conseil, on avait laissé une Fenestre ouverte dans le lieu où ils étaient

assemblez, de manière que le soleil frappant à plomb sur les Lunettes, il se fit tout d'un coup un espèce de feu d'artifice fort dangereux, pour les sourcils et les cheveux; tout fut brûlé, et l'on ne peut s'imaginer jusqu'où alla l'épouvante de ces Vénérables Vieillards. Je voudrais bien, dis-je à la Marquise, pouvoir croire cette aventure; car elle me paroît fort plaisante. Comme je ne l'ay pas vue, reprit-elle en souriant, je ne veux pas vous assurer positivement qu'elle soit vraie (1); mais ce que j'ay d'Original c'est l'affaire des Jacobins que je vous ay racontée. J'ay remarqué depuis des personnes de qualité dans leurs carosses, quelquefois seules, quel-

EMBLEMES NOUVEAUX.



La parole de Dieu à tout jamais demeure.



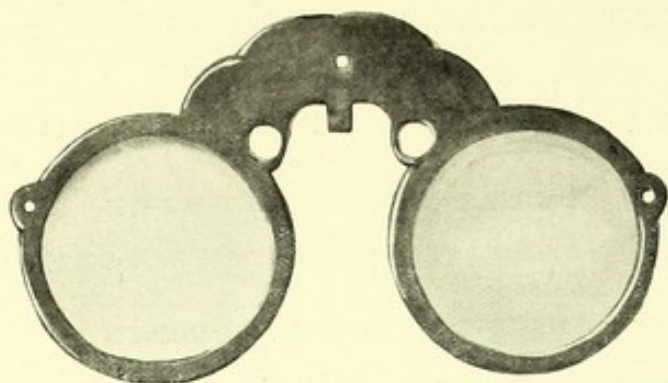
(1. t.)

L E dits de l' Eternel sont bien intelligibles.
 Si garde on y vouloit prendre tant seulement;
 Qui donc oreilles a, les escoute hardiment,
 Ne suivant des humains inventions nuisibles.

(1) Il ne faut pas oublier que M^{me} d'Aulnoy est l'auteur des *Contes de Fées*, qui ont bercé notre enfance, et que son imagination inventive a pu lui inspirer... ce nouveau conte.

quefois plusieurs ensemble, le nez chargé de ces lunettes, qui font peur à mon gré (1) ».

L'une des reines que la France a données à l'Espagne, Marie-Louise (1660-1700),



BESICLES CHINOISES RIGIDES EN CORNE

(XVII^e siècle)

femme de Charles II, se voyant environnée à la Cour de tant de gens à lunettes qui l'inspectaient de la tête aux pieds, dit plaisamment à un gentilhomme français de sa suite : « Je pense que ces Messieurs me prennent pour une vieille chronique dont ils veulent déchiffrer jusqu'aux points et virgules. »

Les *Mémoires de Trévoux* de 1771 nous confirment ce fait que toutes les personnes considérables, en Espagne, portent des lunettes sur le nez par raison de convenance. C'est la marque d'une race qui a l'orgueil de tout voir avec la sagesse des vieillards.

N'est-il pas curieux de retrouver dans les mœurs anciennes de la Chine, en ce qui touche les lunettes, la même attribution honorifique? Les Mandarins en portent de plus ou moins grandes, selon leur rang, bien que leur vue n'en ait nul besoin. Les verres de ces lunettes sont montés dans de très larges cercles d'écaille ou de corne dont les dimensions exagérées sont dues à la conformation des visages jaunes ; en effet, la forme de leur nez, aplati et comme écrasé à sa naissance, n'offrant aucun soutien au « pont » des lunettes, celles-ci ne sont maintenues que par les joues, sur lesquelles viennent reposer ces grands verres ; et, pour exagérer encore l'excentricité des *Mégamé* ou lunettes, leur pont est découpé à jour ou enjolivé d'ornements de bronze, de jade, d'or représentant tantôt des pagodes, des éléphants, etc. Les branches elles-mêmes sont souvent travaillées avec beaucoup de finesse. Mais toutes les lunettes ne sont pas également élégantes en Chine, et celles des instituteurs, par exemple, plus modestes, ont leurs cercles et leurs branches simplement en bambou.

On peut voir au Musée Cernuschi un dessin à la gouache qui représente les menus objets dont les Chinois se servent communément : le vase à feu (Hibatchi), la tablette à compter (Soroban), les besicles (Mégamé) en écaille très ajourées,

(1) *Relations du Voyage d'Espagne en 1681*, Paris, chez Babin.

ornées de deux rubans verts qui les accrochent aux oreilles. Leur étui en cuir noir porte une bordure dorée au petit fer. Le peintre a signé Tomo Kio; en outre, comme tout bon dessin chinois, celui-ci est complété par une poésie; elle est due au poète Koumi Gaki Tohyo Joschikonso.

Les étuis des lunettes chinoises sont en paille de couleur ou en laque d'or, couverts de maximes, de vers, avec l'accompagnement obligé d'insectes et de fleurs (prunier sauvage, lotus, etc.). Les fleurs surtout y jouent un grand rôle, chacune d'elles ayant une signification particulière.

Les Chinois ont l'habitude de se servir de leur ceinture comme d'une poche; ils portent tout un attirail, suspendu à l'écharpe qui leur ceint la taille, comprenant : leur bourse, leur éventail avec lequel ils s'abritent du soleil et enfin, enfermé dans l'étui, le mégamé aux gros cercles.

« Pendant que je résidais à Pékin, dit un écrivain anglais du xv^e siècle, dans un ouvrage intitulé *Local Miscellanies*, je remarquai, un jour, une paire de lunettes parmi les ornements qui décoraient la demeure d'un mandarin militaire. Il me dit qu'il était fier de conserver ce trophée comme un présent offert, en 1426, à son père par le défunt empereur. Peu de jours après, en faisant une visite à un sous-secrétaire d'État, je découvris chez lui deux disques ronds, minces comme de la nacre, entourés d'une bordure d'or. Le maître de la maison me dit qu'il avait acheté ces *miroirs des yeux* à un marchand de l'Occident, et qu'au lieu de les payer en espèces, il avait donné en échange un *excellent cheval*. »



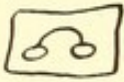
Dessin chinois
(Musée Gernuschi)

Dans certaines provinces de Chine, l'emploi des lunettes n'est pas inutile pour combattre l'aveuglante réverbération du soleil sur le sable jaune. Le verre employé est alors un cristal de roche très épais, ayant la couleur du thé et appelé tcha-chi.

Les peuples voisins des Chinois, les Mandchoux, les Mongols, les Tongouses

se servent aussi de lunettes, non pour se préserver de l'éclat du soleil, mais bien de la réverbération de la neige dans les montagnes.

Quant aux Japonais, « imaginerait-on, écrit Pierre Loti, qu'un de leurs sujets de jalousie contre les Européens est de ne pouvoir pour cause de visage plat user du pince-nez? Aussi les élégants d'entre eux se hâtent-ils d'en porter, même s'ils n'en ont pas besoin, pour peu qu'ils se sentent au milieu de la figure un soupçon de quelque chose permettant d'en accrocher un! (1) »



MARQUE DE
BRIL, PEINTRE
FLAMAND

Ainsi au Japon, le pince-nez serait l'emblème du chic! Au fond, il ne faut pas trop en rire. Dans d'autres pays plus proches de nous, le monocle et le pince-nez ne se portent-ils pas souvent dans le même but? Et la lunette n'est-elle pas aussi la marque, disons l'emblème, de la gravité?

Le peintre flamand Paul Bril, qui vécut de 1556 à 1626, s'en servait comme signature. On l'appelait, pour cette raison, le peintre aux lunettes. *Bril* en flamand veut dire *lunette*. De sorte que, en réalité, il y avait là plutôt jeu de mots qu'emblème.

Gardons-nous, à ce propos, de confondre l'un et l'autre, et de voir partout des emblèmes.

Ainsi, dans « le louis à lunettes », pièce d'or qui avait cours sous Louis XV, on chercherait vainement un emblème. Le nom de lunettes est dû uniquement à la disposition des écussons elliptiques de France et de Navarre qui sont gravés sur la pièce et ont la forme des verres de lunettes.



TONGOUSE PORTANT DES BESICLES

(1) Pierre Loti. *La troisième jeunesse de Madame Prune*.



BOURGEMESTRE DE NUREMBERG

CHAPITRE V

LES LUNETTIERS

LA fabrication de la lunette à nez fut introduite en France au cours de la première moitié du XIV^e siècle. Dans une revue de marchands et d'artisans en armes, passée par Louis XI en 1465, les *lunetiers* marchaient sous la quarante-neuvième bannière avec les merciers et les tapissiers.

En 1525, les *lunetiers* (1) furent adjoints aux miroitiers et lorsque, en 1581, Henri III renouvela les brevets de maîtrise, les miroitiers, les lunetiers et les bimbetotiers furent réunis dans une même communauté. Après la suppression des maîtrises, en 1776, et leur réorganisation, la même année, ces trois corps de métier furent réunis aux tapissiers, fripiers en meubles, doreurs sur cuir et

(1) Ces détails sur la corporation des lunetiers ont été puisés dans le livre : *Coup d'œil rétrospectif sur la lunetterie*, l'ouvrage si complet de M. J. Rouyer, à qui nous adressons avec plaisir un hommage bien mérité.

gaufriers. Dans les cortèges de cérémonies royales, les membres de la corporation des merciers, bimbelotiers, lunettiers portèrent d'abord la robe de velours ponceau; plus tard, ils la remplacèrent par la robe de velours violet.

Nous souhaiterions de transcrire ici en son vieux langage le texte des « statuts, règlements et déclarations du roy, rendus en faveur des maîtres « miroitiers, lunettiers et bimbelotiers, doreurs sur cuir, garnisseurs et enjoliveurs « de la Ville et fauxbourgs de Paris, par Henri III, roy de France et de Pologne », mais ce serait dépasser les limites que nous nous sommes imposées. Bornons-nous donc à en citer les passages relatifs aux seuls lunettiers :

« ARTICLE PREMIER. — ... Quand un ouvrier expert et connaissant audist mestier, maistre approuvé et reçu par les quatre Maîtres jurés d'iceluy mestier, qui voudra tenir boutique en la Ville et fauxbourgs de Paris, faire le pourra, en faisant préalablement un chef d'œuvre de sa main suffisant de miroir, bimblot, et lunettes, soit de mode ancienne ou moderne.

« ART. 11. — Lesdits maîtres dudit mestier pourront faire lunettes de verres, crystal de roche et cristallin de toutes vûes, bien polies des deux côtez, faire les chassis d'icelles de cuir, cornes, et autres étoffes, bien et dûment faits, et non de papier, sous peine de confiscation.

« ART. 12. — Lesdits maîtres pourront faire toutes sortes de bézicles de verre, crystal, cristallin, polies des deux côtés tant en corne qu'en étain. »

Vers 1770, les ouvriers d'une certaine catégorie, dont le travail se bornait aux lunettes et aux instruments de précision, prirent le nom d'opticiens, tout en restant dans la communauté et ayant droit à son jeton et à ses armoiries.

On sait que la *corporation* était l'assemblée des travailleurs d'un même corps d'état. La *maîtrise* était un privilège donnant droit de fabrication et de vente à son titulaire; la *jurande*, un tribunal élu par la corporation et auquel celle-ci devait obéissance. La *confrérie*, institution mi-laïque et mi-religieuse, avait, dans chaque corporation, la mission de veiller à l'exécution des fêtes, aux sorties d'apprentissage et aux entrées en compagnonnage, aux prises de brevets de maîtrise, aux offices religieux, créés dans la communauté, enfin à l'entretien des bannières et du matériel religieux. En outre, la confrérie devait assister autant que possible les malades et les malheureux de la corporation et veiller à l'entretien de la chapelle dédiée au Saint sous l'invocation duquel s'était placée la communauté.

C'est saint Clair qui fut choisi comme patron de la confrérie des *maîtres lunettiers*, non, comme on pourrait le croire, le saint Clair qui fut évêque de Nantes

LA CONFRAIRIE DE S^t CLAIR ET DE S^t JEAN Porte
Latine Erigée en l'Eglise S^{te} Marine en la Cité
Paroisse de St. Zacheus par
Lundieys, Doyeur
Et Binblotier a *Paris 1680*

PARDONS ET
Indulgence pleniére
remission concédées par nôtre S^t
le Pape Clement X aux confreres de la Confrerie de S^t Clair erigée
en l'Eglise S^{te} Marine
de Paris le jour de leur entrée dans laditte Confrerie, au jour et
feste de S^t Clair aux quatre bonnes festes et lors qu'ils
assteront a l'office Dnuin celebre en laditte Eglise.

<p style="text-align: center;">Oraison a S^t Clair</p> <p>Seigneur qui aués enrichi vôtre Martyr S^t Clair d'une chaste beau- té et qui aués rendu son ame illustre par toutes sortes de vertus faites que nous mespri- sions tous les vains attraits et tout le faux éclat de ce monde et que nous n'ayons point d'au- tres passion que se plaire a vous seul qui estes le Pere des ameres nous vous en prions par I. C. N. S. et qui vit et regne avec vous en l'unité du S^t Esprit dans les siecles des siecles Ainsi soit-il</p>	<p style="text-align: center;">Oraison a S^t Jean l'Evang</p> <p>Oylorieux S^t Jean qui aués souffert à la porte latine po' maintenant usé nous vous prions de vouloir nous prendre sous vôtre S^{te} protection en tous nos perils et aduerstés et de nous ob- tenir de nôtre Seigneur Jesus-Christ la remission de nos pechés et la vie éternelle. Ainsi soit-il. Les feste le 6 may et le 28 Juillet a ladite Paroisse S^{te} Marine Les Messes se disent tous les Dimanche de l'année</p>
--	--

AFFICHE DE CONFÉRIE, EN COULEURS

1680

(Dimensions de l'original : hauteur, 0^m 31 ; largeur, 0^m 23)

au III^e siècle et avait, dit-on, le pouvoir de guérir les aveugles, mais un autre saint Clair, prêtre et martyr, qui, au IX^e siècle, passa de Rochester en Gaule où il fut assassiné. Sa fête se célèbre le 4 novembre. Du reste, de même que la faculté

Conspicillarius. Der Brillenmacher.

H*ic properate senes quibus annos propter incertez,
Atq; Senectutis tempora visus hebet.
Aut obtusa quibus vigilata lumina noctes,
Ac et in studijs attenuavit Amor.*



*En tibi lucidulum que dent oclaria visum,
Materiam vitro de leuiore damus.
Sine rubent oculi, caligo vel horrida texit
Lumina, suppetias nostra specilla ferent.
Hec nimis ars nostro male nunc tractatur in æuo,
Ob studium paucis iam quia visus hebet.*

K

Tiré du Livre des Métiers, de Jost Amman
Nuremberg, 1574

ralliement, qui figuraient dans les cérémonies. Les milices ouvrières de Louis XI organisées par bannières possédaient des oriflammes et des armoiries sous lesquelles elles se groupaient. L'ordonnance fiscale taxait à la somme uniforme de 50 livres le droit aux armoiries (1).

Le blason de la confrérie des lunettiers était « d'azur à un miroir d'argent « bordé d'or, accosté de deux lunettes d'argent garnies d'or et surmontées en chef « d'une lunette d'approche couchée du même » (2).

(1) *Jetons et armoiries des métiers de Paris*, par René de Lespinasse.

(2) *L'Armorial*, par d'Hozier.

de guérir les aveugles, attribuée au premier saint Clair, était une allusion à son nom, — ces sortes de jeux de mots étaient fort en honneur à ces époques reculées, — il n'est pas impossible également que ce nom de *Clair* ait désigné le saint prêtre de Rochester à la vénération des lunettiers qui ont eu, de tout temps, la prétention de nous faire voir clair.

Cette confrérie de Saint-Clair fut érigée en l'église Sainte-Marine, sise en la Cité, paroisse de Mgr l'Archevêque, par « les maistres miroistiers, lunettiers, doreurs sur cuir, garnisseurs et bimbelotiers à Paris », en 1680. L'église Sainte-Marine datait de 1306. C'était la plus petite paroisse de France; elle ne comprenait que douze maisons. On y mariait les personnes que l'officialité condamnait à s'épouser, et le curé leur passait au doigt un anneau de paille, en signe de la fragilité de leurs premières amours....

Chaque métier avait au moyen âge des attributs conventionnels, des emblèmes de



Opht. Gall. ex. ad.

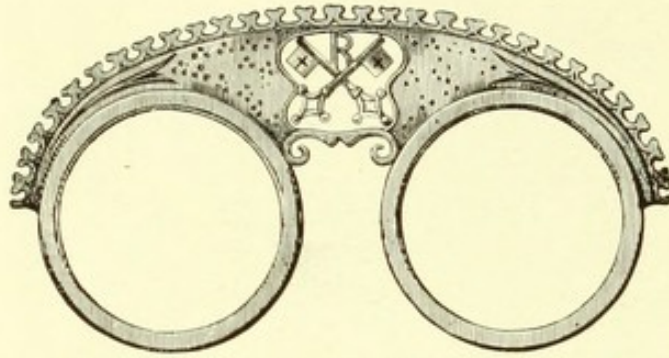
Jan. Cellari. sculp.

Jan. Stradanus. inv.

Imenta conspiciilla sunt, quae luminum
 Obscuriores detegunt caliginis

XVII. saecle

Dès le xv^e siècle, plusieurs communautés ouvrières de Paris, parmi les plus importantes, se servirent de jetons, pour constater la présence des maîtres aux assemblées de métier. Ces jetons offrent aujourd'hui un grand intérêt pour l'histoire



PIÈCE DE MAITRISE AUX ARMES DE REGENSBURG (RATISBONNE)

Moyen âge

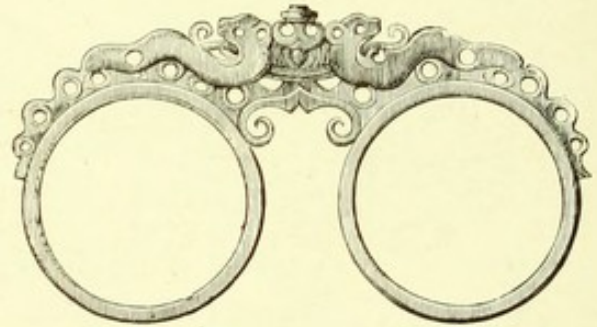
(Musée de Nuremberg)

des corporations, parce qu'on y voit, reproduits à l'avant, les instruments employés dans chacune d'elles. Au revers se trouve, soit l'effigie du roi, soit celle du saint sous la protection duquel la confrérie est placée avec les attributs de ce dernier.

L'un des jetons (*planche 13*) porte au revers, posés sur la table, un miroir carré, un télescope, des

besicles. Au fond, le soleil rayonnant, le croissant de la lune et des étoiles; en exergue : Comité des marchands miroitiers et opticiens 1770. L'autre présente au revers deux petits génies dont l'un porte un miroir ardent sur lequel se réfléchissent les rayons du soleil. Il porte la date de 1773.

Les corroyeurs ont fait aussi figurer des châsses de besicles sur leur blason. Pour la fabrication de ces châsses, dont ils avaient la spécialité, ils se servaient d'un cuir très épais et très dur dans lequel ils découpaient les montures de besicles comme à l'emporte-pièce. Ils obtenaient ainsi des châsses dépourvues de toute flexibilité et si rigides qu'on eût dit qu'elles étaient en bois; on comprend dès lors combien l'usage en était pénible; il fallait les tenir à la main devant les yeux (1).



PIÈCE DE MAITRISE

Moyen âge

(Musée de Nuremberg)

M. Michel, conservateur du Musée archéologique d'Angers, a bien voulu nous laisser prendre l'empreinte d'une très importante pièce de sa collection. C'est le « scel » d'un certain « Jacques Gallocheau, maistre escolles » de la fin du xiv^e siècle. Ce sceau représente la légende de saint Martin donnant la moitié de son manteau à

(1) Voir planche 13. Nous devons la reproduction des deux blasons de cette planche à l'extrême obligeance de M. Gustave Caen, qui possède une collection très complète et très intéressante des blasons de corroyeurs français.

un pauvre. Sous le cheval de saint Martin se détache un écusson portant trois besicles clouants difficiles à reconnaître à cause de l'usure de la pièce. Nous avons cherché la raison d'être de ces besicles. Peut-être ce Jacques Gallocheau était-il un « maistre d'escolle lunetière » ou le chef d'une confrérie qui s'occupait du polissage des verres, car le mot « escolle » au xiv^e siècle indiquait également une école ou une confrérie.

Au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, se trouve dans la collection Rouyer un jeton particulièrement curieux. Il date du xiv^e siècle et porte sur l'avvers « une croix fleurdelysée centrée d'un petit quadrilobe coupant la légende, cantonnée de deux fleurs de lys et de deux besicles, chacune de ces figures accostée de deux annelets. »

Le revers porte des besicles dans le champ. La Salutation angélique, *Ave Maria*, contourne, en guise de légende, les deux faces de ce jeton (1).

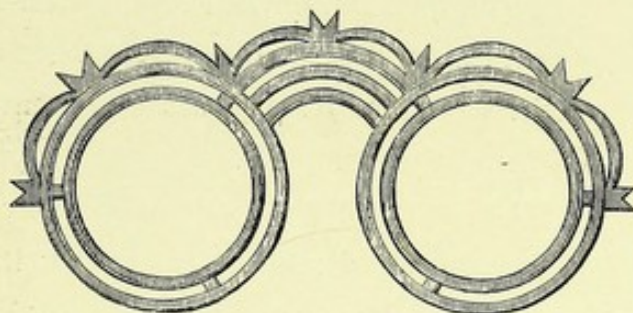
Les besicles gravées sur cette pièce nous montrent la forme précise des besicles clouants en usage à cette époque. On peut juger de la difficulté qu'on devait avoir à les faire tenir en équilibre sur le nez enserré très fortement entre les deux palettes;



PIÈCE DE MAITRISE
Datée : 1687

et cependant les personnages que nous voyons représentés sur les tableaux semblent s'en servir avec facilité.

Nous supposons que cette dernière pièce était un jeton à compter. A une époque où l'instruction du peuple était presque nulle et où, du reste, les chiffres arabes étaient encore inconnus, les comptes se faisaient au moyen de *gectaires* (d'où jetons) que l'on *jetait* dans une boîte à trois compartiments appelée *abaque*. Chaque compartiment avait une destination différente : l'un recevait la livre,



PIÈCE DE MAITRISE
Moyen âge
(Musée de Nuremberg)

(1) Voir planche 13. M. de la Tour, l'érudit Conservateur du Cabinet des Médailles, dans son bel ouvrage sur les *Jetons et Méreaux du moyen âge*, a reproduit ce curieux jeton planche 16, fig. 2.

l'autre les sols, le troisième les deniers. Ainsi vingt sols formaient une livre, et douze deniers, un sol.

Donc l'image des lunettes sur ces jetons à compter doit indiquer à celui qui les reçoit qu'il faut ouvrir les yeux, c'est-à-dire voir clairement afin que les comptes soient exacts. Il existe d'autres gectaires ou jetons avec la reproduction des mêmes besicles (clouants) auxquelles s'adaptent ces légendes : « Jetez sensément », — « Entendez au compte ».

Les « token » anglais du XVII^e siècle étaient en cuivre et portaient gravés la reproduction des objets vendus par les marchands qui mettaient ces token en circulation. Quoique non reconnues par l'État, ces pièces avaient cependant cours, ayant la valeur d'un « farthing » équivalent à deux centimes et demi de notre monnaie.

Le « token » n° 1 porte le nom de William Franklin, sans doute un opticien, d'après les besicles qui décorent l'avvers de la pièce.

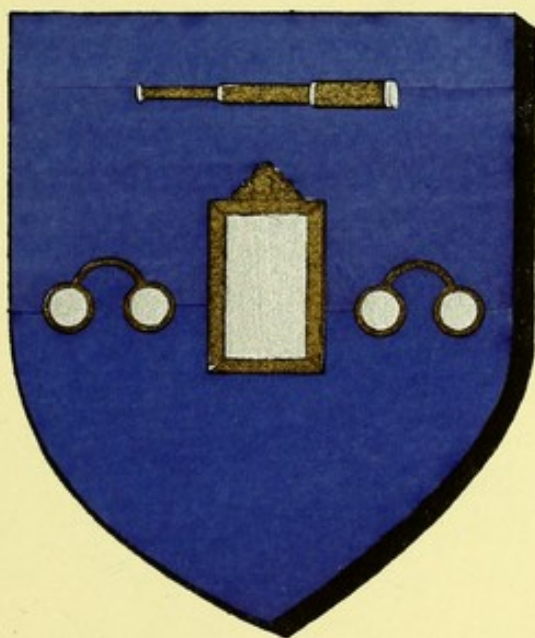
Le nom de Robert Liford d'Abbingdon se lit sur le token n° 2. D'après les objets gravés sur les deux faces : ciseaux et besicles, peigne et hameçon, nous supposons qu'il doit s'agir là d'une réclame d'un bimbolotier-mercier. Il se pourrait aussi que ce Robert Liford ait été un de ces lunettiers qui vendaient, paraît-il, des hameçons en acier fin et tenaient... un peu de tout (1).

Au moyen âge, la *lunetterie* tenait une grande place dans l'industrie de Nuremberg et de Regensburg. En parcourant les statuts de la corporation des *lunettiers*, on est surpris de voir combien les plus petits détails de leurs coutumes étaient réglementés. Ces statuts nous paraîtraient aujourd'hui bien exagérés, bien sévères et bien exclusifs.

Il fallait être né à Nuremberg ou à Regensburg pour faire partie de la corporation, qui se trouvait être ainsi une association fermée.

Le Musée de la ville de Nuremberg possède la plus intéressante collection de besicles connue. Ces besicles datent du moyen âge ; on est surpris de retrouver le caractère de cette époque sur de simples lunettes. Il ne s'agit pas ici de besicles ordinaires, mais bien des « chefs-d'œuvre » que les lunettiers de ce temps devaient produire, pour être admis à passer « maîtres ». Il est, en effet, impossible que ces lunettes travaillées à jour, sculptées et gravées, aient pu être d'un usage journalier :

(1) Planche 15. Nous devons à l'obligeance de M. Édouard Bull de pouvoir reproduire ces deux « token » faisant partie de sa collection.



1. — Blason corporatif de l'industrie du cuir, Corroyeurs de Selles.
2. — Blason corporatif de l'industrie du cuir et de Corroyeurs de Château-Gonthier.
3. — Scel de Jacques Gallochau, Maistre escole (xv^e siècle). (*Musée Archéologique d'Angers*).
4. — Avers et revers d'un jeton à compter (xvi^e siècle). (*Collection Verchaly, à Angers*).
- 5, 6. — Avers et revers de deux « token » anglais du xvii^e siècle.
- 7, 8. — Jetons de corporation des miroitiers et opticiens; datés : 1770 et 1775.
9. — Blason des miroitiers-lunettiers.

leur taille, leur poids et leur rigidité auraient été autant d'obstacles pour un emploi pratique. Que dirions-nous aujourd'hui s'il fallait faire tenir en équilibre sur notre nez ces constructions massives et crénelées comme un donjon.

L'une de ces pièces de maîtrise porte un écusson formé de deux clefs entre lesquelles se détache la lettre R et représentant les armes de la ville de Regensburg; une autre est en corne peinte de couleur rouge et est surmontée de chimères; une autre encore est hérissée de pointes rébarbatives; une quatrième, posée sur le nez d'un bourgmestre de Nuremberg, porte entre les deux verres un coq en guise de blason; car ledit bourgmestre s'appelait Hahn (en français, coq) (1).

On voyait autrefois, à l'hôtel de ville de Nuremberg, une peinture murale due à Albert Dürer, représentant le *Char de triomphe de Maximilien*, empereur d'Allemagne. Tous les corps de métiers y figuraient. Près de l'Empereur, les horlogers, puis les opticiens, reconnaissables aux grands



verres cylindriques qu'ils élevaient en face de leurs yeux, se trouvaient au premier plan. Cette fresque, victime du temps, a malheureusement disparu.

L'industrie de la taille des verres existait à Nuremberg dès 1482. Elle se développa plus tard à Regensburg. Il se créa ainsi une concurrence entre ces deux villes qui furent, par suite, amenées à conclure un accord aux termes duquel

(1) Voir le frontispice du chapitre V.

leurs artisans étaient admis dans les confréries de chacune d'elles, à l'exclusion de toute autre.

En France, le polissage des verres se faisait surtout dans les monastères. Les



Rue du Haut-Moulin ; au coin de celle de la
la Lanterne, maison du limonadier, près S.
Denis-la-Chartre, & le pont Notre-Dame.

JACQUET,

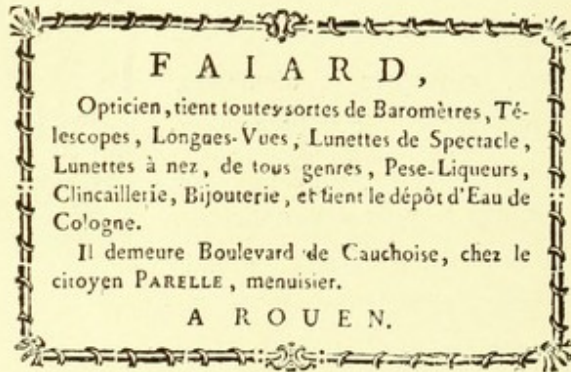
OPTICIEN, Successeur de CHIQUET,
Fabrique des Lunettes à lire, de Spectacle, Lunettes
Achromatiques de toutes longueurs. Lunettes pour
l'Astronomie & la marine, Téléscopes, Microscopes,
Chambres noires, & autres Instrumens d'Optique.

moines affectionnaient ce travail; ils y trouvaient l'emploi des loisirs que leur laissaient les exercices religieux; ils y apportaient aussi l'inlassable patience que réclamaient des opérations minutieuses et répétées, dans un temps où l'outillage était loin d'offrir les ressources mises à la portée de nos ouvriers modernes.

Cette industrie a connu un adepte illustre, Spinosa, qui, pendant de longues années, a subvenu à ses besoins en polissant des verres.

Il a même inventé un instrument d'optique auquel il a donné le nom de *pandocha*. Il en parle dans une lettre datée du 9 novembre 1671, adressée à Leibnitz. Cette lettre a été publiée en 1802 par de Murr, dans un ouvrage qui a pour titre : *Ex autographo, cum imagine et B. de Spinosa adnotationes ad tractatum theologico-politicum, chirographo philosophi.*

Les Italiens furent de bonne heure les plus habiles dans l'industrie verrière. Venise, Bologne, Murano rivalisèrent d'ardeur dans la fabrication du verre et firent tous leurs efforts pour en conserver le monopole. Leurs ouvriers qui venaient travailler en France avaient juré de conserver leur secret et ce ne fut pas sans peine qu'Henri IV les obligea à livrer leurs procédés.



F A I A R D,

Opticien, tient toutes sortes de Baromètres, Téléscopes, Longues-Vues, Lunettes de Spectacle, Lunettes à nez, de tous genres, Pese-Liqueurs, Clincaillerie, Bijouterie, et tient le dépôt d'Eau de Cologne.

Il demeure Boulevard de Cauchoise, chez le citoyen PARELLE, menuisier.

A R O U E N.

Nous savons par Garzoni qui, en 1588, écrivit un *Manuel de toutes les professions*, qu'à cette époque on trouvait à la « Merceria » de Venise des besicles parfaitement taillées, chez le fameux *Lorenzo, lunettier « A la Grande Lunette de San Salvatore »*; on en trouvait aussi chez *Pietro, lunettier « A l'Ange de San Giuliano »*



LUNETTIERS AMBULANTS (ÉPOQUE LOUIS XIII)

Au XVII^e siècle, une quantité de lunettiers italiens, séduits par les offres

tentantes qu'on fit pour les attirer, se répandirent en France, aussi bien dans les villes de province qu'à Paris.

En France, les besicles se vendaient déjà au XV^e siècle à la foire de Saint-Germain-des-Prés qui, fondée par les moines de cet ordre, s'ouvrit au mois de février 1486. On y vit figurer, dit Ménorval dans ses *Curiosités de Paris*, les produits les plus

divers : tableaux à l'huile et à la détrempe, miroirs et *lunettes*, horloges, livres, etc...

Le nombre des marchands lunettiers établis alors à Paris était considérable. Ceux-ci, outre leurs enseignes, avaient encore des adresses gravées sur cuivre indiquant leur demeure, le symbole sous lequel ils avaient établi boutique, énumérant les différents objets qu'ils offraient aux acquéreurs et figurant les principaux attributs de leur commerce.

Nous reproduisons ici la très curieuse adresse-réclame de Jacques Bourgeois, datée de 1645.

En 1663, nous saurons qu'« Au Roi armé » Joseph Ruelle tient boutique « dans la rue Barillerie, près le palais. » Qu'il « fait et vend cire d'Espagne, tabac musqué, pommade de jasmin, miroir et *lunettes*, étuis, aiguilles et autre bonne marchandise à juste prix. »

Abraham du Pradel, dans son *Livre commode des Adresses* (1), de 1691, nous apprend aussi qu'au magasin « Au Soleil et à

la Couronne d'Or, sur le quay de l'Orloge, on fabrique des lunettes d'approche et communes d'Angleterre et de Paris, des microscopes, des visières et géné-



(1) Bibliothèque de la Ville de Paris.

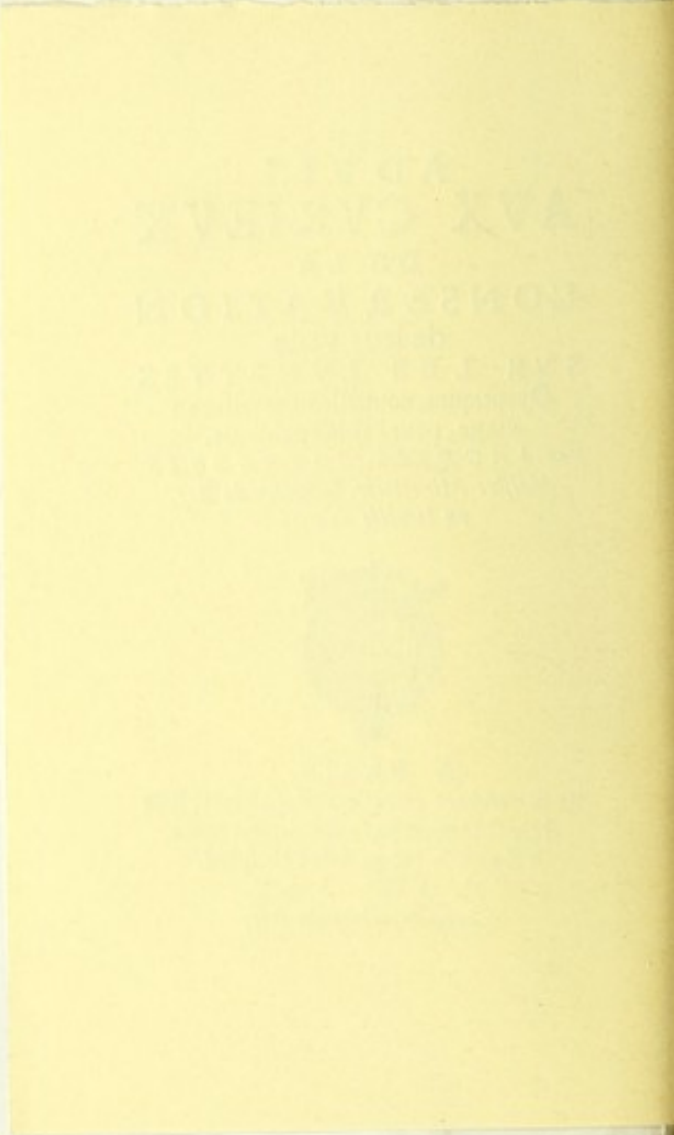
ADVIS
AVX CVRIEVX
DE LA
CONSERVATION
de leur veüe.

SVR LES LVNETTES
Dyoptiques, nouvellement mises en
vſage, pour l'vtilité publique.

Par JACQUES BOURGEOIS
Maistre Miroittier. Lunettier du Roy,
en la ville de Paris.



A PARIS,
Et se vendent chez ledit Bourgeois, Rue
Saint Denys, en sa Boutique, contre
l'Eglise S. Jacques de l'Hospital.
M. D C. X L V.
Avec Privilège du Roy.





ADVIS AUX CURIEUX
de la conseruation de leur veüe, sur les
Lunettes Dyoptiques, nouvellement
mises en usage pour l'utilité publi-
que. Par Jacques Bourgeois, Maistre
Miroittier & Lunettier du Roy en
la Ville de Paris:



LA Nature voulant
former l'Oeil avec
tant d'avantages,
qu'elle le rendit vn
de ses plus beaux
chefs - d'œuvres,
n'a rien obmis de ce qui pouvoit
contribuer à sa perfection, ny en
sa matiere, ny en sa figure. Sa ma-
tiere, sont des humeurs, ou li

4

queurs diaphanes de diuerses con-
sistences, enuelopees de peaux ou
tuniques aussi transparètes & dis-
semblables. Sa figure est Spheri-
que, ou approchant, tant afin
que le mouuement en soit plus fa-
cile, que pour mieux receuoir les
especies ou representations des
objectz dans le fond de l'œil sur
la retine, ou par le moyen du nerf
optique, dont elle est toute cou-
uerte, se fait la vision.

Mais comme les desseins de cet-
te prudente Nature ne sont pas
toujours si ponctuellement exe-
cutés, qu'il n'y suruienne plusieurs
manquements de la part du sub-
ject, ou par la mauuaise disposi-
tion de la matiere, ou par le de-
faut des causes secondes, il arriue
du changement aux figures & aux
qualitez de ces differentes hu-

meurs, en telle forte que quelquesfois elles sont plus plattes qu'elles ne deuroient estre, quelquesfois plus rondes; d'où vient que les images des choses qui doivent passer à trauers, pour s'aller terminer & peindre dans le fond del'œil n'y faisant pas leur representation parfaicte selon les termes de la Nature, la vision est defectueuse, comme aux vieillards, ou en ceux dont les humeurs des yeux sont plus plattes qu'il ne faudroit pour estre dans la perfection, & qui pour cet effect ne sçauoient voir de près les objectz: Et en ceux qui pour les auoir trop releues & d'une bosse, ou rondeur trop petite, sont contraincts de regarder de près ce qu'ils veulent voir.

Pour à quoy remedier & cor-

6
Viger ces deux manquements, ou
extremitez de la Nature corrom-
pue, l'Art & l'industrie des hom-
mes ont fort adroictement inuen-
té de tailler le verre en deux sortes
ou façons, dont l'une est creuse
ou concaue, pour subuenir au
defaut de ceux qui ayant les yeux
comme longs & estroicts, ne peu-
uent voir que de prés: L'autre,
tout au cōtraire, en bosse ou con-
uexe, pour remedier à l'applanif-
sement & eslargissement des hu-
meurs, ce qui suit ordinairement
la vieillesse: Et de ces deux sortes
de verres seulement, les hommes
se sont faiçts jusques icy, comme
des yeux & organes artificiels,
qui sont les Lunettes, affin de cor-
riger les vices ou defauts des na-
turels, qui est vne fort ingenieuse
& admirable inuention.

Or comme les Arts & sciences nécessaires se perfectionnent, en y adjoustant ou diminuant, affin de les rendre plus conformes à l'ordre de la Nature, selon que, ou les diuerses experiences, ou les raisonnemens nécessaires en decouurent les secrets & l'intention : J'ay recherché vne troisieme sorte de Lunettes, composee des deux precedentes, dont les verres fussent concaues du costé des yeux, & conuexes de l'autre, affin de faire des effects mitoyens, entre les deux sortes cy deuant visitées, & par ce moyen corriger beaucoup d'imperfections & inconueniens qui en arriuent, soit de la lueur, de la reflexion, ou de la confusion & dissipation des esprits visuels, par l'vnion & impression imparfaicte des rayons

de la lumiere, entrans en desordre avec les especes des objets visibles dans le fond de l'œil, & que les verres de cette troisieme sorte estans plus approchans & conformes à la fabrique de l'œil que les autres, ou du tout concaues, ou du tout conuexes, soient aussi plus propres à la naïfue representation des objets dans le fond de l'œil, suiuant l'intention de la Nature.

Et d'autant que le costé conuexe desdites Lunettes est d'une figure circulaire plus petite que des ordinaires; de là vient que les especes sont plus facilement & proportionémēt portees & vnies au poinēt de l'axe de la Sphere: lesquelles especes estant receües au costé concaue, se dilatent en telle sorte, que l'œil n'est point incommodé de l'immoderee lueur

9
& vnion desdites especes dilatees
par ledit concaue, pour vne plus
naturelle distinctiō d'icelles: d'oū
s'ensuit que les rayons visuels n'en
sont ny offensez, ny alterez, &
consequemment la veüe est bien
plus long-temps fomentee, en-
treenüe & conseruee en sa force
& vigueur, que par les ordinaires.

Ce qu'ayant tres-heureuse-
ment rencontré, practiqué & mis
en perfection; i'ay creu n'en de-
voir pas frustrer le public, ny
tenir secrette vne chose si impor-
tante & necessaire.

Ayant donc trouué la vraye &
naturelle proportion du concaue
au conuexe, en laquelle consiste
l'excellence & la perfection de ces
Lunettes Dyoptiques; i'en ay as-
sory pour toutes sortes d'aages
& de veües, lesquelles, outre leur

propriété speciale de soulager & conseruer la veüe au delà des ordinaires, seruent encores indifferemment au jour & à la chandelle, sans qu'on soit obligé d'en prendre de plus ou moins aagées, comme on l'est en se seruant des autres.

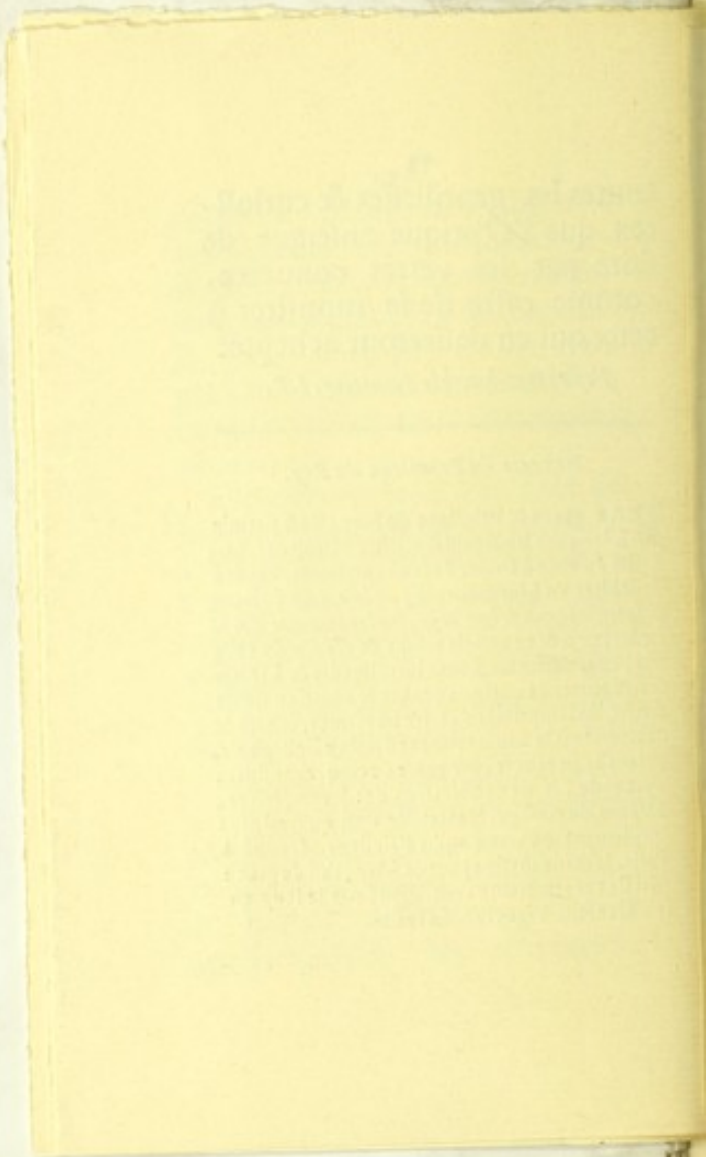
Elles seruent aussi à en faire de longue veüe, en les appliquant au bout d'un canon, & mettant à l'autre bout vn autre verre concave en distance proportionnee, ainsi qu'on fait en semblables Lunettes: comme aussi pour voir les especes & images des objects, rapportees & representees sur vn papier, ou linge blanc, en les mettant au trou d'une fenestre, la chambre estant au surplus close & obscure: & finalement à faire mieux qu'avec les ordinaires,

toutes les gentilleses & curiositez que l'Optique enseigne de faire par les verres conuexes, comme offre de le monstrier à ceux qui en desireront achepter.

Vostre tres-humble Seruiteur. I.B.

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il est permis à Jacques Bourgeois, maistre Miroittier, Lunetier du Roy à Paris, de faire Imprimer, vendre & debiter vn Liure intitulé, *Aduu aux Curieux de la conseruation de leur veüe, sur les Lunettes Dyoptiques, &c.* & ce pour le temps & espace de cinq ans, avec deffenses à tous Imprimeurs & Libraires, & autres de quelque qualité & cōdition qu'ils soient, de l'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter, sans le consentement d'iceluy Bourgeois, durant ledit temps, sur peine de cinq cens liures d'amende, & de confiscation des Exemplaires, despens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus amplement contenu audit Priuilege. Donné à Paris, le dixneufiesme jour de May, l'an de grace Mil six cens quarante cinq. Signé par le Roy en son Conseil, Vignerou. Et feillé.



ralement toutes les sortes de verres préparées pour l'optique, avec toute la justesse qu'on pourra désirer. »

En 1754, c'est Segard l'aîné, quai de l'Horloge-du-Palais « A la Couronne d'Or », qui tient avec soin un magasin de lunettes et fait des microscopes avec lesquels « on voit les vers qui sont dans le vinaigre, comme s'ils avaient une ligne de diamètre ou encore trois pouces de longueur (1). »

D'autres marchands *lunettiers-miroitiers* étaient établis sur le pont Notre-Dame même, ou aux alentours ; mais le quai de l'Horloge a toujours eu leur préférence, et un si grand nombre de boutiques d'opticiens l'encombraient qu'on l'appela le « Quai des Lunettes ».

Depuis, il a repris son ancien nom de quai de l'Horloge qu'il porte actuellement, bien qu'il soit toujours habité par les successeurs de ces opticiens célèbres.

C'est aussi quai des Lunettes qu'habitait le graveur Gratien Philipon, le père de M^{me} Roland. Celle-ci nous raconte dans ses *Mémoires particuliers* (2) comment



LE MARCHAND DE LUNETTES

par Jacques Buys, d'Amsterdam

Aquarelle, 1776

elle fut amenée accidentellement à tenir pendant quelque temps boutique d'opticien :

« Mon excellente cousine Trude était la femme de Trude, une espèce de rustre qui faisait le commerce de la miroiterie, comme tous les Trude de père en fils, depuis quelques générations. M^{me} Trude désira vivement faire un voyage près d'une parente qui lui était chère ; il s'agissait d'une absence de quinze jours ou trois semaines,

son mari trouvait de l'inconvénient à ce que le comptoir fût aussi longtemps sans



*Complicia. Non omnibus eadem
Q. of capita, tot Sententia*

(1) *L'Esprit du Commerce*, par Roslin. (Bibliothèque de la Ville de Paris.)

(2) *Mémoires particuliers de M^{me} Roland*, avec avant-propos par Barrière, 1855.

représentation; au reste la chose lui paraissait faisable, si je consentais à venir quelquefois, dans le milieu du jour, occuper cette place. Ma cousine souhaitait que j'eus cette complaisance, et mon amitié pour elle se prêta sans hésiter à cette



BONJOUR, LUNETTES; ADIEU, FILLETTES

Composition de Gavarni

combinaison. Je fus donc, sept à huit fois de midi à six heures, prendre la place de M^{me} Trude dans son comptoir. Il était dit qu'il devait se trouver dans ma vie, qu'en dépit de mon aversion pour le commerce, j'aurais du moins vendu des *lunettes* et des verres de montres (1). »

Le métier de lunettier ambulancier a inspiré nombre d'artistes; après ceux dont nous avons montré les œuvres, nous pouvons encore citer : Van Ostade, Bouchardon, Eisen, Brand, etc., auxquels ce sujet a inspiré des œuvres charmantes.

(1) La maison de Trude était située rue Montmartre, près la rue Tiquetonne.

Certain rimeur amusant a composé un boniment fantaisiste qu'on croit entendre débiter dans la campagne par un gai chemineau :

J'ai des besicles pour les vieilles,
Des monocles qui font merveilles.
Des lunettes pour les serpents
Ainsi que pour les yeux de paon,
J'en possède pour tous usages :
Pour chausser les gros nez des sages,
Pour corriger la vue des fous
Rendre clairvoyants les jaloux.....

Jean Richepin, dans une nouvelle humoristique, nous montre un étrange et original lunettier (1), qui offre aux clients des besicles dont les larges orbites sont privées de leurs verres. A un jeune étudiant qui se moque de ces lunettes incomplètes, le lunettier-philosophe répond : « Apprenez, jeune homme, que ces besicles sont ce qu'il y a de meilleur en fait de lunettes. Elles permettent à qui les a, de voir avec ses propres yeux ».

Et c'est la grâce que nous souhaitons à nos lecteurs; car s'ils peuvent parcourir ces lignes sans le secours de verres, cela prouvera qu'ils n'ont que faire des lunettes « ni même de casse-lunettes », c'est-à-dire de cette lotion de bluet, ainsi dénommée autrefois parce que son emploi rendait superflu l'usage des lunettes.

Et maintenant, tournons la page et, en parodiant l'apostrophe du vieillard de Gavarni, disons :

Adieu lunettes,
Bonjour lorgnettes !



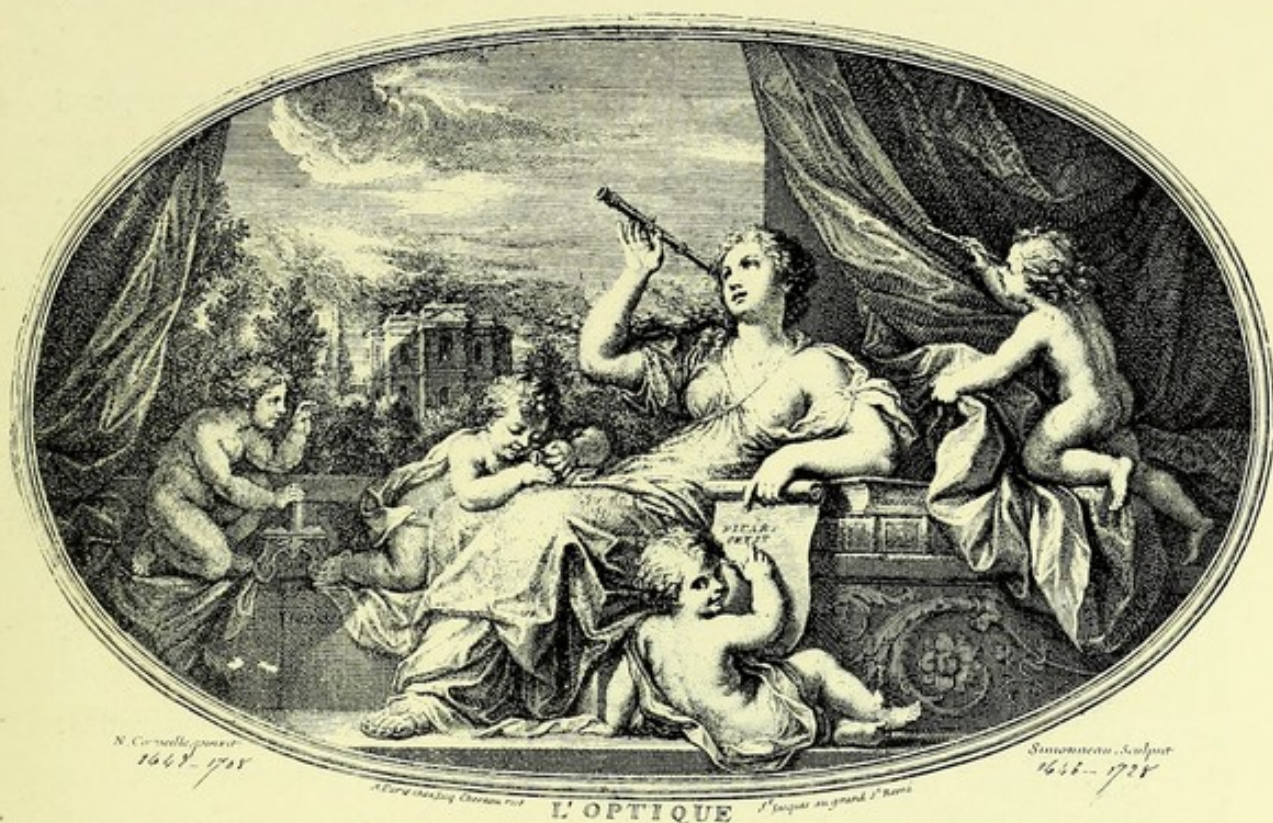
*Il n'est rien de pareil sur la terre ou sur l'onde
Aux charmes que la Veuve a dans ses facultez ;
Puis que c'est par les yeux qu'on voit tant de beautez,
Et que l'Astre du jour est l'œil de tout le monde.*

(Fragment d'une estampe d'ABRAHAM BOSSE).

(1) *Le Lunettier*, conte par Jean Richepin, publié le 15 novembre 1898 dans le *Journal*.

DEUXIÈME PARTIE

LES LORGNETTES



L'ORIGINE DE LA LORGNETTE

LE Dictionnaire de l'Académie définit la lorgnette « petite lunette d'approche ». Cette définition n'est pas seulement remarquable par sa concision; elle est simple et exacte. Elle évoque l'idée du petit instrument qui nous permet d'apercevoir plus distinctement les images placées à de faibles distances. Tandis que la solennelle lunette astronomique dresse sa silhouette vers les nues, que la longue-vue perce les horizons lointains, la modeste lorgnette remplit son office dans les salles de spectacle. C'est bien « la petite lunette d'approche ».

D'où vient le vocable « Lorgnette »? Son étymologie n'est pas certaine. Peut-être faudrait-il la chercher dans l'expression : loriner, qui, en patois normand, signifie : regarder de côté, du coin de l'œil. On trouve le mot lorgnette dans les *Mémoires de Saint-Simon*, à l'occasion d'un bal donné à la cour de Louis XIV. Saint-Simon

écrit que M^{me} de la Trémoille, princesse des Ursins, « se plaçait auprès du grand chambellan, et, avec sa lorgnette, regardait un chacun » (1).

C'est la première fois, croyons-nous, que le mot lorgnette apparaît sous une plume autorisée. Elle a reçu là ses lettres de grande naturalisation. Si elle n'a pas occupé plus tôt les écrivains, c'est, sans doute, qu'elle n'existait pas ! Et, à la vérité,



I. B. Piazzetta delinavit F. X. Jungwirth sc. Mon.
Cum Priv. Sac. Cas. Maj. I. C. Leopold excudit Aug. Vindelic. 15

auparavant, on n'en avait guère besoin. Les Athéniens et les Romains étaient, assurément, grands amateurs de spectacles ; mais leurs acteurs se couvraient le visage d'énormes masques de bois, aux enluminures violentes ; on les distinguait de loin, on aurait vainement cherché à y surprendre l'expression d'un sentiment ! Alors, qu'eût-on fait d'une lorgnette ?

Au moyen âge, lors de la représentation des *mystères*, des *farces*, ou des *sofies*, la foule se pressait autour des tréteaux dressés en plein vent ou dans les granges ; plus tard, les salles de jeu de paume, étroites et pauvrement aménagées, abritèrent

à leur tour les spectacles. Mais la mise en scène n'offrait pas grand intérêt et dans ces salles, généralement blanchies à la chaux et où l'installation était plutôt précaire, le public ne se prêtait pas plus que le spectacle aux investigations de la lorgnette ; enfin, l'élément féminin y faisait défaut. Du reste, la compagnie du parterre ne laissait pas que de contribuer à éloigner les femmes du spectacle : elle

(1) Sous Louis XIV on appelait *lorgnette* un seul verre, convexe ou concave selon la déféctuosité de la vue, enchâssé dans un cercle muni d'un long manche qu'on tenait à la main devant un seul œil.

jouissait de la plus grande licence et ne craignait pas de se livrer à tous les excès; nous en prenons à témoin un de ces prologues de Bruscambille parvenus jusqu'à nous. Bruscambille se plaint amèrement de l'impatience des spectateurs qui, à peine entrés, « crient dès la porte, à gorge dépaquetée : Commencez! Commencez! Mais, ajoute-t-il, à peine commencé, l'un tousse, l'autre crache, etc...; d'autres se pourmènent pendant qu'on représente, chose aussi ridicule que de chanter au lit ou de siffler à table. Toutes choses ont leur temps, toute action doit se conformer à ce pour quoi on l'entreprend : le lit pour dormir, la table pour boire et l'hôtel de Bourgogne pour ouïr et voir, assis ou debout. »

Avec le grand siècle, ces mœurs s'adoucissent. Rotrou se vante d'avoir épuré les usages de la comédie. On lit dans une de ses préfaces que « le théâtre est maintenant si bien réglé que les honnêtes femmes peuvent le fréquenter avec aussi peu de scrupule que le jardin du Luxembourg. »

Voilà qui est flatteur pour le jardin du Luxembourg. Il a conservé, d'ailleurs, cette bonne réputation; les honnêtes femmes peuvent encore aujourd'hui s'y rendre sans crainte; il n'en est pas de même de certains de nos théâtres.

En 1630, le cardinal de Richelieu fait transformer une salle dans son palais (le Palais-Royal actuel) en salle de spectacle pour y donner des représentations. Son premier soin est de bannir des pièces représentées les mots crus et les situations inconvenantes ou équivoques, ce qui permit aux actrices de paraître sur la scène et aux femmes de la cour d'assister au spectacle (1), sans crainte d'avoir à rougir des grossièretés du dialogue.

Cependant M^{me} de Sévigné, qui ne passe pas pour avoir été particulièrement prude, écrit : « On m'a fait faire une petite débauche, on m'a menée voir *Bérénice*. »

Était-ce donc encore une débauche pour une « honneste » dame d'aller au spectacle? Tant il est vrai que les mœurs se modifient lentement. Il a fallu que celles-ci évoluent progressivement pour que l'usage de la lorgnette se généralise; il a fallu que le goût s'affine, que la recherche des élégances hante les esprits. Il a fallu le règne de Louis XV.

Est-ce à dire cependant que notre lorgnette soit d'aussi courte noblesse, et qu'elle n'ait point d'ancêtres? Que non pas! Elle doit bien avoir une filiation. Le tout est de la trouver. Ses parents sont peut-être éloignés; mais sûrement elle a des parents... comme tout le monde.

(1) *Essai sur l'Histoire du Théâtre*, par G. Bapst.

Nous la voyons aujourd'hui avec deux branches, une pour chaque œil. Il paraît logique que, la nature ayant pourvu l'homme de deux yeux, chacun d'eux trouve dans la lorgnette le même secours, et l'on se demande pourquoi l'un de nos yeux serait plus favorisé que l'autre. Cependant, à l'origine que nous lui trouvons, la lorgnette est à une seule branche. Est-ce donc que l'usage en était réservé aux seuls cyclopes?... La légende ne nous les représente pas avec une lorgnette devant leur œil unique; le Polyphème de la délicieuse fontaine de Médicis n'en a pas non plus. Du reste en aurait-il eu grand besoin pour suivre les ébats de sa volage épouse Galatée entre les bras d'Acis?

..... ce pauvre Polyphème !
 Comme il connaissait peu l'amour et la beauté :
 Qu'on est crédule quand on aime ! (1)

En réalité, l'homme qui, le premier, plaça sa main en forme de tuyau devant son œil, pour projeter son regard à travers ce tube naturel, fut l'inventeur de la lorgnette, la lorgnette du père Adam, pourrait-on dire.

C'est aussi par un geste instinctif que notre ancêtre, de son autre main, ferma son autre œil, de manière à concentrer sur un seul point toute sa puissance visuelle. Dans ces temps reculés, les mains, parmi tant d'usages, servaient à la fois de lorgnette et de longue-vue, — et d'écuelle aussi pour boire l'eau de la source!

La lorgnette monoculaire se transforme lentement à travers les âges. Ce sont d'abord des tubes faits en tiges de roseau. Le moine Gerbert, qui, au dixième siècle, fut pape sous le nom de Sylvestre II, appelle *fistula* ceux dont il se sert pour ses expériences astronomiques. Ce n'est que plus tard qu'on eut l'idée de placer des verres dans un tube, idée suggérée par les verres de bésicles. Bientôt le génie humain a comme la prescience des avantages qui doivent résulter de la superposition de deux ou plusieurs verres dans un même tube : Roger Bacon, Frascator et Porta apportent successivement leur contribution aux théories de l'optique.

Tout le monde connaît l'anecdote qui a trait à cette invention; elle a traîné un peu partout. Un jour de l'année 1606, un lunettier hollandais de Middelbourg,

(1) Demoustier (1760-1801), l'auteur de cette poésie, descendait de Racine par son père et de La Fontaine par sa mère.

Jean Lippersey, reçoit la visite d'un étranger qui lui avait demandé de lui confectionner des verres concaves et des verres convexes pour bésicles. Ces verres traînaient pêle-mêle sur l'établi de l'artisan. Pendant qu'il reconduit l'étranger, ses enfants, pour s'amuser, prennent les verres, s'approchent du vitrail à guillotine, et regardent au dehors, en plaçant les verres les uns au-dessus des autres, séparés par des intervalles. Tout à coup, l'un des enfants jette un cri de surprise : le coq du clocher de l'église, qu'il savait être assez éloigné, lui apparaît tout près de lui.



REPRODUCTION D'UNE GRAVURE ANCIENNE

si près qu'en étendant la main, l'enfant croit pouvoir le toucher. Attiré par les exclamations de l'enfant, le père accourt, vérifie lui-même le phénomène et fixe les verres dans un tube de bois, dans l'ordre et à la distance où le hasard les avait si heureusement placés... Nous ne garantissons pas l'authenticité de ce miracle. Faute de données plus scientifiques, on lui attribue volontiers la découverte de la lunette astronomique.

Ce qui est plus certain, c'est que Lippersey adressa aux États-Généraux bataves une supplique à l'effet d'obtenir un brevet pour la construction d'une lunette d'approche. Les procès-verbaux relatent que, dans la séance du 2 octobre 1608, cette demande fut prise en considération, mais que les États-Généraux, avant de prendre une décision définitive, demandèrent à Lippersey de leur

présenter un instrument double, c'est-à-dire formé de deux lunettes d'approche réunies, ce qu'il exécuta.

Or, le 17 octobre 1608, Jacques Mélius avait présenté, de son côté, pour le même objet, une demande de brevet justifiée par la priorité de ses recherches dont, prétendait-il, il avait soumis, deux ans auparavant, le résultat à Maurice de Nassau.

La question revint aux États-Généraux en février 1609, et cette assemblée refusa de délivrer à Lippersey le brevet qu'il sollicitait, parce qu'il n'était pas seul à construire le nouvel instrument. Zach Janssen réclamait aussi ses droits sur l'invention.

Ce fut un quatrième concurrent, l'illustre Galilée, qui obtint la sanction officielle. Sur l'annonce de la nouvelle découverte, Galilée s'était, en effet, mis à l'œuvre et, sans avoir vu la lunette construite en Hollande, avait confectionné un instrument du même genre en se servant d'un fragment de tuyau de plomb long de cinq pieds, provenant, dit-on, d'un orgue d'église.

Galilée dota Venise de sa découverte. Dans le premier numéro de la plus ancienne gazette connue, et publiée à Strasbourg par Jean Carolus, on trouve une lettre ainsi conçue, datée, de Venise, du 4 septembre 1609 :

« Le gouvernement de ce pays (Venise) a augmenté de 100 couronnes la pension du signor Galilée de Florence, professeur à Padoue, parce qu'il a trouvé, grâce à son travail assidu, un instrument dans lequel on peut voir les lieux éloignés comme s'ils étaient dans le voisinage, tandis que les objets voisins y apparaissent beaucoup plus grands que s'ils étaient regardés à l'œil nu. »

La légende veut que Galilée ait exécuté ses expériences au faite du fameux campanile de la place Saint-Marc qui s'est écroulé en 1902.

La première lunette d'approche introduite en France fut commandée à Lippersey le 28 décembre 1606, par le président Jeannin, sur l'ordre de Sully, pour être offerte au roi Henri IV. Le chroniqueur Pierre de l'Estoile qui, dans ses Mémoires écrits au jour le jour, entre en de si curieux détails sur les usages, les mœurs et la vie intime de ses contemporains, parle en ces termes du nouvel instrument : « Le jeudi 30 avril (1609), ayant passé sur le Pont Marchand, je me suis arrêté chez un lunettier qui montrait à plusieurs personnes des lunettes d'une nouvelle invention et usage. Ces lunettes sont composées d'un tuyau long d'environ un pied; à chaque bout il y a un verre, mais différent l'un de l'autre. Elles servent pour voir distinctement les objets éloignés que l'on ne voit

que très confusément. On approche cette lunette d'un œil et on ferme l'autre, et regardant l'objet qu'on veut reconnaître, il paraît s'approcher et on le voit distinctement, de sorte que l'on reconnaît une personne à deux lieues de distance. On m'a dit que l'on en devait l'invention à un lunettier de Middlebourg en Zélande, et que



LA VEVE

*Par moy l'œil aperçoit avec ravissement
Le bel émail des fleurs, hors de la terre esclôsés
Et le Roy des Oiseaux contemple fixement
L'Astre qui fait tout voir, et qui voit toutes choses.*

l'année dernière, il en avait fait présent de deux au prince Maurice, avec lesquelles on voyait clairement les objets éloignés de trois à quatre lieues. Ce prince les envoya au Conseil des Provinces-Unies qui, en récompense, donna à l'inventeur 300 écus, à la condition qu'il n'apprendrait à personne la manière d'en faire de semblables. »

Vers la même époque, un orfèvre de Bruxelles, Older Seigne, mettait en vente

des lunettes d'approche courtes, nommées « lunettes de Hollande » parce que, jusqu'en 1622, les Hollandais furent les seuls à les fabriquer.

Certaines gravures de Le Pautre, de Montcornet, d'Abraham Bosse nous fournissent sur ce point des indications précises, et nous disent tout le plaisir qu'on éprouvait alors à essayer le nouvel instrument.

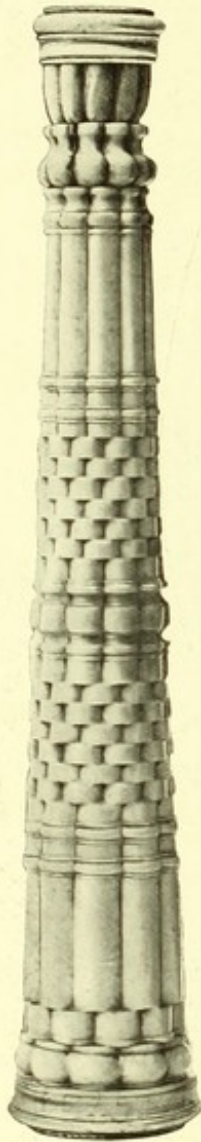


Fig. 1
LUNETTE D'APPROCHE
EN IVOIRE
Époque Louis XIV

La lunette d'approche (*fig. 1*) commençait à se vulgariser.

Cependant il ne semble pas que l'usage de la longue-vue ait été très répandu dans la société mondaine vers 1675, à en juger, du moins, par l'étonnement qu'un de ces instruments causa à M^{me} de Sévigné, comme en témoigne cette lettre bien connue à sa fille M^{me} de Grignan :

« A propos, vous ai-je parlé d'une lunette admirable, qui faisait notre amusement dans le bateau? C'est un chef-d'œuvre, elle est encore plus parfaite que celle que l'abbé nous a laissée à Grignan. Cette lunette rapproche fort bien les objets de trois lieues; que ne les rapproche-t-elle de deux cents! Vous pouvez penser l'usage que nous en faisons sur ces bords de la Loire, mais voici ce que j'en fais ici. Vous savez que par l'autre bout elle éloigne, et je la tourne sur M^{lle} du Plessis, et je la trouve tout d'un coup à deux lieues de moi... Quand on se trouve bien oppressé de mauvaise compagnie, il n'y a qu'à faire venir sa lunette et la tourner du côté qui éloigne. Demandez à Montgobert si elle n'aurait pas ri; voilà un beau sujet pour dire des sottises. Si vous avez Corbinelli, je vous recommande la lunette. »

C'est à propos de cette même lunette que Chrysale dit à Philaminte :

Vous devriez brûler tout ce meuble inutile
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette qui fait peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune.
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous (1).

(1) *Les Femmes savantes*, acte II, scène 7.



LE MARCHAND DE LUNETTES

*Dédié à S. A. S.
Le Duc de Chartres*

*Par le sieur de Laffont, Opticien
rue St. Louis Colonne.*



*Monseigneur
Prince du Sang*

*Le Sieur des Dombes, opticien,
Chaussée de Valenciennes.*

(D'après un tableau de LEFRONCE)

(Peint en 1773)

L'art de l'optique a fait son chemin. La lunette d'approche, parmi tant d'autres formes, a pris celle de la lorgnette.



Fables de Florian

Illustration de Grandville

Dans la fable « Le Chat et la Lunette », le bon poète Florian nous montre le chat qui avait rencontré :

..... un petit tuyau noir
 Garni par ses deux bouts de deux glaces bien nettes :
 C'était une de ces lunettes
 Faites pour l'Opéra, que, par hasard un soir
 Le maître avait perdue en ce lieu solitaire.

Mais notre chat poursuivant un lapin et poursuivi lui-même par un garde, emploie sa lorgnette de telle façon que :

Toujours le gros bout lui montre loin le garde
 Et le petit tout près lui fait voir le lapin.

Croyant avoir le temps, il va manger la bête:
 Le garde est à vingt pas qui vous l'ajuste au front,
 Lui met deux balles dans la tête
 Et de sa peau fait un manchon.

Et Florian conclut :

Chacun de nous a sa lunette
 Qu'il retourne suivant l'objet.
 On voit là-bas ce qui déplaît,
 On voit ici ce qu'on souhaite (1).

Lunette, lorgnette.... voilà la parenté établie.

N'avions-nous pas raison de dire que notre modeste lorgnette avait des origines anciennes et un illustre passé?



(1) Florian. *Fables*, livre I, fable 16.



LE DÉJEUNÉ

d'après un « pastel en gravure » de BONNET

(1769)



LA LORGNETTE AU XVIII^E SIÈCLE

SON ROLE AU THÉÂTRE

EN raison de l'importance du rôle joué par la lorgnette dans les représentations dramatiques du dix-huitième siècle, on nous permettra d'employer, au début de cette partie de notre étude, une expression purement théâtrale et d'écrire : la scène se passe à la Comédie-Française. Le spectacle a lieu dans la première moitié du dix-huitième siècle, rue Neuve-des-Fossés-Monsieur-le-Prince (aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie), dans la salle en forme de demi-ellipse que François d'Orbay a construite en 1689 aux frais des comédiens eux-mêmes.

Il y a là : « trois étages de loges et dix-neuf loges à chaque étage, toutes de huit places, y compris celle du roi et celle de la reine, placées au premier étage, à gauche et à droite de l'acteur. Les loges royales, arrondies du devant et dominant l'orchestre comme nos avant-scènes actuelles, séparent les loges de la salle des loges d'avant-scène, appelées balcons ; » puis au rez-de-chaussée : « l'orchestre, étroit et garni de bancs, enclavant l'orchestre des musiciens ; le parterre desservi par un escalier isolé, où l'on entre avec cannes et épées et où l'on reste debout

avec faculté d'aller se chauffer aux deux grands poêles placés à droite et à gauche; enfin l'amphithéâtre, qui va montant jusqu'au rebord des premières loges de



Fig. 2

LORGNETTE EN IVOIRE SCULPTÉ ET AJOURÉ
Époque Louis XVI

face » (1). « A cet amphithéâtre s'assemble toute la racaille », tandis que l'aristocratie prend place « dans les premières loges, ou au parterre, mais rarement aux secondes loges qui sont destinées aux bourgeois » (2).

Enfin, au grand désespoir des auteurs et des acteurs, comme des spectateurs attentifs, certains hommes de qualité, bruyants et pleins de morgue, s'installent, étendus plutôt qu'assis, avec un sans-gêne qu'il est de bon ton d'affecter, sur des banquettes qui, placées en pleine scène, réduisent celle-ci de plus de la moitié et entravent le jeu des comédiens. Plus d'un de ces petits-maitres impertinents, comme « l'homme aux grands canons » du récit d'Éraste (3), entre brusquement,

En criant : Holà ! Ho ! un siège promptement
Et de son grand fracas surprenant l'assemblée

trouble la pièce « dans le plus bel endroit »; puis, quand les acteurs veulent continuer leurs rôles, pour s'asseoir « fait nouveau fracas »

Et traversant encor le théâtre à grands pas

plante sa chaise « au milieu du devant. »

Et de son large dos morguant les spectatrices

ne se contente pas de cacher les comédiens « aux trois quarts du parterre », mais récite à haute voix les vers de la pièce, s'agite, se démène en tous sens jusqu'au moment où, se retirant, sans attendre la fin du spectacle, il fait, comme les gens du bel air qui

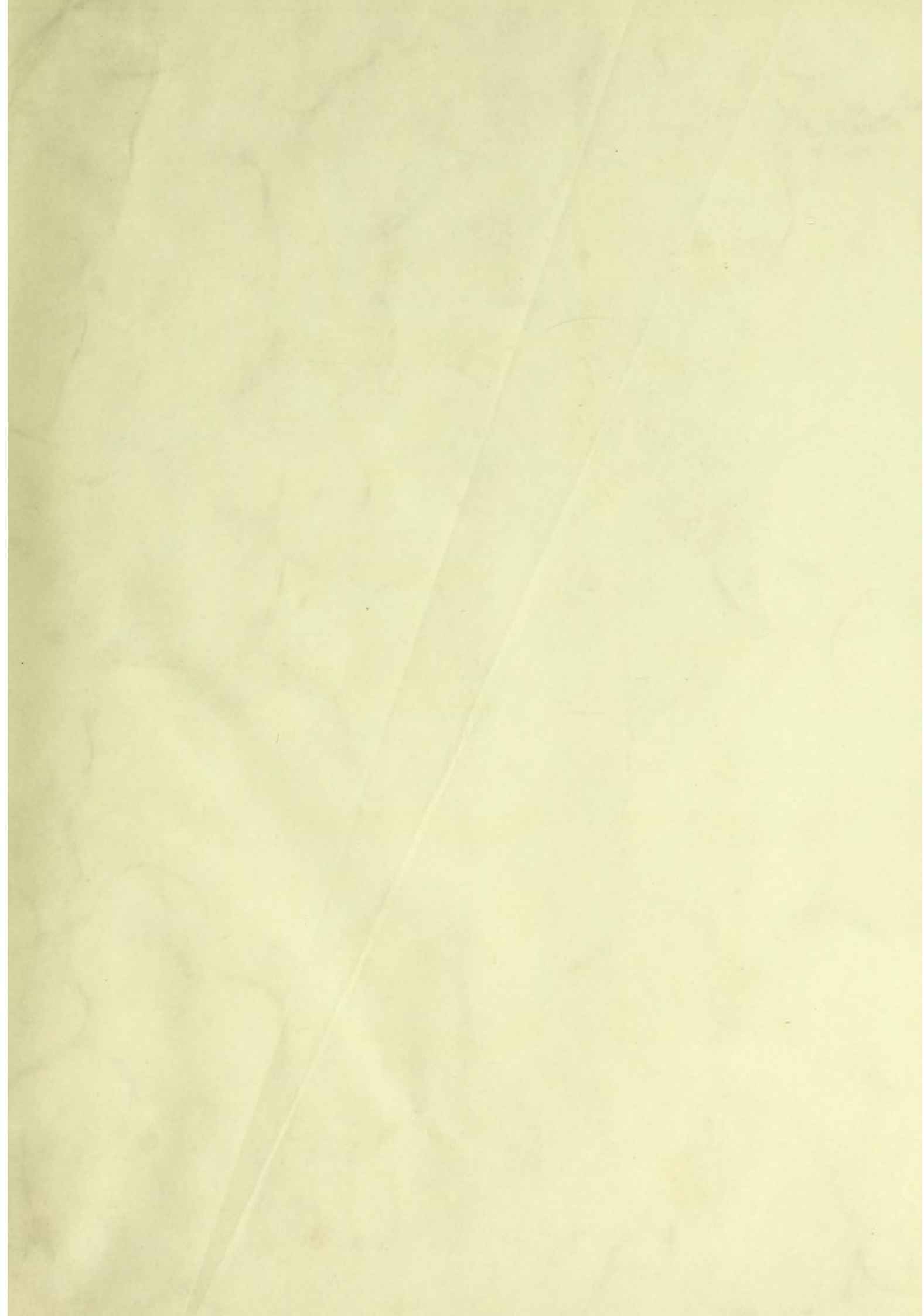
..... pour agir galamment
Se gardent bien surtout d'ouïr le dénouement (4).

(1) Adolphe Jullien. *Les Spectateurs sur le théâtre*, 1875.

(2) J.-G. Neimetz. *Séjour de Paris*, 1727.

(3) Molière. *Les Fâcheux*, acte 1, scène 1.

(4) Molière. *Les Fâcheux*, acte 1, scène 1.





- 1_ÉTUI NECESSAIRE A LORGNETTE Email de Battersea
- 2_DRAGEOIR A LORGNETTE Email de Saxe
- 3_ÉTUI NECESSAIRE A LORGNETTE Email de Saxe
- 4_LORGNETTE AU BALLON Vernis Martin 1785
- 5_LORGNETTE en émail de Saxe
- 6_BOÎTE À LORGNETTE formant Drageoir et Tabatière. Email de Saxe
- 7_LORGNETTE en émail



- 1_ÉTUI NECESSAIRE A LORGNETTE Email de Battersea
- 2_DRAGEOIR A LORGNETTE Email de Saxe
- 3_ÉTUI NECESSAIRE A LORGNETTE Email de Saxe
- 4_LORGNETTE AU BALLON Vernis Martin 1785
- 5_LORGNETTE en émail de Saxe
- 6_BOÎTE A LORGNETTE formant Drageoir et Tabatière. Email de Saxe
- 7_LORGNETTE en émail

Au milieu de ce bruit assourdissant et de ce mouvement perpétuel, l'acteur « manque son entrée, paraît trop tôt ou trop tard, sort du milieu des spectateurs comme un revenant et disparaît de même » (1).

Il n'en peut mais. Il est l'esclave de ces spectateurs dont il faut respecter les excès, parce qu'ils représentent le bon ton et qu'ils ont retenu leurs places à prix d'or.

Et pourtant ces places ne sont rien moins que confortables.

« On n'y voit rien, on n'y entend mot, mais c'est la place la plus chère et, par conséquent, la plus honorable » (2).

Voilà encore des mœurs qui ne sont pas faites pour nous étonner!

S'occupe-t-on beaucoup plus du spectacle dans la salle même? (3) Non, et là, surtout dans les loges et au parterre, ce n'est plus sur le pédantisme encombrant des spectateurs que doit retomber la responsabilité de cette indifférence, mais sur les incessantes manœuvres de la petite lorgnette borgne qui, avec des airs d'innocence et de détachement, prête son concours aux moindres comme aux pires intrigues.

Voici un jeune marquis, vêtu magnifiquement, semillant au possible, qui, du parterre où il a pris place, inspecte au moyen de sa lorgnette le public élégant des loges. Il s'aperçoit qu'une duchesse « qui l'a reconnu, le lorgne après, par bienséance, puis lui fait signe de son éventail, après quoi il y aurait impolitesse à ne pas y aller ». Il se précipite dans l'escalier où « les femmes sont lorgnées, examinées sous le nez par une troupe de jeunes éventés qui assiègent le passage et critiquent toute la terre » (4) et il court présenter ses hommages à la noble dame qui l'a honoré d'un regard.

Ah! cette petite lorgnette! Elle devient la bête noire des écrivains du temps.

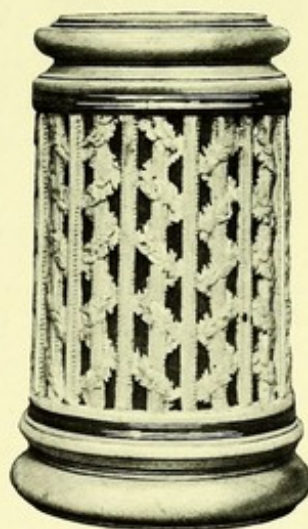


Fig. 3
LORGNETTE EN IVOIRE
Travail de Dieppe. Époque
Louis XVI

(1) Crébillon. *Lettres sur les spectacles*.

(2) Dufresny. *Les Amusements comiques et sérieux*.

(3) Voltaire, après beaucoup d'autres, protesta contre cet abus. Rien n'avait pu le déraciner; il a fallu qu'un grand seigneur, homme de lettres, M. de Lauraguais, offrit de prendre à ses frais toutes les dépenses pour un nouvel aménagement de la salle, en vue de rendre la scène aux seuls acteurs, et de les délivrer de tous ces importuns. Son offre de vingt mille francs à titre d'indemnité fut acceptée et, à partir du 20 avril 1750, à la grande satisfaction de tous, aucun spectateur ne fut plus admis sur la scène.

(4) De la Morlière. *Angola, histoire indienne*, 1731.

C'est à son sujet que Nivelles de la Chaussée gémit :

..... ce n'est plus le bon air
D'avoir de bons yeux, d'y voir clair;
Tout le monde est aveugle et se sert de lorgnettes.

Marivaux s'occupe d'elle dans le *Paysan parvenu*, publié en 1733.

Son héros, un jeune valet de ferme, joli garçon, parvenu, grâce à ses avantages extérieurs, à une situation de rang et de fortune tout à fait extraordinaire, est introduit au théâtre par le comte de Dorsan, qui l'a pris en amitié. Il raconte lui-même ses impressions et ses étonnements :



Fig. 4
LORNETTE EN IVOIRE
ORNÉE DES TROIS MÉDAILLONS
DE HENRI IV, SULLY ET LOUIS XV
Travail de Dieppe. Époque
Louis XVI

« Cinq ou six seigneurs, dit-il, sans avoir écouté ni regardé ce qui s'était passé ou dit, mais après avoir parlé chevaux, chiens, chasse ou filles, se déterminent à se retirer. Mais, avant de partir, ils voulurent avoir une idée du spectacle. Je vis tout à coup braquer de toutes parts un tas de lorgnettes, qui allèrent pénétrer dans chaque loge, pour y découvrir quelles beautés y étaient. Les contempliers, les visages, les ajustements, tout était matière à leur critique. On coulait rapidement sur chaque objet. Cela occasionnait de part et d'autre, ici un salut, là un geste de connaissance, d'amitié ou de familiarité; ensuite tous ces contemplateurs, après s'être repenchés, se communiquaient leurs découvertes. Quoique cette singulière méthode de

regarder et les propos qu'elle produisait me fâchât un peu, par les distractions que tout cela me causait, je ne pus cependant m'empêcher de rire. J'avoue en effet que je ne pouvais concevoir la raison qui donnait un si grand crédit à cet usage, et je me demandais si c'était un reproche ou une galanterie qu'on faisait à la nature. Pour m'éclairer, j'examinai scrupuleusement ces lorgneurs (car les plus jeunes me paraissaient les plus empressés à se servir de ces lorgnettes). Ont-ils la vue faible, me disais-je à moi-même, ou les hommes doivent-ils venir au spectacle avec des lunettes, comme les femmes n'y assistent qu'avec des navettes? Je voyais de tous côtés de beaux yeux dont le nerf me paraissait solide, la prunelle ferme et le cristallin brillant. Bientôt, je ne fus pas longtemps à regretter moi-même de n'avoir pas eu assez l'usage du monde pour m'être muni d'une lorgnette avant d'entrer au

spectacle.... Ce fut alors que je pris la généreuse résolution de consulter M. le comte, car le premier acte qui finissait le rappelait au chauffoir (1), et je devais l'y suivre.

« — Monsieur, lui dis-je, il vous paraîtra étonnant qu'un homme soit assez neuf sur le théâtre pour être surpris de tous ces usages, j'ai été élevé à la campagne et là on se sert bonnement de ce que la nature a donné. Quelquefois nos vieillards ont recours à des yeux postiches pour lire à notre église ou dans la maison, mais pour regarder Pierre ou Jacques, pour parcourir une chambre, je ne les ai jamais vu prendre des lunettes. Les yeux seraient-ils donc plus faibles à la ville qu'à la campagne, et à Paris qu'en province ?

« — Ce que vous dites, mon cher, me répondit-il, est sage et bien pensé, si la mode ne le combattait pas. Il est du bel air de regarder par le secours d'un verre. Je blâme cette méthode, peut-être plus que vous, et cependant je suis contraint de la suivre; mille autres sont de notre sentiment, qui n'osent s'éloigner de cette pratique.

« — Mais cette façon de s'asseoir, lui dis-je, ou plutôt de se coucher, est-elle aussi prescrite par la mode? Est-ce donc cette mode qui fait venir au spectacle pour ne pas s'en occuper? Autant vaudrait rester chez soi.

« — Oui, mon ami, me répond M. Dorsan, il n'appartenait qu'à un provincial ou à un bourgeois de paraître attentif à la comédie. Il est de bel air de ne l'écouter que par distraction. »

Le chevalier de la Morlière, dans son petit roman grivois intitulé : *Angola*, auquel nous avons déjà fait plusieurs emprunts, consacre à la lorgnette les lignes suivantes (2) :

« Le Prince.... *roda* beaucoup dans les coulisses, se montra par la fente du milieu de la toile (3), & enfuite par les deux côtés du balcon, fut aperçu par la Reine, qui le reconnut & le lorgna après *par bienfiance*, enfuite lui fit des mines avec son éventail, auxquelles il répondit de son mieux avec un bouquet qu'il



Fig. 5

LORGNETTE EN IVOIRE
Travail de Dieppe. Époque
Louis XVI

(1) Actuellement le foyer.

(2) Livre I, page 66.

(3) A cette époque, le rideau de la scène, fendu en son milieu, glissait sur une tringle de chaque côté, ainsi qu'on peut le voir dans un dessin de Coypel.

avoit dans la main; mais Almair s'apercevant tout-à-coup qu'il n'avoit point de lorgnette, le lui fit remarquer comme une furieuse *incongruité*. Il n'y avoit rien de si *bourgeois* & de si plat que d'avoir la vue bonne : tous les gens d'une certaine façon *clignotoient* & ne voyoient pas à quatre pas, & fans cela il n'y auroit pas eu moyen d'y tenir, il auroit fallu faluer tout le genre-humain.

« Le Prince au défespoir de cette faute, appella un de ses gens pour lui en apporter une au plutôt; & en attendant, Almair lui montra la façon de s'en servir.....

« Il écoutoit *bourgeoisement* l'Opéra, c'est-à-dire, qu'il y donnoit toute son attention, tandis qu'Almair plus *usagé* que lui, minaudoit, *braquait* sa lorgnette impitoyablement sur toutes les femmes, changeoit à tous momens de posture, étoit couché & non assis sur le balcon, & chantoit à demi-voix ce que l'Acteur chantoit sur le Théâtre.

« Le Prince *défolé* de ce mouvement perpétuel, lui dit, je croyois qu'on venoit au Spectacle pour l'entendre, mais apparemment que ce n'est pas la mode, car vous êtes d'une distraction qui ne vous permet pas sûrement d'en remarquer les beautés ni les défauts. *Fi donc*, vous moquez-vous, reprit Almair, on a sa réputation à garder, & rien n'est si mauffade que d'écouter une pièce, comme le *marchand du coin*, ou comme un Provincial qui débarque; nous autres gens d'une certaine façon, nous sommes censés tout sçavoir : on vient ici pour voir les femmes, pour en être vûs; on entend tout au plus deux ou trois morceaux consacrés par la mode, & à la fin on loue à l'excès ou l'on blâme hardiment toute la pièce. »

C'est maintenant Mercier qui, dans son *Tableau de Paris* (1), ne se montre pas non plus très ami de la lorgnette :

« Paris est plein de ces lorgneurs impitoyables qui se plantent devant vous et fixent sur votre personne des yeux immobiles et assurés. Cette coutume ne passe plus pour indécente à force d'être commune. Les femmes ne s'en offensent pas, pourvu que cela arrive au spectacle et aux promenades. Mais si l'on s'avisait de les regarder ainsi dans un cercle, le lorgneur serait taxé d'insolence et traité comme un impoli. » Sa critique se fait plus acerbe encore au chapitre des Lorgnettes : « Il y a des grimaces de mode, de là les lorgnettes encadrées dans le chapeau, dans l'éventail et qu'on braque à tout propos. D'excellents yeux

(1) Mercier, *Tableau de Paris*. Les lorgneurs, 1783.



1. LORGNETTE en porcelaine de Sèvres, pâte tendre. 1753-1760.
 2. 5. LORGNETTES en émail de Saxe
 3. LORGNETTE ayant appartenu à l'Impératrice Joséphine. Sèvres imitation de Wegwood.
 4. LORGNETTE de Jalousie. émail de Saxe.
 6. LORGNETTE en émail.
 7. LORGNETTE en porcelaine de Sèvres, pâte tendre. ép. de la Pompadour.



1. LORGNETTE en porcelaine de Sevres, pâte tendre, 1753-1760.
 2. 5. LORGNETTES en émail de Saxe
 3. LORGNETTE ayant appartenu à l'Impératrice Joséphine, Sevres imitation de Wegwood.
 4. LORGNETTE de Jalousie, émail de Saxe.
 6. LORGNETTE en émail.
 7. LORGNETTE en porcelaine de Sevres, pâte tendre, ep. de la Pompadour.

dissimulent leur perfection pour user d'un instrument inutile et qui n'annonce le plus souvent que l'affectation. N'en est-ce pas une que celle qui met dans la main de la beauté ce verre qui intercepte le rayon du miroir de l'âme, du foyer de l'amour, et qui lui enlève ce trait si délicat, si tendre, que l'art et le caprice gâtent et défigurent ?

« Que devient l'expression de cet organe éloquent, lorsqu'on ne peut l'apercevoir qu'à travers un cristal qui le fatigue ? Tandis que la lorgnette est dans la main de la hauteur et du dédain, la coquetterie donne aux yeux de nos jolies femmes des mouvements presque convulsifs qui déparent les plus beaux visages.

« La manie de lorgner fait grand tort à de très beaux yeux, et les femmes, quelle que soit la faiblesse de leur vue, devraient plutôt renoncer à voir l'objet lointain, que de défigurer ainsi le trait du regard pour ceux qui les environnent. »

Camille Desmoulins lui-même, dans un grand élan de passion à l'adresse de M^{me} Duplessis, partage, momentanément du moins, l'avis de Mercier sur l'inutilité de la lorgnette ; le 10 juillet 1784, il écrit :

Heureux qui peut de plus près admirer ;
 Qui sans lorgnette vous contemple !
 A ce bonheur pourquoi ne pourrais-je aspirer ?
 Ferme-t-on la porte d'un temple ?

Quand l'objet aimé se trouve à la portée du regard de l'amant, plus n'est besoin, en effet, des offices de la lorgnette pour contempler à loisir ses traits séducteurs. Cet abandon est joliment exprimé dans la charmante gravure de Moreau le Jeune, de *l'Histoire du Costume*, de Rétif de la Bretonne, qui nous montre un soir, à l'Opéra, deux jeunes gens à la mode, deux *agréables*, dans une « petite loge » discrète. Ce doit être un entr'acte, car les petits-maitres, le dos à moitié tourné à la salle, le bras sur l'appui de velours, laissant inactive la lorgnette dans leur main, examinent avec un plaisir évident, en fins connaisseurs, la jeune et gracieuse danseuse, toute pomponnée dans son galant costume de ballet, que leur présente une vieille à mine équivoque.

La Morlière reproche à la lorgnette de se prêter aux gestes mièvres de ces élégants prétentieux « qui sans cesse tournent, se dandinent, secouent la poudre de

leurs cheveux, regardent l'heure à leurs deux montres, jouent avec leurs bagues, leurs lorgnettes et leurs tabatières! (1) »

De la Chaussée (2) cite cet adolescent

Qui sort de la coulisse armé de sa lorgnette.

Le portrait en sera par lui bientôt tracé :

Ce n'est qu'un jeune sot qui voudrait être un fat!

Mercier (3) nous explique aussi le rôle joué par la lorgnette dans la main d'un petit-maitre :

« Il faut, quand on est femme, avoir dans une petite loge son épagueul, son coussin, sa chaufferette, mais surtout son petit fat à lorgnette, qui vous instruit de tout ce qui entre et de tout ce qui sort et qui vous nomme les acteurs. Cependant la dame a dans son éventail une petite ouverture où est enchâssé un verre, de sorte qu'elle voit sans être vue. »

Demoustier fait le portrait de cet abbé

Lisant dans Sapho son bréviaire
Le dos voûté, le teint plombé
Lorgnant par devant, par derrière,
Complaisant, doux, mignard, poli,
Persiflant, grasseyant, rempli
D'amour, d'ambre et de suffisance.

Dans les *Chiffons ou Mélanges de raison et de folie* (4), M^{lle} Javotte, ravaudeuse, raille les petits-maitres et leur dit : « Quand vous serez en cornettes, vous serez dispensés de vous découvrir et par conséquent de vous enrhummer par politesse. Vous aurez l'usage libre de vos deux mains, qui ont assez d'exercice avec vos badines, vos lorgnettes, vos tabatières et vos breloques. »

(1) De la Morlière. *Angola*, 1731.

(2) De la Chaussée. *Amour pour amour*, comédie datant de 1742.

(3) Mercier : La petite loge. *Tableau de Paris*, 1783.

(4) Les *Chiffons ou Mélanges de raison et de folie*, par M^{lle} Javotte, ravaudeuse, dédiés au cousin Jacques en 1786. L'exemplaire de cet ouvrage que nous avons consulté provenait de la collection des de Goncourt et portait cette note manuscrite de Jules de Goncourt : « Petit livre rare, des plus curieux pour l'histoire du chiffon. »

L'emploi excessif qu'on fait de la lorgnette offusque la noble dame du Bocage, qui s'écrie :

« J'entrai dans ma loge. A peine fus-je assise que j'aperçus vingt lunettes braquées contre moi ; j'avais bien vu, quelques fois, lorgner à l'Opéra ou à la

la Lunetière

P... 177



Tirée des *Contemporaines*, de Rétif de la Bretonne. Gravure de Binet

Comédie ; mais ce n'était pas avec cette effronterie-là. On se servait d'un éventail ou d'un chapeau pour n'être point aperçu ; mais, dans cette occasion, on ne daigna pas prendre le moindre ménagement (1). »

Parmi ces effrontés se reconnaît « ce grand homme mal fait qui, portant une grosse lorgnette, semble insulter tous ceux qu'il regarde » (2).

(1) Lettre sur les spectacles et surtout sur l'Opéra-Comique, par M^{me} X... (Anne-Marie Lepage, dame du Bocage, d'après Barbier ; 1745.)

(2) *Le Colporteur*, ouvrage piquant sur les mœurs à l'époque de Louis XV, par Chevrier, 1753.

« Dieu vous conserve vos deux yeux, qui ont été tant lorgneurs et tant lorgnés », écrit Voltaire le 18 février 1771, au duc de Richelieu, maréchal de France.

La lorgnette servait alors, si on peut ainsi dire, à toutes les sauces. A un dîner offert en 1784, au petit Trianon, par Marie-Antoinette au roi de Suède Gustave III, le menu portait : Côtelettes de veau en lorgnettes, aux concombres farcis.

Nous voici arrivés aux heures tragiques de la Révolution. Plus de plaisirs mondains ! Le spectacle se donne maintenant place Louis XV (actuellement place de la Concorde). La lorgnette passe de la salle de théâtre à la place publique. Elle sert à mieux voir la dernière expression qui crispe le visage du supplicié, à saisir les dernières convulsions de la tête qui va tomber.

Il nous en coûte de terminer par un aussi lugubre souvenir ce coup d'œil jeté sur le rôle de la lorgnette au dix-huitième siècle — mais c'est l'Histoire !



JEUNE DAME AU THÉÂTRE
Émail Louis XVI



De Jero del.

Gravé par Duhamel

LA LORGNETTE AU XVIII^E SIECLE

SA FORME — SON DÉCOR

LE dix-septième siècle n'avait connu que les « lunettes de Hollande » et les petites « Galilée » qui en réalité étaient des lunettes d'approche de dimensions réduites; puis le « lanstier » que Furetière décrit ainsi dans son Dictionnaire (1725) : « Espèce de lunette qui consiste en un simple verre, enchâssé dans un cercle de corne ou de matière précieuse, avec une petite queue qui sert à la tenir. A la faveur de cette lorgnette qu'on tient contre un œil en fermant l'autre, on lorgne tout ce qui se passe, on observe sans faire semblant de rien ».

Ce n'est donc guère que vers la seconde partie du dix-huitième siècle que la lunette d'approche, en devenant d'un usage plus fréquent, se transforme et devient ce qu'on est convenu d'appeler depuis « lorgnette ».

On en fait un instrument plus petit que la lunette d'approche, d'un maniement plus facile et que l'on peut faire manœuvrer d'une seule main; en même temps, la combinaison de ses verres se simplifie, leur nombre diminue dans deux tubes s'emboîtant l'un dans l'autre. Deux verres, l'un concave appelé oculaire, parce qu'il s'applique à l'œil, l'autre convexe tourné vers l'objet à examiner et nommé pour cette raison objectif, terminent les deux extrémités.

Tout d'abord « grosse comme le petit doigt » (1), elle devient un vrai

(1) Dictionnaire de Trévoux, 1732.

joujou dans des mains délicates, couvertes de bagues, celles des hommes à moitié cachées sous la manchette de fine dentelle, celles des femmes qui ne laissent passer sous la coquette mitaine que le bout des ongles roses.



Fig. 6
LORNETTE
EN POMPONNE
Vers 1725

Ces menues lorgnettes, l'une (*fig. 6*) en pomponne, ornée de ciselures, l'autre (*fig. 7*) en fer découpé sur fond d'or, sont reproduites ici.

L'ingénieur Thomin, « opticien de la Reine », fait de la lorgnette d'Opéra la description suivante, dans son *Traité d'optique* (1749) :

« La lunette d'approche à deux verres, qu'on appelle encore lunette d'Opéra ou de Spectacle, est composée de tuyaux qui entrent l'un dans l'autre, et aux extrémités desquels sont placés les deux verres. Le tuyau de l'oculaire doit être assez long pour pouvoir être tiré ou poussé selon la longueur de l'oculaire, autrement dit courte-vue.

« Il est encore, dit Thomin, une autre sorte de lunette d'Opéra qu'on nomme lunette de jalousie (*fig. 8*), qui a les mêmes proportions que la première; mais dont la différence consiste en un miroir étamé, posé obliquement dans le tube percé d'un jour ovale sur le côté. Il suffit de présenter cette ouverture dans le sens où l'on désire aller à la découverte et la curiosité est aussitôt satisfaite. Son utilité se borne à nous faire voir, d'une manière qui échappe aux autres, une personne que l'on ne semble pas fixer. On aurait pu nommer cette lorgnette, lunette de bienséance, puisqu'il n'y a rien qui y soit plus contraire que de prendre une lunette ordinaire d'Opéra pour regarder quelqu'un en face. »

La fabrication de cette lorgnette est une spécialité que signalent les opticiens dans la nomenclature des objets qu'ils offrent au public. Tel celui-ci qui prend pour enseigne « Au Microscope. Quai des Augustins, Letellier, Ingénieur en optique et marchand miroitier, fait télescopes, lunettes, microscopes, lunettes à nez, de jalousie et d'Opéra. Tient cristaux de montres et tout ouvrage d'optique. »

La lorgnette ici reproduite (*planche 2, fig. 1*) est en émail de Saxe à décor de paysages et montée sur or. Son oculaire n'a pas de verre, sa glace inclinée permet d'observer sournoisement de côté « sans en avoir l'air » en



Fig. 7
LORNETTE EN
FER GRAVÉ A
LA POINTE SUR
FOND DORÉ
Époque
Louis XVI

paraissant regarder devant soi. A son extrémité, le couvercle, doublé d'une glace, se referme sur une petite boîte à mouches ou à pastilles.

Les artistes orfèvres, peintres, émailleurs, ivoiriers s'emparent de la lorgnette, l'habillent de matières précieuses, la décorent, en font de véritables œuvres d'art. Tantôt elles sont en or ou en argent ciselé, en émail encerclé de pierres fines, tantôt en porcelaine ou en émail de Saxe, en vernis Martin ou encore en galuchat; d'autres sont en écaille ou en ivoire sculpté, ajourées ou posées d'or (*fig. 2, 3, 4, 5, 8, puis planches 2 et 4*). De jolis écrins en peau de requin, en bois précieux ou en cuir très fin, cerclés d'argent, contiennent ces riches bibelots.

Quelques descriptions de ces lorgnettes sont intéressantes à relever dans le livre de vente du fameux Lazare Devaux, qui fut à son époque le premier marchand de curiosités ayant la faveur des amateurs éclairés et des personnages de marque; il était également monteur en bronze, et comme tel, fournisseur attitré du Roi, de M^{me} de Pompadour et de toute la cour.

Le 22 décembre 1756, il vend à M^{me} de Pompadour « une lorgnette de Vincennes garnie d'or. Prix 180 livres (1) ».

Même date : à M. le comte de Lutzelbourg : « une lorgnette de Vincennes à guirlandes, garnie en or, avec l'étui. Au retour de l'or d'une autre, 132 livres ».

En décembre 1757, à M^{me} la duchesse de Mazarin, « un déjeuner de Vincennes, 72 livres; une lorgnette garnie d'or, 312 livres ».

Des lorgnettes en or émaillé gris et bleu sont payées l'une 900, l'autre 432 livres (*Mercur de France*, Décembre 1775).

Voilà des documents précis. Nous savons de même, par les archives des Affaires étrangères, que le 9 juillet 1742, le Roi fit offrir à l'ambassadeur de la Porte, une bague de diamants, des tapis, des tabatières, un couvert d'or dans un étui de roussette et une lorgnette d'Opéra, le tout pour le prix de 18.917 francs.

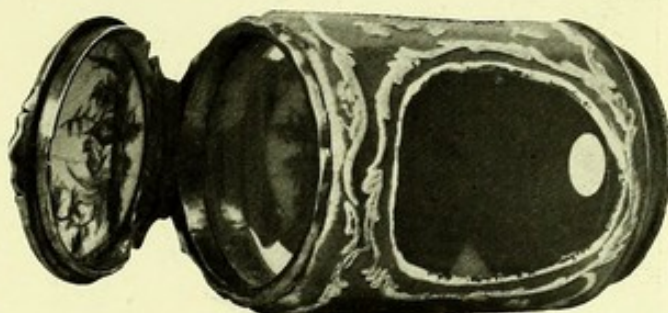


Fig. 8

LORGNETTE DE JALOUSIE, ÉMAIL DE SAXE
Époque Louis XV

(1) La fragilité de la porcelaine explique la rareté des lorgnettes en porcelaine de Saxe, de Vincennes, de Sèvres parvenues jusqu'à nous.

En 1790, le Roi fit offrir au Grand-Vizir une lunette anglaise de 540 livres, et une autre du même prix à Reiss Effendi.

A la date du 10 janvier 1791, une affiche annonce que parmi les objets de valeur, diamants, et bijoux de toutes sortes, volés à M^{me} du Barry, en son château



FRAGMENT D'UN ÉCRAN REPRÉSENTANT LES CINQ SENS
Époque Louis XV

de Louveciennes, se trouvent « deux lorgnettes, l'une émaillée en bleu, l'autre en rouge avec le portrait du feu roi, toutes deux montées en or ».

Une collection privée de Londres contient une lorgnette émaillée, que l'on dit avoir appartenu à M^{me} de Pompadour. Elle est ornée d'un sujet peint par Boucher et représentant Vénus.

Parmi les plus riches lorgnettes de cette époque, il faut mentionner celle, de style Louis XVI, qui parut à la vente du duc Hamilton. Elle est en jaspé recouvert d'ornements ondulés en or du plus fin travail.

La collection Wallace, à Londres, possède également deux spécimens intéressants datant du règne de Louis XVI : l'une de ces lorgnettes est en or, l'autre en émail bleu et blanc.

L'éventail porte alors « en son milieu une petite ouverture garnie de mica, de verre, d'un treillis d'or ou de tulle, permettant de voir sans être vu. Ces petites ouvertures s'appellent des lorgnettes (1) ».

(1) Dictionnaire de Trévoux.

Ces accessoires de la coquetterie féminine sont, s'il faut en croire Ménage, chers aux prudes; son recueil de bons mots, intitulé *Ménagiana*, paru en 1715, contient cette définition :

« Les éventails à jour que les femmes prennent quand elles vont à la porte Saint-Bernard pour respirer le frais sur le bord de la rivière, et par

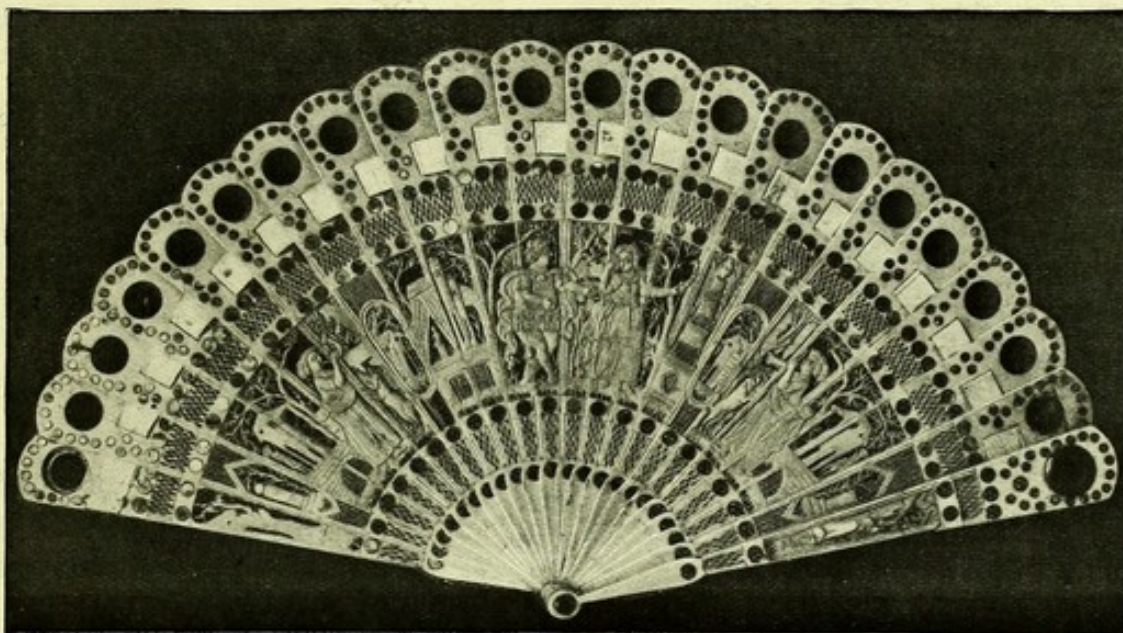


Fig. 9

ÉVENTAIL A LORGNETTE

Fin du XVIII^e siècle

occasion pour voir les baigneurs, s'appellent des lorgnettes ». On aurait pu aussi bien les appeler des fausses-pudeurs.

Voilà pour prudes coquettes
Des éventails à lorgnettes.
Des lanternes pour les jaloux,
Pour les Argus, des lunettes.

dit dans un couplet, en 1758, M^{me} Javart, l'actrice si aimée du maréchal de Saxe (1).

A travers ces petites fenêtres grillées, l'œil apparaissait comme celui d'une captive au regard malicieux. Ces éventails étaient des plus précieux : citons celui de la collection de M^{me} Jubinal, en ivoire découpé à jour avec appliques de gélatine imitant le mica et brillant à la lumière.

(1) *La Soirée des Boulevards*.

Un autre encore à monture de nacre appartient à la collection Doistau. M^{lle} Paule Bayle, l'érudite conférencière, possède un de ces éventails de



Fig. 10

BÉQUILLE DE CANNE A LORNETTE EN POMPONNE
Époque Louis XV

la fin du dix-huitième siècle, à lucarnes ajourées d'un fin réseau de tulle.

Sous le règne de Louis XVI, on imagine un nouveau dispositif de la lorgnette qui se place dans l'éventail. Chaque brin de l'éventail est percé dans le

haut d'une petite ouverture ronde qui, une fois les feuilles repliées sur elles-mêmes, forme une sorte de tube à l'extrémité duquel deux verres sertis dans les deux panaches font office de lorgnette (fig. 9).

Marie-Antoinette s'inspira de cette invention pour faire accepter un cadeau à la grande-duchesse Nathalie de Hesse-Darmstadt, femme de Paul I^{er}, futur empereur de Russie. Le 23 mai 1782, au cours d'une brillante réception de gala au théâtre du château de Versailles, la Reine ayant abandonné la scène, où elle se plaît si souvent à jouer elle-même la comédie, fait les honneurs de la salle à ses nobles hôtes. Or, sachant la Grande-Duchesse légèrement myope, elle s'est préoccupée de remédier de façon discrète à cet inconvénient. A cet effet, elle a fait dissimuler une petite lorgnette dans la monture d'un éventail enrichi de diamants et du meilleur goût, puis au moment où la Grande-Duchesse prend place auprès d'elle, elle le lui offre en lui disant : « Je sais que vous avez, comme moi, la vue basse, laissez-moi mettre à votre disposition ce petit objet, que je vous prie de garder en souvenir de moi ». Et la Grande-Duchesse,

très touchée de cette délicate attention, accepte le magnifique éventail offert avec tant de grâce. Il était l'œuvre de Chevalier, le fameux éventailiste de la rue Dauphine.



Fig. 11

BÉQUILLE DE CANNE A LORNETTE
EN BRONZE DORÉ, AVEC MIROIR,
SIFLET ET SIX BOITIERS
(Collection du grand duc Alexis)



L'étui-nécessaire contenant la lorgnette remonte au règne de Louis XV. Cet étui cylindrique forme un nécessaire complet, dont le centre est traversé par un tube vide garni à chaque extrémité d'un verre optique. Lorsque la lorgnette n'est pas utilisée les verres sont voilés par une petite targe. Autour de ce tube se groupent : ciseaux, poinçon, petite aune, couteau, crayon, etc. (1). Toute élégante porte ce petit bibelot avec le flacon de sels, la cassolette à parfums, la boîte à mouches et la bonbonnière.



Fig. 12
BOITE-NÉCESSAIRE A LORGNETTE EN AGATE ET OR
Époque Louis XV
(Collection Polovtsoff)

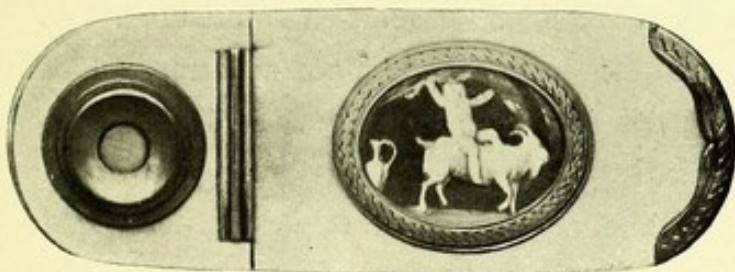


Fig. 13
BOITE A CURE-DENTS AVEC LORGNETTE

On pourrait s'étonner de voir la lorgnette de spectacle, voisiner dans le même étui avec l'outillage des travaux féminins; mais des auteurs du dix-huitième siècle, comme Marivaux, expliquent que « partout, même au théâtre, les femmes travaillent à leur ouvrage, ce qui remplit à leurs yeux le double but de ne pas paraître inactives et de développer leur grâce. » Ces ouvrages tiennent d'ailleurs une grande place dans leurs préoccupations de plaire. On conçoit, dès lors, qu'elles aient besoin d'avoir réunis dans le même étui, qu'elles emportent au théâtre, leurs menus outils de travail et leur lorgnette (2).

(1) C'est un opticien anglais, nommé Ribright, et dont nous avons pu suivre la trace commerciale de 1752 à 1796, qui eut le premier l'idée d'introduire ainsi la lorgnette au centre d'un nécessaire.

(2) Ces menus travaux féminins au dix-huitième siècle sont affaire de mode. Le 29 mai 1718, la duchesse d'Orléans signale un ouvrage qui fait fureur. Elle écrit à ce sujet : « Je fus hier aux Carmélites pour remercier les bonnes sœurs, car elles m'avaient envoyé de leur ouvrage et comme la mode est à présent de faire des nœuds,

Sur un de ces étuis-nécessaires à lorgnette, on peut lire cette galante et tendre inscription : « La vue de l'être aimé me remplit de bien-être » (1).

La lorgnette trouve aussi le moyen de se dissimuler, pour les femmes, dans le drageoir en émail ou en porcelaine de Saxe; pour les hommes, entre les deux parties de la boîte élégante dans laquelle, d'un côté, ils prennent la pincée de tabac d'Espagne et, de l'autre, offrent galamment aux dames le bonbon à l'ambre ou à la bergamote (*planche 2*).

On l'introduit encore dans les béquilles, d'or, de Saxe ou d'écaille, qui servent de poignées aux gros jongs alors à la mode. A ces cannes de rotin, « on fait des poignées qui, ayant aux deux bouts des verres, l'un oculaire et l'autre objectif, servent de lunettes d'approche, avec lesquelles on lorgne les objets peu éloignés (2) (*fig. 10*).

La lorgnette dissimulée dans cette béquille est fermée par une petite targette protégeant chaque verre. La longueur de la canne est calculée de telle façon que son propriétaire, étant assis, puisse avoir sa lorgnette à la hauteur de son œil.

Un certain Auxerre nous apprend qu'il « fait et vend toutes sortes de cannes d'Angleterre avec des béquilles à lunettes ».

Le grand-duc Alexis de Russie possédait, dans sa collection de cannes anciennes, un de ces jongs surmonté d'une lourde béquille en bronze doré. Cette béquille (*fig. 11*) compliquée et mystérieusement machinée ne comprend pas moins de six cachettes avec couvercles fermant hermétiquement. Un long bec recourbé forme sifflet; le couvercle supérieur est doublé d'une glace et une lorgnette traverse le tout. Cette canne a-t-elle appartenu à quelque grande dame? Ou plutôt, comme son poids l'indique, ne serait-ce pas la canne d'un

elles m'ont offert un sac à nœuds. Dites-moi, ma chère Louise, si vous en faites aussi, M^{me} d'Orléans ne fait autre chose le jour, la nuit, à la Comédie, partout ».

Le nœud, nous apprend Henri Havard dans son Dictionnaire, était un ouvrage d'aiguille analogue au filet.

D'autres travaux peu absorbants se succèdent durant le dix-huitième siècle. M^{me} de Genlis nous parle de la « Frivolité », petite dentelle en forme de 8 qui se fait à l'aide des doigts et d'une mignonne navette. Elle nous dit dans ses Mémoires : « La frivolité ne servait à rien; mais c'était une espèce d'emblème qui exprimait l'aversion que toute femme doit avoir pour l'oisiveté; on allongeait le doigt, on le faisait crochu tout en restant étendu. On tenait la navette partout : à la Comédie, à la danse pendant les répétitions d'hiver. La danseuse prenait les cœurs en faisant d'un air distrait des nœuds avec sa navette ». De 1792 à 1793, c'est le parfilage qui occupe les doigts. Ce travail consiste à extraire les fils d'or de galons ou de tissus d'or. On utilise ensuite ces fils pour un autre usage; le plus souvent on les vend au poids de l'or.

(1) Cet étui appartient à la collection de M. Bernard Franck.

(2) *Dictionnaire du Commerce*, Édition de 1723.

de ces coureurs qui précédaient autrefois les carrosses, pour leur faire faire place? Ou bien encore celle d'un piéton chargé, dans ces temps où la poste n'existait pas, de porter les lettres à destination? Rien ne vient confirmer l'une ou l'autre de ces suppositions; mais l'objet, malgré son poids, n'en est pas moins très curieux par tout l'attirail qu'il contient.

L'invention des frères Montgolfier n'est pas sans influence sur la lorgnette. L'image de la mongolfière s'envolant loin de la terre sert parfois de motif au décor de la lorgnette, comme c'est le cas pour le charmant spécimen en vernis Martin reproduit dans cet ouvrage et datant de 1783.

Watteau fils nous montre une jolie curieuse, mise à la dernière mode, suivant de sa lorgnette avec un réel intérêt l'élue de son cœur planant au-dessus d'elle dans une périlleuse nacelle.

En 1785, Grimod de la Reynière, cet original et étrange amoureux de la table, à qui l'on doit plusieurs traités de gastronomie, imagine d'écrire un livre satirique qu'il intitule : « *La Lorgnette philosophique* ». Ce titre, dit l'auteur dans sa préface, prêterait beaucoup à la critique et c'est déjà quelque chose. « Il serait donc inutile de dissimuler à l'honorable lecteur que nous avons seulement prétendu décorer notre livre d'un titre nouveau sans trop nous embarrasser du reste. Que ce titre soit bizarre, impertinent ou ridicule, ce n'est pas notre affaire; il suffit qu'il donne envie de lire l'ouvrage. »

Il faut croire à son goût pour la lorgnette, car il ne manque pas de la faire figurer dans son ex-libris (*fig. 15*) que nous explique ainsi Poulet-Malassis :

« Sous son blason sommé de la couronne de comte, à laquelle une toque



Dessin de Watteau Fils

Fig. 14

d'avocat sert de cimier-falot, sont jetés pêle-mêle des livres, une coupe, un masque, une marotte (emblème de ses folies). A droite, une énorme lorgnette est posée sur une colonne à chapiteau corinthien. A gauche, une branche de laurier s'enroule à un bâton que surmonte le bonnet de la Liberté. Cette composition dit la profession du personnage, avocat au parlement, ses goûts littéraires, ses habitudes de folie et d'indépendance endiablée, et surtout ses excentricités. »

Par ces quelques spécimens de lorgnettes du dix-huitième siècle, on peut voir jusqu'où pouvait aller l'ingéniosité des artistes dans le décor de la lorgnette et combien on y mettait de goût fin et délicat. Aussi sont-elles, maintenant, recherchées des amateurs, et classées parmi les bibelots précieux.



Fig. 15



LA LORGNETTE AU XIX^E SIÈCLE

PARIS respira », dit un auteur contemporain, lorsque, avec la fermeture du Club des sanguinaires Jacobins, parut calmée la folie révolutionnaire qui avait désolé toute la France et surtout sa capitale depuis 1789. « Alors ce fut une véritable explosion de joie. On oublia tout ce qu'on avait souffert..... Paris n'était ni régénéré, ni converti. Il y avait des regrets plutôt que des remords. Ce qu'il regrettait, c'était l'élégance, le plaisir..... Paris se montra aussi léger qu'au temps de la Régence..... La grande préoccupation est de danser. Partout s'ouvrent des bals publics..... Il y a du monde dans les restaurants..... Les concerts du théâtre Feydeau ont une vogue incroyable. Trois jours d'avance on fait queue au bureau pour obtenir une place et pouvoir applaudir le chanteur Garat dont le succès va aux étoiles. On s'amuse sans faste, sans prétention, mais avec un entrain extraordinaire » (1). Tel est l'état d'esprit, telles sont les distractions de la société parisienne en l'an III. Mais quelques mois après, en l'an IV, la parodie de la Régence est encore plus complète. « Barras a les Incroyables comme le Régent avait les Roués ». Les salons dorés, ceux de M^{me} de Staël, de M^{me} de Récamier, de M^{me} Tallien et de M^{me} de Beauharnais reçoivent une brillante société. Les femmes, avec une coquetterie extrême, sont bien heureuses que la vogue des

(1) Imbert de Saint-Amand. *La Jeunesse de l'impératrice Joséphine.*

vêtements à l'antique leur permette d'exhiber leurs charmes en un accoutrement d'une sobriété suggestive.

« Partout dans Paris s'organisent des bals de souscription et d'abonnement.... La jeunesse veut vivre, veut réparer le temps perdu, veut chanter, veut rire, veut danser. Il lui faut des fêtes et du bruit, du plaisir et de l'amour. La voilà qui

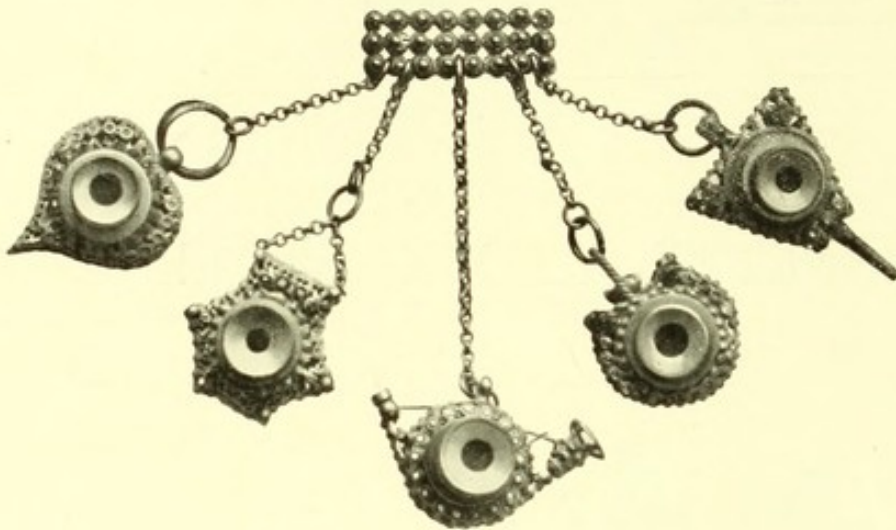


Fig. 16

LORGNETTES-BRELOQUES

XIX^e siècle

s'écrie : « Amusons-nous, amusons-nous ! Qu'on se cotise pour payer les orchestres, pour allumer les lustres... La Chaussée d'Antin, les boulevards sont pleins d'animation ».

Et pour ne pas perdre un seul détail de tous ces divertissements, de toutes ces fêtes, pour se

donner aussi l'occasion de ces gestes précieux que la mode conseille, voici cette société exubérante du Directoire qui s'empare du monocle, du binocle, de la lorgnette, ne se sépare plus de ces accessoires et en abuse à la promenade, au théâtre, au petit Coblenz, à Longchamps. Chaque *Incrovable*, chaque *Merveilleuse* affecte d'avoir la vue mauvaise. La mode a le ridicule de l'ordonner, parce que la femme fait valoir la jolie rondeur de son bras nu en lorgnant et que l'homme peut accentuer dans cette même attitude cet air impertinent qui « *paole d'bonneu!* » est du dernier bon ton. Ainsi à cette époque et pendant les années qui suivront, sous le Consulat, les salons n'ont jamais été plus brillants, les théâtres plus remplis par la foule ; Talma se fait applaudir au Théâtre-Français, Elleviou, Martin et la Dugazon au théâtre Feydeau, les chanteurs italiens dans la salle Olympique ; puis sous l'Empire, à la cour comme dans tout Paris, ont lieu des fêtes fastueuses ; l'engouement pour la lorgnette est alors à son comble. Tout est prétexte à la lorgnette : éventails, flacons, manches de cannes ou d'ombrelles et surtout une quantité de breloques, adoptant des formes variées à l'infini : cœurs, lyres, soufflets, réticules dissimulent en leur centre la lorgnette-bijou.



1



2



3



4



5



7



6



9



8

1 2 3 4 5. LORGNETTES décorées au vernis

6. LORGNETTE en forme de montre, or et perles 1821

7, 8. LORGNETTES décorées de miniatures à la gouache, représentant les poètes du XVII^e siècle et des figures de femmes

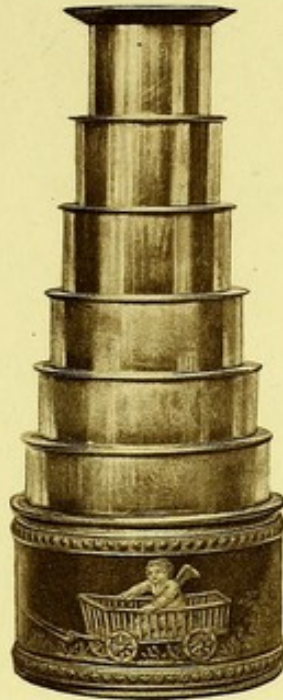
9. LORGNETTE en porcelaine de Paris, pâte dure de Loçré

Lunettes et Lorgnettes de jadis.

J. Leroy et C^{ie} Edit. Paris



1



2



3



4



5



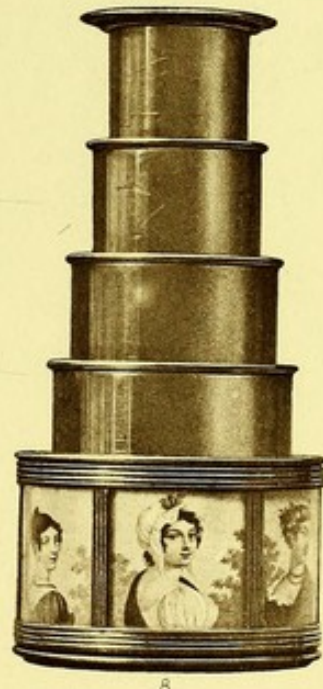
7



6



9



8

1.2.3.4.5. LORGNETTES décorées au vernis

6. LORGNETTE en forme de montre, or et perles 1821

7.8. LORGNETTES décorées de miniatures à la gouache, représentant les poètes du XVII^e siècle et des figures de femmes

9. LORGNETTE en porcelaine de Paris, pâte dure de Loçré

Lunettes et Lorgnettes de jadis.

J. Leroy et C^{ie} Edt. Paris

« Le sac remplace les poches, bannies désormais du trousseau d'une jolie femme. On ne le quitte jamais; il y en a de toutes les couleurs, les plus élégants sont brodés en or ou en soie. Une bourse plus ou moins garnie, une lunette, un mouchoir, un roman : c'est tout ce qu'il faut pour qu'il soit complet (1) ».

Jusqu'en 1760, la lorgnette avait conservé la forme droite avec un seul tube libre sans arrêt; seul, le décor changeait suivant les modèles. Mais, à partir de cette date, le corps s'élargit du côté de l'objectif et s'amincit graduellement jusqu'à l'oculaire. La lorgnette, en raison de la forme qu'elle adopta de ce fait, fut surnommée lorgnette poire. Puis survinrent d'autres modifications dans sa fabrication. Son corps se rapetissa jusqu'à n'avoir plus qu'une hauteur de trois centimètres, celle d'un rond de serviette; le tube fut alors divisé en cinq ou six tirages s'emboîtant les uns dans les autres avec une telle précision que tous arrivaient à disparaître dans leur étroite monture (*planche 7 et fig. 21*). Certains modèles appelés lorgnettes de gilet ne dépassaient même pas un centimètre d'épaisseur et se portaient facilement dans le gousset, ainsi qu'une montre plate.

La première lorgnette à plusieurs tirages qui ait été mentionnée dans un document de l'époque se trouve au château de Versailles, dans le portrait du général de Luckner. Ce portrait peint par Couderc est daté de 1763. On se souvient que c'est au comte

de Luckner, devenu maréchal, que Rouget de l'Isle dédia sa *Marseillaise*, alors « chant de guerre de l'armée du Rhin », et que ce fut lui qui fit exécuter pour la première fois notre hymne national, le 29 avril 1792, sur la place d'armes de Strasbourg.

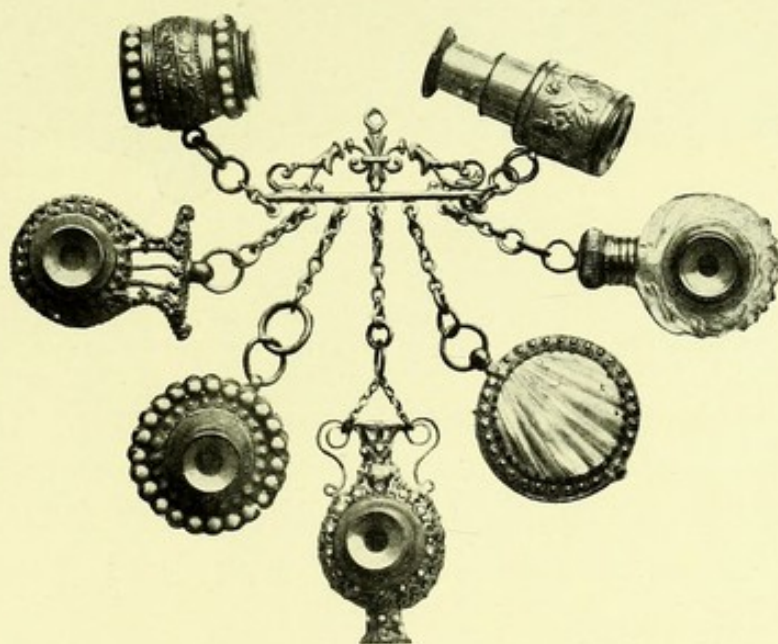


Fig. 17

LORGNETTES-BRELOQUES

xix^e siècle

(1) Tableaux des modes de Paris, 1790.

Le Musée de Cluny possède deux lorgnettes à tirages de l'époque du Directoire; l'une est en nacre, l'autre est décorée au vernis, fond noir avec amours dorés.

Cette mention mérite d'autant plus d'être retenue que la présence des lorgnettes est rare dans nos musées nationaux; nous n'en connaissons qu'au

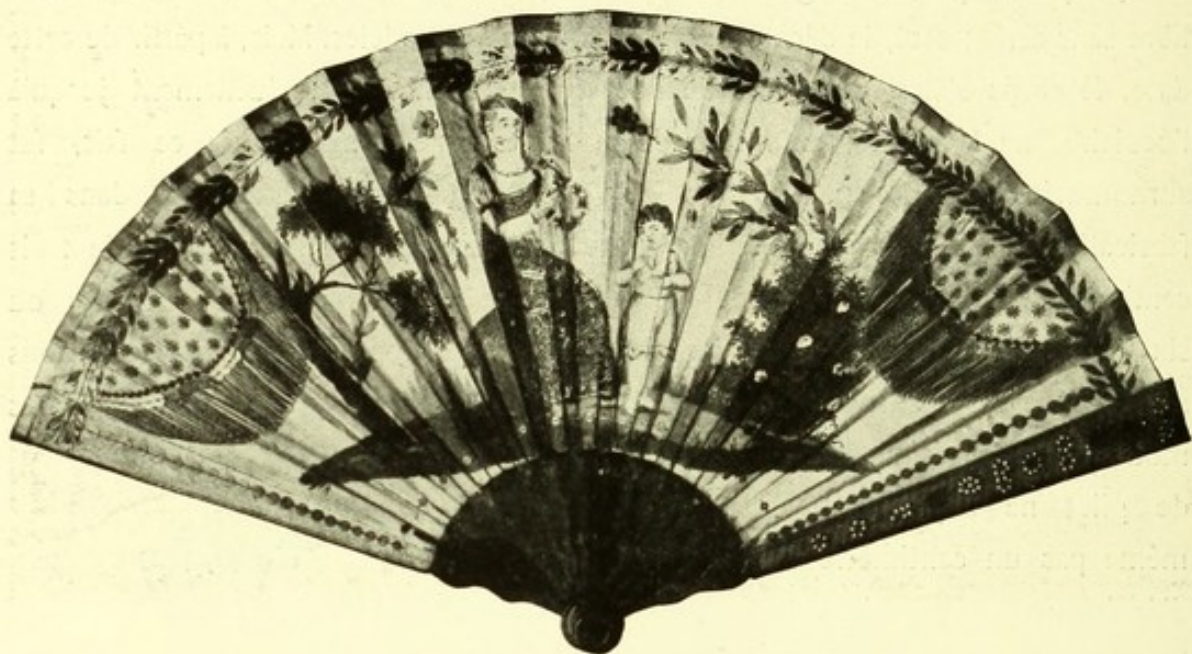


Fig. 18

ÉVENTAIL A LORGNETTE DANS LA RIVURE

Époque du Premier Empire

Musée d'Orléans, qui en a cinq, appartenant à diverses époques, et plusieurs au Musée Carnavalet, de l'époque du Directoire.

Sous l'Empire, les lorgnettes conservent la forme poire et la forme tonneau, cette dernière inspirée des barils de poudre dont Napoléon faisait alors un si grand usage (*fig. 26 et 27*).

Au point de vue du décor, nous sommes loin du goût raffiné du siècle précédent; la mode est aux notes vives, disons même criardes; on aime le clinquant, ce qui attire le regard, sans le retenir toutefois. Couleurs voyantes, mal assorties; c'est le style froid et pompeux qui restera la marque de l'époque.

Quelques lorgnettes font cependant exception.

Nous reproduisons des lorgnettes ornées de miniatures sous verre circulaire ou de gouaches représentant des portraits d'hommes célèbres, des têtes de femmes ou des paysages. D'autres sont recouvertes de vernis rouge,

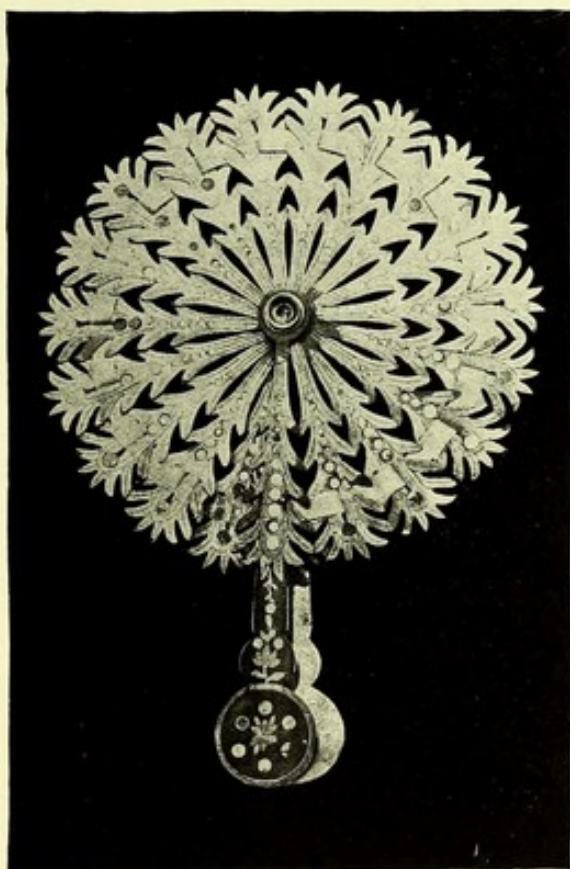
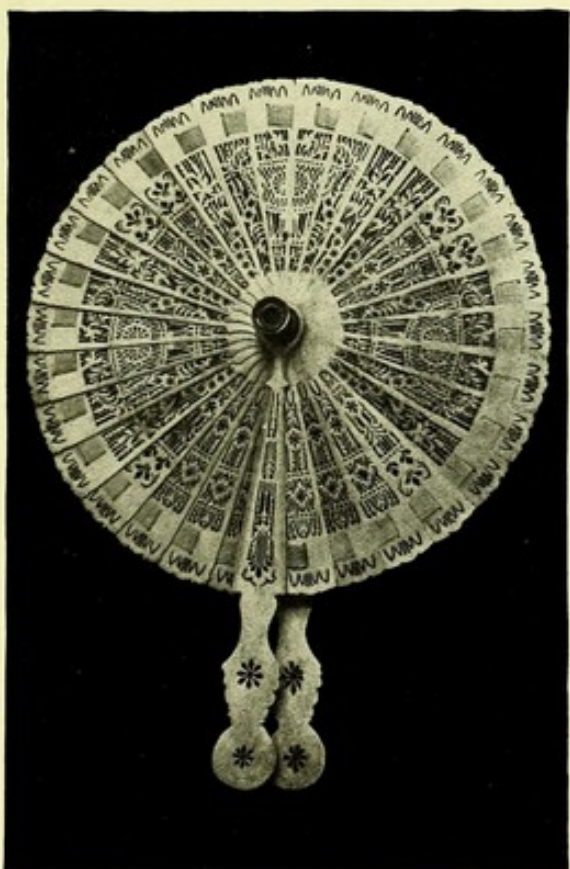
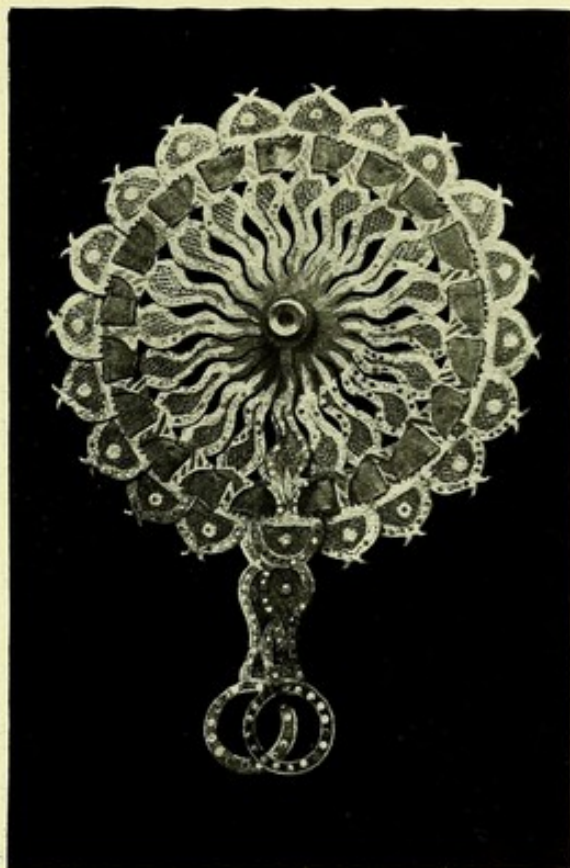
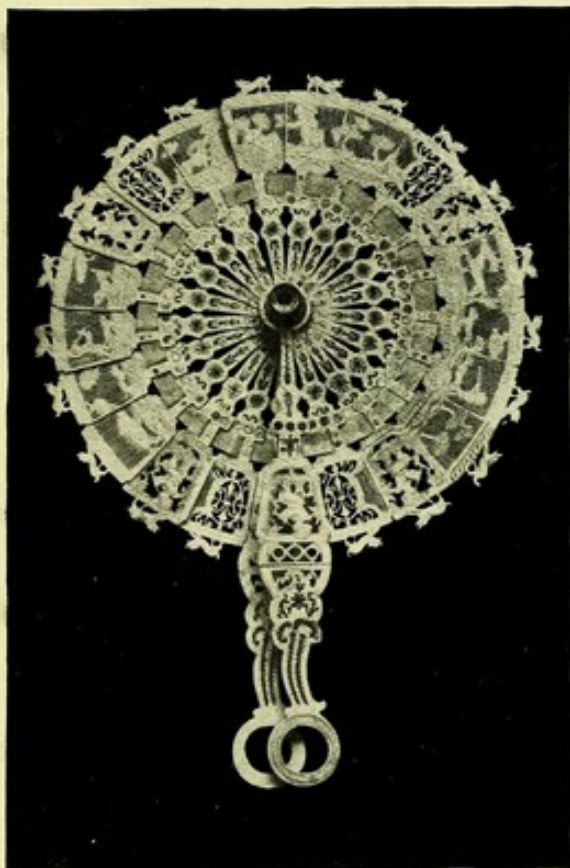


Fig. 19

ÉCRANS-SOLEIL A LORNETTE CENTRALE, EN IVOIRE ET EN CORNE
Premier Empire

noir ou vert, agrémenté de motifs dorés représentant des trophées de guerre : des lauriers, des griffons, des chars, des lyres, etc.

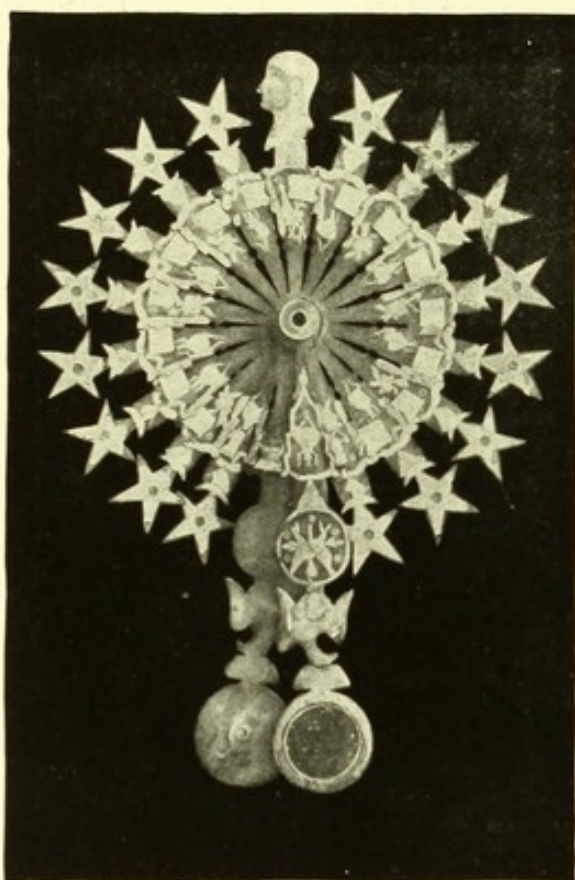


Fig. 20
ÉCRAN-SOLEIL EN CORNE. LORNETTE AU CENTRE
Premier Empire

éventails derrière lesquels les femmes du dix-huitième siècle se plaisent à dissimuler leur visage sont remplacés par de petits éventails dits lilliputiens, dans la rivure desquels est glissée une minuscule lorgnette à tirage (*fig. 18*).

M^{me} de Genlis consigne le fait, dans son Dictionnaire des Étiquettes.

« Dans le temps où l'on rougissait souvent, dit-elle, où l'on voulait dissimuler son embarras et sa timidité, on portait de grands éventails. C'était à la fois une contenance et un voile : en agitant son éventail, on se cachait. Aujourd'hui l'on rougit peu, on ne s'intimide point, on n'a nulle envie de se cacher, et on ne porte plus que des éventails imperceptibles. »

Dans ses Mémoires, la générale Junot, duchesse d'Abrantès, expliquant ce qu'était à son époque une corbeille de mariage, raconte que : « son fiancé lui offrit dans une corbeille, en forme de vase, recouvert en velours blanc et vert richement brodé d'or, tout ce qu'une femme élégante pouvait désirer en cachemires, dentelles les plus fines, robes de blonde, pièces de mousseline de l'Inde lamée d'or et d'argent, des rubans, des sacs, des éventails, des gants, des essences de chez Fargon, des nécessaires, renfermant tout ce qu'il faut pour la toilette des dents et des mains, - en or émaillé et une lorgnette en écaille blonde avec deux rangées de diamants. »

Occupons-nous maintenant de quelques-unes des lorgnettes déguisées.

Après la Révolution, les grands



Fig. 21
LORNETTE EN IVOIRE AJOURÉ

Les Merveilleuses vêtues de tuniques grecques portaient négligemment ces éventails-lorgnettes glissés entre la robe et la ceinture.

On les appelait aussi des « demi-contenances » et ils étaient le complément indispensable d'une toilette élégante, le cadeau obligé des corbeilles de mariage ou de la corbeille de baptême offerte à la jeune marraine par le parrain. Croyons-en sur ce dernier point, l'Ermite de la Chaussée d'Antin,

M. de Jouy, qui, ayant été parrain à la date du 31 août 1811, nous raconte qu'il

Le M.^d de Halcidoscopos



de cette pièce qui ne peut être antérieure à l'année 1802; les aigles forment une partie des panaches et tout l'écran d'écaïlle est décoré des emblèmes napoléoniens (*fig. 20*).

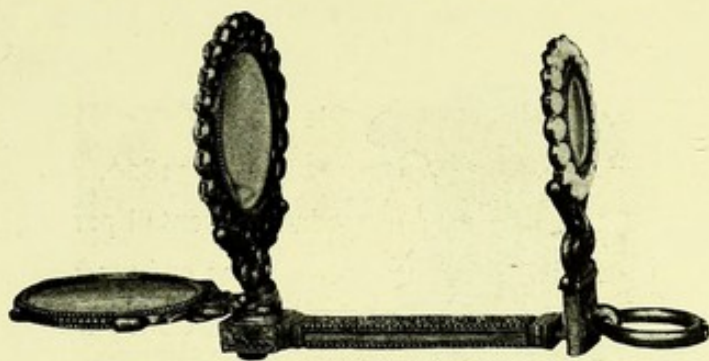


Fig. 22

LORGNETTE DE CEINTURE DITE A BASCULE OU A TIRAGE, AVEC MONOCLE OR ET TURQUOISES

Travail anglais 1810

dut acheter chez Tessier, parfumeur à la Cloche d'Or, une corbeille de baptême où l'on mit, pour le prix de 420 francs, « un bouquet de fleurs artificielles, quelques sachets, deux flacons d'essence de rose, un collier de pastilles du sérail, dix douzaines de paires de gants et enfin deux éventails, l'un brodé en acier, l'autre en écaïlle blonde et à lorgnette. »

Les éventails affectaient aussi la forme ronde d'un écran et la petite lorgnette était alors logée tout à fait au centre, à l'endroit où les brins d'ivoire ou d'écaïlle ajourés et pailletés venaient se réunir (*fig. 19*).

L'éventail-écran ou éventail-soleil, reproduit dans cet ouvrage, est des plus curieux. Le brin du milieu est surmonté du buste de Bonaparte. L'étoile de la Légion d'honneur termine les autres brins, fixant l'époque

Les deux extrémités arrondies des panaches contenaient quelquefois deux verres d'optique pouvant servir de binocle, ou deux petits miroirs à l'usage des coquettes, ou simplement deux trous pour y passer le doigt.



Fig. 23
LORNETTE FORME MONTRE,
OR ET PERLES
1821

Vers 1820, la lorgnette était quelquefois remplacée dans l'éventail par un petit kaléidoscope.

Nos enfants ont délaissé aujourd'hui ce jouet d'origine anglaise, dont les trois glaces sont disposées de telle façon que le moindre mouvement déplace les parcelles de verres de diverses couleurs qui y sont renfermées, donnant ainsi naissance aux mosaïques les plus inattendues, aux dessins les plus riches et les plus variés. Ce modeste instrument d'optique fournit à l'industrie des tissus de cachemire, alors à la mode, des combinaisons d'arabesques et de couleurs que les dessinateurs n'eurent plus qu'à copier.

Le kaléidoscope, introduit en France en 1818, dut aux fameux opticiens Chevallier et Jecker des perfectionnements qui leur procurèrent un succès considérable. Chacun voulut avoir un kaléidoscope.

« Le tube aux mille fleurs », comme l'appellent les Chinois, devint le jouet le plus en vogue. On en fit de toutes les tailles : les uns gros comme des longues-vues, d'autres si petits qu'on les portait en breloques; on les introduisit aussi, comme nous l'avons dit, dans la rivure d'un éventail.



Fig. 24
LORNETTE-
BRELOQUE
EN OR
1821

Ce joujou, fils de la surprise
Et par la mode adopté,
Semble avoir choisi pour devise :
Inconstance et diversité.

Jaloux et fier du plaisir qu'il nous donne,
Nous le voyons accroître ses succès;
Il change, il plaît, il enchante, il étonne,
C'est vous dire qu'il est français !

Mauvais vers de réclame (1), à coup sûr; mais d'une forme moins mali-

(1) *Almanach du Petit Modiste français, 1818.*

cieuse que les suivants, chantés par « M. Optica » sur un air de vieux vaudeville :

D'un amant ou bien d'un mari
Mettez le portrait dans la lunette;
Aussitôt de l'objet chéri
L'image trois fois se répète.
Le kaléidoscope, entre nous,
Mesdames, doit vous plaire, et pour cause,
Quand on est curieux, il est doux
De voir trois fois la même chose (1).

En même temps que le kaléidoscope-breloque, le baril, breloque à lorgnette, naît, en 1821, la lorgnette simulant une montre enjolivée de perles ou de turquoises (*fig. 23* et *planche 7, fig. 6*). La grande mode est de regarder au travers du monocle tenu à la main. Ce monocle (*fig. 22*) est très richement décoré, on en fait en toutes matières précieuses aussi bien qu'en écaille, nacre ou en ivoire. Ces objets se portent suspendus au col par une chaînette de corail, d'acier ou d'or.

Un opticien pratique a l'idée — pour les amateurs des courses de chevaux — de compléter la luxueuse lunette d'approche à un seul tirage, par une montre qui se retire à volonté (*fig. 25*).

Puis la lorgnette, que l'on s'est efforcé de dissimuler en d'autres objets, sert à son tour de réceptacle à certains bibelots de coquetterie. La lorgnette simulée est un simple cartonage de forme cylindrique, tenant lieu le plus souvent de boîte à poudre; on l'emporte au théâtre et on peut la laisser en évidence sur le rebord d'une loge sans qu'aucun spectateur se doute de sa véritable destination. Quelquefois, adoptant la forme des lorgnettes poires, cette boîte sert à contenir un nécessaire composé d'aiguilles, du dé à coudre et de ciseaux.

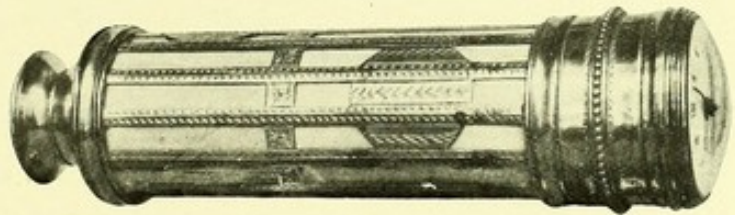


Fig. 25

LUNETTE D'APPROCHE AVEC MONTRE EN OR SUR FOND BLEU
Travail anglais, 1823

(1) *Journal des Dames*, 3 septembre 1821.

La lorgnette de jalousie du dix-huitième siècle ne se rencontre plus que rarement au dix-neuvième siècle. Dans son ouvrage *le Conservateur de la vue* qui parut en 1815, Chevallier en fait la description suivante :



Fig. 26

LORGNETTE EN IVOIRE
EN FORME DE BARIL.

« Polémoscope ou lorgnette de jalousie. Ce nom est composé de deux mots grecs qui signifient : Voir la guerre ou la dissension. Effectivement une lunette qui nous fait voir une personne sur laquelle nos regards ne semblent pas s'arrêter et qui nous permet de suivre toutes ses actions, en lui dérobant l'attention que vous faites à elle, une telle lunette doit amener très fréquemment la dissension et c'est par extension qu'elle se nomme lunette jalouse, car la jalousie n'est pas la plus paisible des passions. On peut dire que cette lunette satisfait la curiosité sans blesser la politesse. C'est à ce point de vue qu'il est très convenable d'en faire usage et cependant elle est peu employée et maintenant complètement délaissée (1). »

Voilà donc la lorgnette de jalousie condamnée, elle n'a pas fourni une aussi brillante carrière que la lorgnette, sans épithète, que devaient illustrer dès le début du dix-neuvième siècle de glorieux patronages.

L'impératrice Joséphine, qui, très coquette, adorait particulièrement les bibelots, raffolait de lorgnettes. Hector Fleischmann dit d'elle avec sévérité qu'elle aimait les pierreries « non point exclusivement pour la valeur vénale qu'elles représentent, mais encore pour ce qu'elles lui donnent de puéril plaisir (2). »

Joséphine était une cliente fidèle du Petit Dunkerque. Ce magasin était devenu le rendez-vous de tout ce que Paris contenait d'élégants et de merveilleuses, qui trouvaient là l'occasion de se ruiner en de coûteuses fantaisies.

« L'impératrice achète là, pour des prix étrangement exorbitants des breloques, des brimborions, des bouts de corail ou d'ambre, quelquefois si gros qu'on peut y loger une lorgnette de spectacle (3). »

Cette lorgnette, faite d'un seul morceau d'ambre, montée en or, a fait partie

(1) Le Polémoscope-télescope a été inventé en 1637 par Hévelius (*Encyclopédie*).

(2) *Dessous de Princesses et Maréchaux d'Empire*, par Hector Fleischmann.

(3) *Idem*.

de la collection de la princesse Mathilde et a figuré à la vente qui eut lieu après son décès.

Quant à Napoléon, les artistes qui ont reproduit son image nous le montrent le plus souvent une longue-vue à la main, si bien que celle-ci est devenue presque un de ses attributs.

Qu'il soit représenté à pied, sur un champ de bataille étudiant les positions de l'ennemi, ou bien sur son cheval blanc, comme dans le « Napoléon à Wagram » de Vernet,



au Musée de Versailles, il a toujours en main cette fameuse lunette d'approche, soit braquée devant l'œil, soit tenue derrière son dos; lorsqu'il se trouve sous la tente, elle est là, près de lui, sur sa table, avec ses plans de campagne.



Fig 27

LORGNETTE EN IVOIRE
EN FORME DE BARIL

La première statue de Napoléon, exécutée par Chaudet et placée au sommet de la colonne Vendôme, le représentait en empereur romain, mais, en 1814, cette statue fut remplacée par une autre effigie due au sculpteur Seurre et montrant un Napoléon plus familier à la foule, c'est-à-dire revêtu de la fameuse redingote et du petit chapeau, la main gauche placée dans l'ouverture du gilet, la droite baissée tenant la traditionnelle lorgnette. Cette statue, déboulonnée en 1871, sous la Commune, par l'ordre du peintre Courbet (1), a été remplacée par celle de Dumont, actuellement encore sur la colonne et qui représente, comme la première, Napoléon en empereur romain.

Dans son testament de Sainte-Hélène, Napoléon chargea Marchand, son premier

(1) Cette statue fut transportée aux Invalides et le Musée de Versailles en possède une réduction.

valet de chambre, de remettre à son fils, le roi de Rome, quand il aurait seize ans, « sa lunette de guerre et sa lunette de France ».

On peut voir au Musée Carnavalet le nécessaire de campagne de l'Empereur rapporté de Sainte-Hélène par le général Bertrand. Parmi les divers objets de ce nécessaire se trouve une lorgnette rentrante, en écaille brune étoilée et cerclée d'or; elle est en vermeil à trois tirages, et, ouverte, elle atteint une hauteur de 10 centimètres. Le tout se trouve enfermé dans un coffret qui porte la marque de Biennais. Ce fabricant, fournisseur de la Cour, avait acquis une grande réputation, spécialement avec des nécessaires « que personne, au reste, n'a jamais faits comme lui », dit la duchesse d'Abrantès en ses Mémoires.

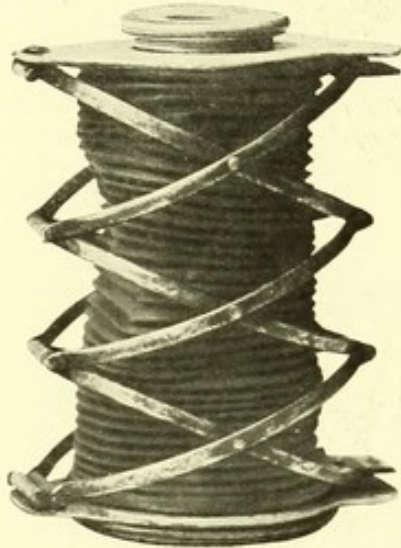


Fig. 28

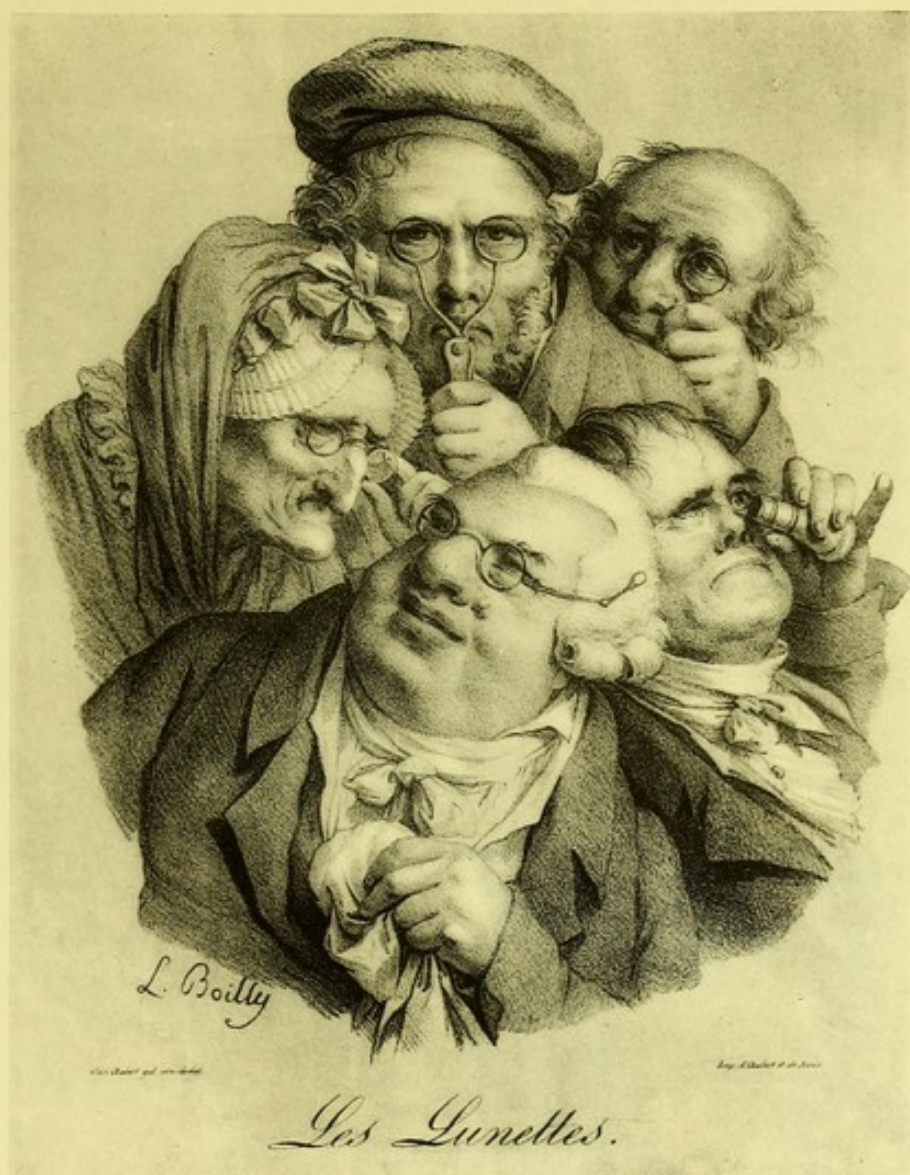
LORNETTE-ACCORDÉON
1825-1827

Une des lorgnettes d'approche de Napoléon appartient, dit-on, à un habitant de Turin, auquel l'aurait remise en mourant, un sergent du Premier Empire.

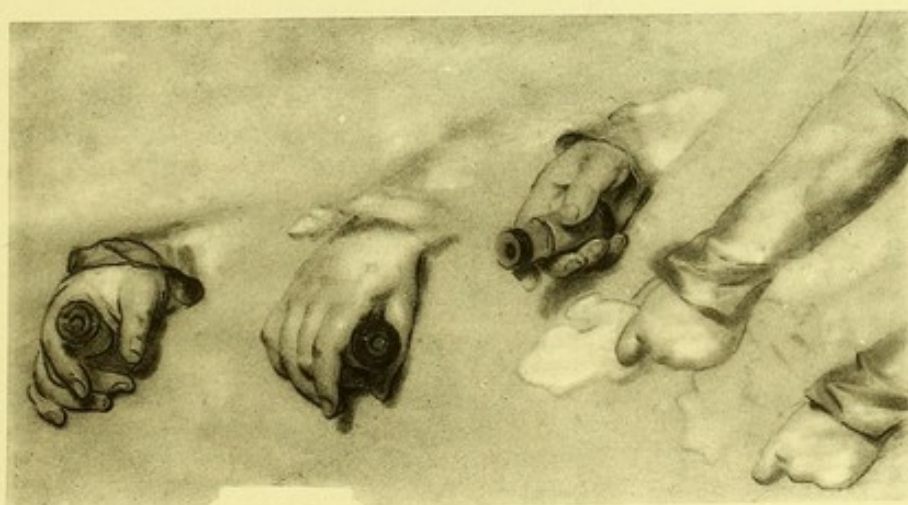
Cette lorgnette se compose de deux tubes de cuivre; déployée, elle a 17 centimètres de longueur; fermée, elle ne mesure que 12 centimètres. Elle a été fabriquée à Londres par l'opticien Dollond.

Dans l'intérieur de la lorgnette se trouve la peau de chamois dont se servait l'Empereur pour en nettoyer les verres. Elle porte cette inscription : « Napoléon » et est placée dans un étui de velours aux armes de la reine Olga de Wurtemberg, au service de laquelle était entré le sergent. Dans l'étui sont disposées également diverses décorations du sous-officier, parmi lesquelles la médaille de Sainte-Hélène. Napoléon oublia, paraît-il, cette lorgnette dans un tiroir de sa table de camp, à Waterloo. Le sergent s'en empara et la conserva précieusement comme une relique.

Sous l'Empire, les lorgnettes étaient généralement décorées des initiales de l'Empereur, de ses attributs ou des noms de ses victoires (*fig. 26 et 27*). Volontiers, l'Empereur en faisait présent aux personnages de marque, au nom du peuple français. Aux Archives Nationales, on lit : « 18 octobre 1803 (an XI), à l'Iman de Mascate une lunette achromatique en or émaillé : 700 francs ». On y trouve aussi des fournitures faites par l'ingénieur Chevallier et par l'opticien Lerebours. De ce dernier, 91 lorgnettes, dites longues-vues, valant 1.900 francs; 2 lorgnettes en vermeil de 21 lignes, à tirages, 440 francs; 2 lunettes de 18 lignes, en vermeil,



Lithographie de BOILLY (1821)



Étude de mains tenant la lorgnette

400 francs; une autre, 120 francs; un binocle en nacre de perles, les branches en or, garni de cristal de roche, 230 francs.

Georges III, roi d'Angleterre, se servait d'une lorgnette par nécessité; les membres de cette dynastie de Hanovre ont toujours eu la vue faible. Georges III dut même subir l'opération de la cataracte et il ne pouvait plus voir sans le secours d'un verre approprié. La caricature s'est emparée de cette infirmité pour achever de ridiculiser ce souverain, qui n'avait de commun avec Napoléon que l'usage de la lorgnette.

Nous voici maintenant à l'époque de la Restauration, et nous apprenons par le *Journal des Dames et de la Mode* du 20 avril 1823, que « la mode a changé, pour la grosseur et la forme des lorgnettes. Les énormes lorgnettes achromatiques à un seul canon en ivoire qui se firent d'abord remarquer dans la main des élégants, aux balcons des grands théâtres, sont aujourd'hui celles que portent nos merveilleuses aux premières loges; sur douze lorgnettes de spectacle, il y en a dix de cette espèce. A cause de leur poids ce sont les cavaliers de ces dames qui les mettent dans leur poche, lorsqu'on va au spectacle et lorsqu'on quitte la salle. Un paquet de violettes, un mouchoir brodé, une grosse lorgnette et un flacon de sels d'Angleterre, voilà quatre objets qu'une femme à la mode doit avoir au spectacle. »

En 1821, le peintre Boilly s'adonne d'une façon particulière à la lithographie, et nous avons de lui, une suite de « Grimaces » extrêmement divertissante.

Au nombre de ces lithographies, se trouve celle intitulée « Les Lunettes », qui reproduit sous des formes diverses la lunetterie de cette époque.

La lorgnette a exercé aussi la verve de Gavarni; on voit dans la série des « Petites Joies », le plaisir et l'étonnement de la jolie grisette, en constatant le grossissement produit par la lorgnette qu'elle applique consciencieusement sur son œil.

Combien de réflexions amusantes suggère la lorgnette au spirituel caricatu-

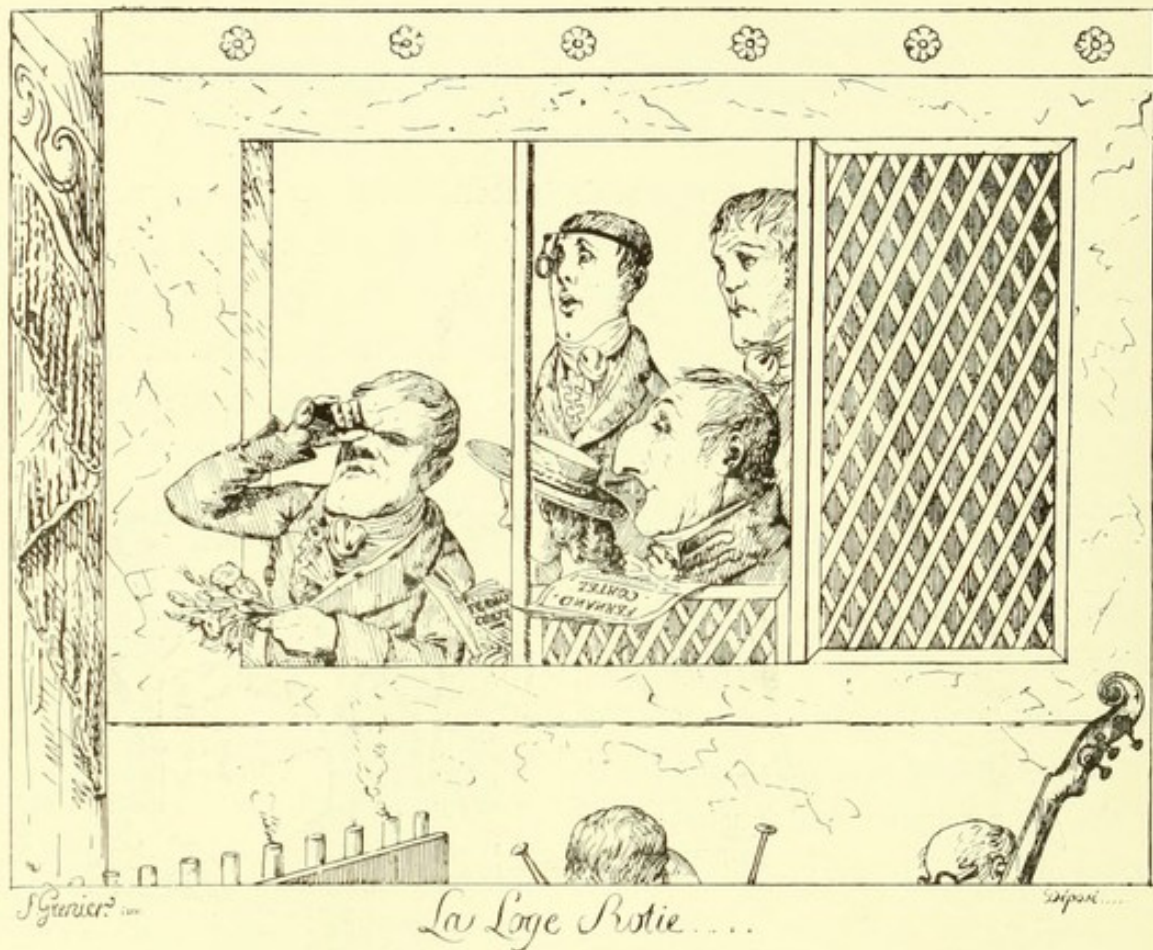


Fig. 29

LORGNETTE-JUMELLE EN OR ET ÉMAIL BLEU

1844

riste et à d'autres artistes. C'est vers cette époque que les dandys commencent à porter le monocle, maintenu dans l'arcade sourcillière. Que d'efforts pour tenir le verre en équilibre, et que de quolibets à l'horrible grimace que ces efforts suscitent ! Les journaux amusants s'emparent de cette nouvelle



mode pour la tourner en ridicule. C'est, par exemple, un jeune lycéen dans son uniforme à boutons d'or, qui, aveuglé par son monocle, va buter contre un arbre. C'est un gandin arrivant à la caserne le carreau dans l'œil :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande le vieux sergent.

— Sergent, je suis myope, c'est un monocle...

— Un monocle ! Qu'est-ce que je porterai donc, moi votre supérieur, un télescope, alors ?

Mais si piquantes que soient les légendes, il faut voir les attitudes des personnages, les clignements d'yeux et l'expression des visages qui forment le plus vivant commentaire des gravures.

L'année 1823 avait été fertile en applications nouvelles. C'est de cette

LES PETITES JOIES



Lithographie de Gavarni, 1837

LA LORGNETTE

époque que date l'invention de la jumelle. On pense enfin que l'homme a deux yeux, et qu'il est assez juste que chacun d'eux jouisse des mêmes avantages.

Plusieurs opticiens revendiquèrent l'invention des jumelles et la querelle

dégénéra même en procès, sans que néanmoins la paternité de l'invention pût être établie. Deux concurrents, Bautain et Lemièrre, se disputèrent surtout cette gloire, qui revient sans doute à quelque humble ouvrier, dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Il y eut bien des essais (*fig. 29*), bien des tâtonnements, dans la fabrication des jumelles, avant d'arriver à ce degré de perfection qui les met aujourd'hui à la portée des bourses les plus modestes.

Lemièrre reçut de Vienne une jumelle qu'il montra à



— TIENS DONC ÇA DANS L'ŒIL, INNOCENT ! C'EST MIEUX ET PLUS COMMODE.

— OUI, MAIS JE NE PEUX PAS.

son ami Bautain. Celui-ci en fit fabriquer de semblables en plaçant de côté le système qui faisait jouer les branches ; puis il les perfectionna en intercalant le mouvement entre les deux branches. Il exploita cette invention avec tant de succès qu'il ne s'occupa plus que de la vente des jumelles, pour laquelle il avait pris un brevet. Cette première lorgnette double ou jumelle fut fabriquée en France vers 1823.

Aujourd'hui tout le monde prend sa jumelle pour aller au spectacle. Que dis-je ! L'administration des théâtres nous dispense même de ce soin : dans chaque salle, devant chaque fauteuil, nous trouvons un petit coffret dans la serrure duquel en guise de « Sésame, ouvre-toi », on n'a qu'à faire glisser une pièce de 50 centimes pour que le couvercle se lève et laisse apparaître la jumelle souhaitée.

Seul parmi nos contemporains, feu Francisque Sarcey, que M. Émile Bergerat traitait plaisamment de « notre critique national », et qui est encore plus connu

sous le sobriquet de « l'oncle », demeura fidèle à l'ancienne borgne ou borne. On pouvait le voir à chaque première tirer de son étui une sorte de longue-vue qu'il appliquait sur un de ses yeux : c'est devant ce petit canon braqué sur la scène qu'ont passé en tremblant tant d'ingénues et de jeunes premiers.

Voici donc terminée cette étude de la lorgnette.

On l'a vue, suivant les époques, se montrer coquette, curieuse et frivole, ou grave et solennelle ; mais, même dans ses méfaits, elle a apporté une grâce aimable qui la rend digne d'indulgence. Elle a été, en tout cas, une fidèle compagne de l'homme.

Pour nous, notre espoir sera de beaucoup dépassé si les amis bienveillants qui ont parcouru ces quelques pages ont éprouvé à les lire la moitié seulement du plaisir que nous avons trouvé à les écrire.

Mais nous avons trop de raisons de craindre qu'il en soit d'elles comme des comédies de salon, où les acteurs s'amuse eux-mêmes plus que les spectateurs.

Nous réclamons donc toute l'indulgence du lecteur et nous dirons avec le bon La Fontaine dans son Épître à Monseigneur le Dauphin :

Et si de l'agrèer je n'emporte le prix
J'aurai, du moins, l'honneur de l'avoir entrepris.



Lithographie de Gavarni

— O MAIS VOYEZ DONC, M'SIEU BERTHOT... COMME
LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN EST FARCI!...

PRODUCTIONS LITTÉRAIRES AYANT TRAIT A L'OPTIQUE

Nous aurions désiré mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques œuvres, romans, fables, etc., qui ont trait aux objets d'optique; nous aurions voulu, tout au moins, en donner une courte analyse; mais nous avons dû renoncer à ce projet dans la crainte d'abuser d'une patience déjà si éprouvée. Nous nous contenterons donc seulement d'énoncer les titres de quelques ouvrages où figurent ces objets. Dans certains d'entre eux, la lunette est considérée comme une allégorie ou un symbole, et le mot lunette est souvent employé pour celui de lorgnette.

1493. *Les Lunettes des Princes*, par MESCHINOT, pièce satirique.
1677. *L'Animal dans la Lune*, fable de LA FONTAINE.
L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits..., fable de LA FONTAINE.
Les Lunettes, conte de LA FONTAINE.
1719. *Les Lunettes*, fable de DE LA MOTTE.
1726. *La Lunette astronomique ou les Ridicules du Siècle*. Dédié aux personnes qui ne voient pas clair.
1742. *L'Optique des mœurs opposée à celle des couleurs*, par DESLONDES.
1763. *L'Optique ou le Chinois à Memphis*, roman par GUÉRINAU DE SAINT-PARAVI. B. N.
Ouvrage attribué à tort par J.-J. Rousseau à Voltaire.
1783. *La Lorgnette philosophique*, par GRIMOD DE LA REYNIÈRE.
1784. *Les Lunettes et les Sifflets*, fable de LE BAILLY.
1792. *Le Chat et la Lunette (lorgnette)*, par FLORIAN.
1799. *La Lorgnette de spectacle*, par un journaliste.
An VII. *L'Optique du jour au théâtre Montansier*, par ROSNY.
1801. *La Nouvelle lorgnette de spectacle*, par FAB. PILLET.
1805. *Les Lunettes*, comédie en 3 actes, par POMPIGNY.
1806. *Les Lunettes et la Ceinture*, apologue.
1810. *Les Lunettes*, par DUTREMBLAY.
1860. *Le Luxembourg*, pièce charmante par PONS DE VERDUN.
1817. *L'Optique du cœur mise à la portée des personnes distinguées*.
1822. *Les Lunettes et le Lorgnon*, apologue par LADoucETTE.
1823. *Le Petit Diorama de Paris*, par un lynx.

1824. *L'Optique*, tableau de mœurs, se trouve chez tous les marchands de nouveautés.
1827. *Les Lunettes de la grand'maman*, « Chansonnier des Grâces ».
1827. *Les Lunettes*, de PRADEL.
1831. *Le Lorgnon*, roman de M^{me} DE GIRARDIN.
1838. *Le Lorgnon*, comédie de SCRIBE.
1838. *Le Rat et la Lunette d'approche*, par CHATELAIN.
1838. *Les Lunettes*, conte d'EDGAR POË, traduit par GEORGES CLERBOIS en 1911.
1857. *La Lorgnette littéraire*, par CH. MONSELET.
1857. *La Lorgnette*, vaudeville, par JULES RENARD.
1869. *Le Lorgnon*, journal d'AURÉLIEN SCHOLL.
1898. *Le Lunetier*, conte-fable de JEAN RICHPIN.
Etc., etc., etc.



QUELQUES NOMS DE LUNETTIERS & D'OPTICIENS

JUSQU'À L'ANNÉE 1800

Quelques noms seulement des lunettiers d'autrefois sont parvenus jusqu'à nous.

Leur travail, cependant si précieux, n'a laissé qu'une faible trace dans l'histoire industrielle.

Nous donnons une liste très abrégée de ces noms, que le hasard de nos lectures nous a fait connaître, ou que nous avons trouvés gravés sur des besicles et principalement sur des lorgnettes.

Nous pensons qu'ils pourraient être utiles comme indication d'époque, aux amateurs d'objets anciens qui s'intéressent à notre sujet.

Nous ne reproduisons ici que les noms des opticiens antérieurs à l'année 1800. Plus tard la liste en devient trop longue, et pour la donner il nous faudrait les colonnes du Bottin, que chacun peut consulter; car au XIX^e siècle on constate l'affaiblissement général des organes de la vision et il faut de nombreux opticiens pour soulager ces pauvres yeux.

1588. PIETRO, lunettier. *A l'Ange de San-Juliano*, à Venise.
1588. LAURENZO. *A la Grande Lunette du Saint-Sauveur*, Venise.
1645. JACQUES BOURGEOIS, rue Saint-Denys, en sa boutique contre l'Église Saint-Jacques de l'Hospital.
1663. JOSEPH RUELLE. *Au roi Armé*, tient boutique en la rue Barillerie, près le palais.
1690. *Au Soleil et à la Couronne d'Or*, quay de l'Orloge.
GEORG HARTMAN, à Nurnberg. Adresse sur des besicles.
JOF. CONRAD SCHMIDT, à Nurnberg. Adresse sur des besicles.
JOH. EHRARD. Adresse sur des besicles.
1735. AUXERRE, tabletier, vend des cannes d'Angleterre avec des béquilles à lunettes.
1740. TROCHON, gd-père de L. V. Chevalier. Tour de l'horloge.
1744. BARADELLE. *A l'Observatoire*. Ing. du roy, quay de l'Orloge du palais.
1746. THOMAIN, Cloître Saint-Benoit.
LERREBOURG, place Dauphine.
1749. FRANÇOIS BAILLOU, à Milan.
1750. DOLLOND, Londres. Découvre les lois de l'Achromatisme.

1750. NAIRNE, London.
1754. RIBRIGHT, opt. anglais. Inventeur des étuis-nécessaires à lorgnette.
SEGARD l'aîné, quay de l'Orloge du palais. *A la Cour d'Or*.
1755. SAYDE, op. du roy, quay de l'Orloge.
BASSERGA.
OLIVO, à Venise.
1760. GRILLIET, quay de l'Horloge du Palais.
1760. MURET, Palais royal, à l'encoignure de la grille du théâtre français, 22.
1760. RAMSDEN, London.
1760. VEUVE MARIE.
HOUSSET, rue Neuve de Montmorency.
LEMIÈRE, Palais Royal.
1760. BAUTAIN, Palais Royal.
1765. LOUIS-VINCENT CHEVALLIER, quay de l'Orloge du Palais, près des deux tourelles.
WATKINS, London.
1767. LETELLIER. *Au Microscope*, quay des Augustins, vis-à-vis le Pont neuf.
DIXEY, late Fraser, London Bond Street.
1772. CAHUET, quay de l'horloge.
VEUVE CARON.
1774. SAY, opt. du roy.
NAVARRE, rue Saint-Honoré.
LOUVEL, Cour des Mathurins.
PASSEMAN au Louvre.
1777. GONICHON, rue des Postes (Observatoire).
Paris, rue des Postes.
OLIVIER et NICOLET, S^{res} de Passeman.
HILL, à Londres.
SILVA, à Venise.
1785. HARING, Palais du Tribunal.
1791. ADAMS, London.
1800. BODSON, Palais Égalité, Galerie de pierre.
FAVREY, Place Thionville (Pont Neuf).
GOHIN, rue Neuve Saint-Eustache.
JACQUET, rue du Haut Moulin.
LERREBOURS, Palais de l'Égalité, Galerie de pierre.
LUILIER, Enclos Jean de Latran (Panthéon).
PUTOIS, S^r de la veuve Marie, quai de l'horloge.
ROCHETTE, Palais du Tribunal, Galerie de pierre.
SIKES, place de l'Égalité (Tuileries).
SOLEIL, rue du Cimetière André.
Etc., etc.

DE QUELQUES BREVETS

La Révolution avait aboli les privilèges, maîtrises, jurandes et corporations; cependant l'Assemblée nationale comprit qu'il fallait protéger les découvertes industrielles et elle vota la loi du 7 janvier 1791 sur les *Brevets d'Invention*.

Voici d'abord quelques Brevets concernant les lunettes à branches :

1806. *L'Opticien*-Ingénieur CHEVALLIER (le mot *lunettier* n'est plus employé à cette époque) qui demeure Tour de l'horloge du Palais, prend un Brevet pour des lunettes dites à la *Franklin*, se composant de deux verres à double portée ajoutés l'un au-dessus de l'autre.
1808. Brevet pris par BUETTE, opticien à Lyon, pour des lunettes également à double segment de verre.
1809. Brevet pris par JECKER pour une nouvelle forme de châsses à lunettes.

Les Brevets ci-dessous s'appliquent à la lorgnette :

1812. Brevet est pris par GASPARD DEREPAS, Palais du Tribunat, galerie de pierre, côté de la rue de la Loi, pour une lorgnette de théâtre dite à *tirage et à bascule*, modèle qu'il a importé d'Angleterre et dont on se sert nouvellement dans ce pays (1).
1818. Brevet pris par GALLIEN, orfèvre, 17, rue Chapon, pour une lorgnette à *secret* appelée *Galline*. Le modèle, exécuté en argent, se trouve enfermé dans une boîte ayant la forme d'une tabatière. La lorgnette s'allonge d'elle-même en la tournant du côté de l'oculaire et se rapetisse en la retournant.
1822. Brevet pris par CHEVALLIER pour une lorgnette dite *acclinique*.
1823. Brevet pris par MONNERET, tourneur en optique, 35, rue de la Verrerie, pour une lorgnette dite *cylindrique mécanique*, avec l'un des tubes formant *vis* intérieure.
1825. Brevet pris par LEMIERE, galerie de pierre, pour une lorgnette de spectacle *double*, à tirage parallèle, appelée *lorgnette-jumelle* (la première connue, croit-on).
1827. Brevet pris par BAUTAIN pour une lorgnette-binocle, à tirage simultané, avec *manche* pour la tenir.

(1) Voir deuxième partie, page 37, figure 22.

1830. Brevet pris par ANDRY, horloger, faubourg Montmartre, passage du Tourniquet de la Boule Rouge, pour un lorgnon-montre ; le mouvement de la montre se trouve dans la face à main ou manche plat. Les chiffres des heures sont dessinés sur le verre du monocle.
1832. Brevet pris par MARGRAS pour son système d'échelle pliante pour hausser et abaisser la lorgnette. Les corps qui enveloppent les rayons réfringents se nomment *pliants* ; ils sont en *baudruce* et faits dans des mandrins disposés convenablement pour donner autant de *plis* qu'il est nécessaire afin de s'accorder avec la hauteur de chaque échelle (1).
1838. Brevet pris par BAUTAIN pour une jumelle, système à deux bras mobiles, permettant de mettre la jumelle à son point avec les deux mains (2).
1844. Brevet pris par VILA, 7, rue des Gravilliers, pour corps de lorgnette recouvert en velours ou autre étoffe.



Le Magasin de M^r Noseda & Co. Cy devant Gallerie du Palais Royal N^o 115 est actuellement du côté de la Rue des Deux Eglises N^o 15. On trouvera toujours dans le Magasin, un très grand assortiment de Lunettes d'Opéra, Lunettes Achromatiques pour l'Astronomie et la Marine. On continue de vendre les Binocles et Canon Nivoteux, avec le même de Partel, et Colliers de poche de Angleterre. Généralement tout ce qui est relatif aux Arts.

(1) Voir deuxième partie, page 42, figure 28, lorgnette *borgne*. Ce système a été plus tard adapté à la *jumelle*.
 (2) Voir deuxième partie, page 43, figure 29.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
PRÉFACE.....	V
AVANT-PROPOS.....	XI

PREMIÈRE PARTIE

LES LUNETTES

CHAPITRE I. — La Loupe - Les Lunettes.....	1
CHAPITRE II. — Les Étuis à besicles.....	25
CHAPITRE III. — Les Anachronismes.....	33
CHAPITRE IV. — Du Rôle des Lunettes dans les Emblèmes.....	41
CHAPITRE V. — Les Lunettiers.....	51

DEUXIÈME PARTIE

LES LORGNETTES

L'origine de la Lorgnette.....	1
La Lorgnette au xviii ^e siècle, son Rôle au Théâtre.....	11
La Lorgnette au xviii ^e siècle, sa Forme, son Décor.....	21
La Lorgnette au xix ^e siècle.....	31
Productions littéraires ayant trait à l'Optique.....	49
Quelques noms de Lunettiers et d'Opticiens jusqu'à l'année 1800.....	51
De quelques Brevets.....	53

PLANCHES HORS TEXTE

PREMIÈRE PARTIE

LES LUNETTES

	PAGES
FRONTISPICE. — Habit de marchand miroitier-lunettier.....	
PLANCHE 1. — Wohlgemuth. Prédelle d'un rétable. xv ^e siècle.....	1
— 2. — Holbein. Portrait de Thomas Morus. (Musée d'Aix-en-Provence).....	8
— 3. — Holbein. Portrait de Gardiner, évêque de Winchester. (Collection Wilson).	14
— 4. — Un trio convaincu. Gouache du xviii ^e siècle.....	18
— 5. — Hogarth. The Politician.....	22
— 6. — C. Crivelli. Portrait de Bernardin de Sienne. (Musée du Louvre)....	24
— 7. — Planche d'étuis à besicles xv ^e et xvii ^e siècles.....	26
— 8. — Planche d'étuis à besicles xvii ^e et xviii ^e siècles.....	28
— 9. — Planche d'étuis à besicles xvii ^e et xviii ^e siècles.....	30
— 10. — Pius Joachim. École allemande du xv ^e siècle. (Musée de Bâle).....	32
— 11. — Fragment de plafond xv ^e siècle. (Académie de Venise).....	36
— 12. — Ghirlandajo. Saint Jérôme. (Église Ognissanti à Florence).....	40
— 13. — Planche de blasons et jetons de métier.....	56
— 14. — Lunettiers ambulants au xviii ^e siècle.....	60
ADVIS AVX CVRIEVX de la conservation de leur veüe. M.DC.XLV.	62

DEUXIÈME PARTIE

LES LORGNETTES

PLANCHE 1. — Les admirables lunettes d'approche xvii ^e siècle.....	6
— 2. — Leprince. Le marchand de lunettes.....	8
— 3. — Bonnet. Le déjeuné.....	10
— 4. — Étuis et boîtes à lorgnette du xviii ^e siècle. Planche en couleur avec double suite en noir.....	12
— 5. — Lorgnettes du xviii ^e siècle. Planche en couleur avec double suite en noir	16
— 6. — Un jeune élégant en 1783. Planche en couleur.....	26
— 7. — Lorgnettes du xix ^e siècle. Planche en couleur avec double suite en noir	32
— 8. — Boilly. Les lunettes. Étude de main tenant une lorgnette.....	42

REPRODUCTIONS DANS LE TEXTE D'OBJETS D'OPTIQUE

PREMIÈRE PARTIE

LES LUNETTES

	PAGES
Loupe à monture d'argent xvii ^e siècle	3
Besicles clouants xiv ^e siècle	15
Besicles fil de laiton xvii ^e siècle.....	16
Besicles rigides en cuir xvii ^e siècle.....	16
Besicles en argent xviii ^e siècle.....	16
Trois besicles brisées en argent, différents modèles.....	17 et 18
Besicles à branche frontale xviii ^e siècle. Musée d'Amsterdam	19
Lunettes à tempes, fin xviii ^e siècle.....	20
Deux loupes fermantes écaille xviii ^e siècle.....	21
Monocle à main (en pomponne) xix ^e siècle.....	22
Lunette de gondole, Venise xviii ^e siècle	22
Monocle à monture de nacre xix ^e siècle.....	23
Deux binocles d'Incroyable	23
Manche d'ombrelle avec lorgnon 1850.....	24
Étui à besicles en ivoire xvii ^e siècle.....	25
Étui pour besicles clouants. Époque Henri IV.....	26
Livre d'heures avec besicles. Reconstitution de celui du duc de Bourgogne.....	27
Deux étuis à besicles du xvii ^e siècle	28
Deux étuis à besicles buis sculpté xvii ^e siècle.....	29
Deux étuis à besicles buis sculpté xvii ^e siècle.....	30
Étui à besicles buis sculpté xviii ^e siècle.....	31
Étui à besicles en cuivre daté 1755	31
Étui buis sculpté pour lunettes à tempes, fin xviii ^e siècle... ..	31
Étui rond pour besicles brisées xviii ^e siècle.....	32
Besicles chinoises rigides en corne xvii ^e siècle	48
Deux besicles, pièces de maîtrise. Époque du Moyen Age.....	56
Deux besicles, pièces de maîtrise.....	57

DEUXIÈME PARTIE

LES LORGNETTES

	PAGES
Lunette d'approche en ivoire. Époque Louis XIV.....	8
Lorgnette en ivoire sculpté et ajouré. Époque Louis XVI.....	12
Lorgnette en ivoire. Travail de Dieppe. Époque Louis XVI.....	13
Lorgnette en ivoire ornée de trois médaillons. Travail de Dieppe XVIII ^e siècle.....	14
Lorgnette en ivoire. Travail de Dieppe. Époque Louis XVI.....	15
Lorgnette en pomponne, vers 1725.....	22
Lorgnette en fer gravé sur fond doré. Époque Louis XVI.....	22
Lorgnette de jalousie. Émail de Saxe. Époque Louis XV.....	23
Éventail à lorgnette, fin du XVIII ^e siècle.....	25
Béquille de canne à lorgnette en pomponne. Époque Louis XV.....	26
Béquille de canne à lorgnette. Collection du grand-duc Alexis.....	26
Boîte-nécessaire à lorgnette. Époque Louis XV. Collection Polovtsoff.....	27
Boîte à cure-dents avec lorgnette.....	27
Lorgnettes-breloques diverses XIX ^e siècle.....	32
Lorgnettes-breloques diverses XIX ^e siècle.....	33
Éventail avec lorgnette dans la rivure.....	34
Quatre éventails-soleil avec lorgnette centrale. Premier Empire.....	35
Écran soleil en corne, lorgnette au centre. Premier Empire.....	36
Lorgnette en ivoire ajouré XIX ^e siècle.....	36
Lorgnette de ceinture dite à bascule ou à tirage. 1810.....	37
Lorgnette forme montre or et perles 1821.....	38
Lorgnette-breloque forme baril. 1821.....	38
Lorgnette avec montre. 1823.....	39
Lorgnette en forme de baril. Au chiffre de Napoléon.....	40
Lorgnette en ivoire forme baril. Au chiffre de Napoléon.....	41
Lorgnette-accordéon. 1825.....	42
Lorgnette-jumelle en or. 1844.....	43

ERRATA

PREMIÈRE PARTIE

LES LUNETTES

Page 9, dernière ligne, *au lieu de* : Martin Schœngauer, élève et ami du Pérugin, *lire* : de Van der Weyden.

Page 22, dernière ligne, *au lieu de* : ni même lorgnette de théâtre, *lire* : ni même aucune lorgnette de théâtre.

Page 28, 22^e ligne : l'étui mentionné est reproduit Planche 7, n^o 4.

Page 37, 6^e ligne, *au lieu de* : Église de la Sainte-Trinité, *lire* : Église Ognissanti.

Page 38, 2^e ligne, *au lieu de* : et Claus Sluter, *lire* : à Claus Sluter.

DEUXIÈME PARTIE

LES LORGNETTES

Page 4, 28^e ligne, *au lieu de* : Frascator, *lire* : Fracastor.

Page 8, 4^e vers des *Femmes savantes*, *lire* : Cette longue lunette *et* qui fait peur aux gens.

Page 24, 2^e ligne, *au lieu de* : à Reis Effendi, *lire* : au Reiss-Effendi.

Page 25, 12^e ligne, *au lieu de* : Madame Javart, *lire* : Madame Favart.

ERRATA

LES ÉCRITURES



